

**UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3**

ED 622 – SCIENCES DU LANGAGE  
HTL – Histoire des Théories Linguistiques – UMR 7597

Thèse de doctorat en Sciences du langage

Résumé substantiel

Silvia FRIGENI

**L'UOMO DI BENVENISTE**  
*LINGUISTICA, ANTROPOLOGIA E SOCIOLOGIA*  
*NEL DIBATTITO FRANCESE*  
*DELLA SECONDA METÀ DEL NOVECENTO*

Thèse dirigée par  
M. Christian Puech  
Mme. Marina De Palo  
Mme. Ilaria Tani (co-directrice)

Soutenue le novembre 2020

**Jury:**

M. Christian PUECH, Professeur de linguistique à l'Université Sorbonne  
Nouvelle – Paris 3

Mme. Marina DE PALO, Professeur de philosophie du langage à  
l'Università Sapienza di Roma

M. Gabriel BERGOUNIOUX, Professeur de linguistique à l'Université  
d'Orléans

M. Francesco LA MANTIA, Professeur de philosophie du langage à  
l'Università degli studi di Palermo

**SAPIENZA, UNIVERSITÀ DI ROMA**

**DOTTORATO DI RICERCA IN SCIENZE DOCUMENTARIE,  
LINGUISTICHE E LETTERARIE**

**XXXI CICLO**

**LabSil - Laboratorio di Storia delle idee linguistiche**

**Tesi di dottorato in Scienze documentarie,  
linguistiche e letterarie**

**Riassunto in francese**

**Silvia FRIGENI**

**L'UOMO DI BENVENISTE**  
*LINGUISTICA, ANTROPOLOGIA E SOCIOLOGIA*  
*NEL DIBATTITO FRANCESE*  
*DELLA SECONDA METÀ DEL NOVECENTO*

**Direttori di tesi:**

**Prof. Christian Puech**

**Prof.ssa Marina De Palo**

**Prof.ssa Ilaria Tani (codirettrice)**

**Tesi discussa nel novembre 2020**

**Commissione giudicatrice:**

**Prof. Christian PUECH, Université Sorbonne Nouvelle**

**Prof.ssa Marina DE PALO, Sapienza, Università di Roma**

**Prof. Gabriel BERGOUNIOUX, Université d'Orléans**

**Prof. Francesco LA MANTIA, Università degli studi di Palermo**

## Français

### Titre: L'homme de Benveniste : linguistique, anthropologie, et sociologie dans le débat français de la 2ème partie du XXème siècle

Le projet de recherche de cette thèse est l'intérêt anthropologique d'Émile Benveniste, c'est-à-dire sa perspective sur la relation entre l'homme, la langue et la société. La thèse analyse surtout ses travaux de linguistique historique, pour souligner le lien entre les réflexions générales sur le langage des *Problèmes de linguistique générale* et l'étude de la grammaire des langues particulières.

Le premier chapitre de la thèse contient des notes biographiques sur les années peu connues de l'enfance de Benveniste, jusqu'à ses études universitaires. Le deuxième aborde deux notions centrales dans ses travaux d'ethnosémantique des années 1930 et 1940 : la structure trifonctionnelle de la société et la phraséologie. Le troisième chapitre est consacré à l'entrelacement entre linguistique historique et générale dans deux des principaux ouvrages de Benveniste (*Origines de la formation des noms en indo-européen* [1935] et *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen* [1946]) et dans un texte peu connu et non signé, l'« Aperçu historique », publié en 1937. Le quatrième chapitre s'occupe de l'influence sur Benveniste des travaux de Marcel Mauss et d'Antoine Meillet, ainsi que des analyses des pronoms personnels chez Benveniste et Franz Boas. Le cinquième détaille la fondation de la revue *L'Homme* par Claude Lévi-Strauss et par Benveniste, dans laquelle Lévi-Strauss et Algirdas Julien Greimas donnent leurs analyses structuralistes des mythes. Dernièrement, le sixième chapitre est consacré à un examen attentif du dernier chef-d'œuvre de Benveniste, le *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, essayant d'indiquer la réflexion générale qui sous-tend ses analyses des occurrences particulières dans les langues.

**Mots clés: anthropologie, sociologie, linguistique, philosophie du langage, Émile Benveniste, énonciation, phraséologie, indo-européen, Franz Boas, Antoine Meillet, Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil**

English

## Title: Benveniste's Man. Linguistics, Anthropology and Sociology in the French Debate in the Second Half of the 20th Century

This thesis's project is about the anthropological perspective of Émile Benveniste, i.e. his look at the complex relationship between man-subject, language and society. We analyze primarily Benveniste's works of historical linguistics, in order to underline the link between the general reflexions on language contained in his *Problèmes de linguistique générale* and his grammatical study of the single, historically determined languages.

The first chapter of the thesis deals with biographical notices about the less-known childhood years of Benveniste, until his college years. The second one addresses two notions that are crucial to understand his ethnosemantics works of the 1930s and 1940s: namely the trifunctional structure of society and the phraseology. The third chapter is dedicated to the intertwining of historical linguistics and general linguistics into two of his major works (*Origines de la formation des noms en indo-européen* [1935] and *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen* [1946]) and in a less-known piece which was not signed, an « Aperçu historique » published in 1937. The fourth chapter focuses on the influence of Marcel Mauss and Antoine Meillet's body of work on Benveniste, as well as on Benveniste and Franz Boas' analyses on personal pronouns. The fifth one details the foundation of the anthropological journal *L'Homme* by Benveniste and Claude Lévi-Strauss, where were published Lévi-Strauss and Algirdas Julien Greimas' structural analyses of myth. Finally, the sixth chapter is dedicated to a close inspection of Benveniste's last masterpiece, the *Vocabulaire des institutions indo-européennes*: the goal is to uncover the general reflection which underlies his analyses of specific occurrences in languages.

**Keywords: Anthropology, Sociology, Linguistics, Philosophy of Language, Émile Benveniste, Enunciation, Phraseology, Indo-European, Franz Boas, Antoine Meillet, Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil**

## Introduction

Le théoricien qui veut s'occuper de la philosophie du langage, ou qui essaie d'interroger la philosophie du point de vue de la faculté du langage et de ses emplois, est obligé de s'interroger : quelle est la valeur du langage dans la théorie sur laquelle je travaille ?

En ce qui concerne Émile Benveniste, la question doit être posée de façon double. L'auteur des *Problèmes de linguistique générale* est devenu le linguiste de référence pour ceux qui ne sont pas des linguistes, autant par la clarté séduisante de sa prose qu'en raison des problèmes de psychologie, d'anthropologie et de philosophie qu'il soulevait en s'occupant des langues et du langage. En même temps, Benveniste était un linguiste historique à tous égards, éduqué à l'école de Paris, ayant parmi ses maîtres Michel Bréal, Ferdinand de Saussure et Antoine Meillet. Ses réflexions générales sur le langage commencent toujours par l'étude de la grammaire des langues particulières: la plupart de ces dernières appartiennent à la famille linguistique de l'indo-européen. Il y a toutefois des exceptions remarquables, notamment sa brève plongée dans le champ des langues amérindiennes. Il ne faut pas oublier non plus les allusions, dans nombre de ses travaux, aux langues sémitiques ; l'éducation rabbinique qu'il avait reçu dans son adolescence l'avait d'ailleurs bien préparé pour l'hébreu. La considérable bibliographie de Benveniste montre aussi son intérêt pour les langues asiatiques et pour l'étrusque, assez éloignées de sa spécialisation d'iraniste.<sup>1</sup>

Benveniste s'occupe de presque tous les domaines de la famille linguistique de l'indo-européen. Il garde toujours une prédilection pour les langues classiques de sa formation (grec, latin, sanskrit) et pour le français moderne, auquel il consacre de nombreuses études. Mais quand, en 1966, le premier volume de *Problèmes de linguistique générale* est publié, son auteur est connu principalement pour ses recherches dans un domaine très spécifique, celui des langues iraniennes. Pendant quarante ans, la linguistique historique reste son champ d'étude privilégié : il est fort probable qu'il faille chercher là l'origine de certaines intuitions théoriques.

Il faudra, donc, sélectionner d'autres articles qui peuvent nous montrer le lien entre la linguistique générale et la linguistique historique. Comme on le sait, Benveniste n'a pas laissé de monographie sur sa théorie, les deux volumes des *Problèmes* sont constitués des articles déjà publiés, écrits pour des revues ou des séminaires. On cherchera à observer des esquisses théoriques dans des articles, des introductions, des comptes-rendus. Pour le premier volume des *Problèmes*, Benveniste avait choisi les articles moins « techniques » de sa production. Le but était de présenter aux lecteurs non spécialisés une « contribution à la grande problématique du langage » par différents points de vue, et à la croisée de plusieurs thématiques:

« On y envisage les relations entre le biologique et le culturel, entre la subjectivité et la socialité, entre le signe et l'objet, entre le symbole et la pensée, et aussi les problèmes de l'analyse intralinguistique. Ceux qui découvrent dans d'autres domaines l'importance du langage verront ainsi comment un linguiste aborde quelques-unes des questions qu'ils sont amenés à se poser et ils apercevront peut-être que la configuration du langage détermine tous les systèmes sémiotiques. »<sup>ii</sup>

Le même critère sera adopté par Michel Lejeune et Mohammad Djafar Moïnfar, éditeurs du deuxième volume. Ils suivront aussi la classification en six parties imposée par Benveniste. Toutefois, cette approche implique qu'un certain nombre d'écrits, pourtant intéressants d'un point de vue théorique, n'ont pas été retenus, sans doute parce qu'ils étaient trop marqués grammaticalement. Chaque choix implique un tri.

Nous tenterons alors d'élargir l'enquête sur l'œuvre de Benveniste du point de vue théorique, au-delà des textes en quelque sorte canoniques de la linguistique générale. Les études récentes ont

Nous tenterons alors d'élargir l'enquête sur l'œuvre de Benveniste du point de vue théorique, au-delà des textes en quelque sorte canoniques de la linguistique générale. Les études récentes ont permis l'examen et la redécouverte de ses textes inédits, tels que ceux dédiés à la poétique de Baudelaire, mais aussi d'articles précédemment imprimés et désormais introuvables.

Dans *Langues, cultures, religions*, Chloé Laplantine et Georges-Jean Pinault ont fait un autre choix d'articles de Benveniste. Suivant l'intention des éditeurs, le résultat est un outil précieux qui complète les précédents recueils de Benveniste :

« Les travaux de ce recueil complètent heureusement les chapitres définis par Benveniste lui-même pour une partie des deux volumes parallèles des *Problèmes de linguistique générale* : “L'homme dans la langue” et “Lexique et culture”. [...] Plusieurs d'entre eux se rattachent évidemment aux enquêtes de lexique et de discours réunies dans *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*[...]. »<sup>iii</sup>

Une fois de plus, les articles de Benveniste sont étroitement liés les uns aux autres, chaque choix est nécessairement arbitraire. Les textes que nous avons choisi d'analyser ici sont le produit d'un tri analogue, qui ressemble à celui opéré par Laplantine et Pinault par deux aspects : la perspective anthropologique et l'exclusion des textes inédits. La grande quantité de textes publiés par Benveniste jusqu'aux années 1960 est un des motifs qui justifie ce choix. Un autre critère est l'imprimatur donné par l'auteur aux œuvres publiées avant sa mort. La bibliographie de Moïnfar, sur laquelle nous reviendrons plusieurs fois, contient des informations que seul Benveniste pouvait lui avoir donné : nous y établissons la paternité d'un article non signé, qui sera l'objet du troisième chapitre de cette thèse. En revanche, comme les spécialistes de Saussure le savent bien, chaque œuvre laissée à l'état de brouillon par son auteur pose de très sérieux problèmes d'interprétation. Nous avons choisi de ne pas explorer cette question ici. Finalement, l'interprétation de Benveniste a été conduite, jusqu'aux dernières années au moins, presque exclusivement à partir des textes publiés. Le but de cette thèse est d'analyser ces textes dans une perspective qui (nous l'espérons) ajoute quelques nouvelles réflexions à celles déjà proposées.

Pour revenir à la question initiale : pourquoi le langage doit-il être considéré comme un point de vue privilégié de la réflexion philosophique ? Et vice versa : pourquoi un chercheur de philosophie devrait s'intéresser à l'analyse de travaux de linguistique historique de Benveniste ?

Le projet de recherche à l'origine de cette thèse est l'intérêt anthropologique de Benveniste. Nous avons suivi le chemin tracé par le titre de la cinquième section des *Problèmes* : « L'Homme dans la langue », l'homme considéré dans sa totalité, qui vient à l'être par la langue. Pas simplement dans l'exercice de sa faculté langagière, donc, mais à travers les mécanismes mis au point par les langues historiques (les pronoms personnels, la déixis sont les plus communs et familiers aux langues indo-européennes) grâce auxquels un locuteur peut dire et se dire « je ». D'une part, ce champ de recherche résout, apparemment, les questions posées sur le langage. Si la langue a permis au locuteur son existence, il s'ensuit que l'ontologie du locuteur dépend du langage : cela justifie le choix d'aborder la linguistique du point de vue philosophique ou du point de vue anthropologique. D'autre part, Benveniste, dans ses enquêtes (même celles réunies dans les *Problèmes*), s'occupe des langues et non du langage ; il ne s'intéresse pas à une réflexion générale, mais propose une analyse technique des occurrences particulières. Ses travaux de linguistique historique forment une partie de cette analyse.

Il y a donc un lien très étroit entre les recherches sur les langues iraniennes, la linguistique indo-européenne et les études de linguistique générale. Les questions traitées dans les *Problèmes*, et déjà mentionnées, ont leur origine dans le travail d'un Benveniste comparatiste et structuraliste, très attentif aux liens entre les *formes* et les *fonctions* de la langue, qui ne cesse jamais de s'occuper des langues historiques et des questions socio-anthropologiques qu'elles soulèvent. Dans l'œuvre de Benveniste, la séparation entre la linguistique comparée et la linguistique générale est d'ordre physique plutôt que théorique. Il s'agit de la distance entre le Collège de France, où Benveniste donnait un cours consacré à la linguistique générale, et les séminaires de l'École pratique des hautes

études où il enseignait les langues du domaine iranien, mais aussi d'autres langues indo-européennes (le gothique, par exemple).<sup>iv</sup>

À partir des années 1970, les travaux dédiés à l'œuvre de Benveniste séparent pourtant les deux domaines, comme justement noté par Émilie Brunet et Rudolph Mahrer :

« Si la grammaire comparée l'a occupé durant toute sa carrière, elle s'est mêlée inextricablement à des contributions de linguistique générale, celles par lesquelles Benveniste est entré en échange avec les domaines des sciences humaines que relève également Lévi-Strauss dans son éloge funèbre. Et on pourrait en ajouter encore, à commencer par la psychanalyse. Sa réflexion "généraliste" trouve un écho tel qu'elle vient éclipser son premier terrain d'investigation. Il en résulte une réception polarisée – spécialiste de l'indo-européen vs théoricien de l'énonciation – qui masque l'unité de sa démarche. La chose est flagrante dès les volumes d'hommage publiés en 1975. D'un côté, *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, où des linguistes comparatistes, au sein de la Société de Linguistique de Paris, reviennent sur l'apport de l'indo-européaniste ; d'un autre, *Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste*, où J. Kristeva, J.-C. Milner et N. Ruwet réunissent, au Seuil, des articles qui exposent la contribution du linguiste à la pensée de l'homme, du sujet, de la littérature. C'est le sillage de la réception des *PLG* [*Problèmes de linguistique générale*] qui se creuse. »<sup>v</sup>

Cette séparation est déjà problématique dans la description des arguments de chaque volume : comme peut-on penser que « l'apport de l'indo-européaniste » Benveniste soit dépourvu de références à la question de l'homme et du sujet après la publication du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* ? En effet, dans les travaux compris dans les *Mélanges*, on trouve des notations sur les « relations de personne » chez Benveniste : dans son article « Omniprésence de l'Ego », Borislav Drenovac les situe dans le sillage de ses réflexions philosophiques sur l'Ego, et trouve des confirmations de la théorie benvenistienne dans le type performatif russe.<sup>vi</sup> Pour ce qui concerne l'indo-européen, dans sa contribution « Unità e varietà nella storia dell'indoeuropeismo » le grand linguiste italien Giacomo Devoto (1897-1974) s'oppose à Benveniste en considérant que la notion d'indo-européen n'est pas seulement linguistique : selon lui le linguiste indo-européen devrait utiliser dans ses analyses les données culturelles fournies par l'ethno-anthropologie.<sup>vii</sup> Il s'agit seulement de deux exemples, qui témoignent néanmoins de l'impossibilité de proposer une rupture nette dans l'œuvre de Benveniste, du point de vue des thématiques abordées. Roberte Hamayon, dans son compte-rendu de *Langue, discours, société*, notait que « c'est à ce volume-ci que l'anthropologue trouvera le plus d'intérêt en raison de la portée théorique de certaines contributions et du large éventail des disciplines abordées : linguistique, anthropologie, mythologie, psychanalyse, théorie de la littérature, etc. »<sup>viii</sup>

Dans cette thèse, nous chercherons à montrer la portée théorique des travaux négligés par les philosophes et les anthropologues. Ils offrent peut-être une meilleure perspective sur la relation entre la linguistique historique et la théorie générale dans la réflexion de Benveniste, surtout ils peuvent nous expliquer le rôle de sa perspective de linguiste face à la question de l'anthropologie.

On s'occupera donc :

- 1) des publications déjà parues avant la mort de Benveniste ;
- 2) des recherches sur le proto-indo-européen et sur les langues iraniennes, avec un excursus sur les langues amérindiennes ;
- 3) des publications qui montrent un point de vue anthropologique parmi ces dernières.

Le but de cette thèse est de démontrer que les études de linguistique historique peuvent nous aider à reconstruire la genèse et le développement d'une « théorie anthropologique du langage », comme nous avons choisi de l'appeler. Il faudra, donc, clarifier quelques questions terminologiques et théoriques : qu'est-ce qui nous autorise à parler d'« anthropologie » dans le travail d'un linguiste ? De quelle façon Benveniste fait-il de l'anthropologie ? Pour répondre à ces questions, nous posons trois différents niveaux d'analyse.

En premier lieu, Benveniste doit être considéré comme le résultat historique d'un climat culturel déterminé. La fin des années 1960, avec son effervescence politique, marque aussi le

moment où, dans les recherches de Benveniste, l'effort théorique prend une place prépondérante par rapport aux études comparatives.<sup>ix</sup> Avec la politisation du débat culturel, les disciplines scientifiques sont poussées à répondre aux questions de nature générale, qui concernent l'homme et son rôle dans le monde.<sup>x</sup> Ce premier niveau, que l'on pourrait appeler « niveau historique », comprend les rapports de Benveniste avec les autres personnalités scientifiques de son temps, sa biographie intellectuelle et le contexte culturel d'où il provient.

Le deuxième niveau est aussi en rapport avec l'histoire, mais du point de vue des disciplines scientifiques. Avec la publication d'*Anthropologie structurale* (1958), Claude Lévi-Strauss (1908-2009) réclame pour lui-même une place parmi les fondateurs de l'anthropologie scientifique. Georges Dumézil se charge de reprendre la mythologie comparée de l'oubli où elle était tombée au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Tous les deux sont des interlocuteurs fondamentaux pour Benveniste, avec qui ils entretiennent une collaboration scientifique féconde. Benveniste lui-même se présente comme un innovateur de la discipline linguistique, telle que développée par Saussure, en proposant le domaine du « sémantique » associé au « sémiotique » saussurien.<sup>xi</sup> La carrière académique de Benveniste coïncide avec une période de renouvellement épistémologique dans les sciences sociales. Le structuralisme (ou plutôt les structuralismes) marque un changement des rapports entre la sociologie, l'anthropologie, la linguistique, même si les nouveautés qu'il apporte aux disciplines ne sont peut-être pas aussi révolutionnaires qu'elles semblaient l'être à l'époque. Dans la conception linguistique de Saussure et de Meillet, la notion de langue comme « fait social » venait de la sociologie de Durkheim. Pour Meillet, la linguistique s'affirme comme discipline dans le cadre des sciences sociales.<sup>xii</sup> Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la linguistique a une méthode scientifique plus rigoureuse que la sociologie, et ses résultats sont plus concrets et fiables. Comme l'observe Lévi-Strauss dans un article paru dans *Word*, puis dans *Anthropologie structurale* (« L'Analyse structurale en linguistique et en anthropologie »), les deux disciplines progressent de façon parallèle, sans entretenir une réelle collaboration :

« Les linguistes avaient une méthode plus rigoureuse ; leurs résultats étaient mieux établis ; les sociologues pouvaient s'inspirer de leur exemple en “renonçant à prendre pour base de leurs classifications la considération dans l'espace des espèces actuelles (2) ;” mais après tout, l'anthropologie et la sociologie n'attendaient de la linguistique que des leçons ; rien ne laissait présager une révélation (3). »<sup>xiii</sup>

Cette « révélation » sera pour Lévi-Strauss la méthode de la phonologie, telle qu'elle est schématisée dans l'article-programme de Nikolaï Troubetzkoï :

« Pour la première fois, une science sociale parvient à formuler des relations nécessaires [...] Le sociologue peut-il, en utilisant une méthode analogue *quant à la forme* (sinon quant au contenu) à celle introduite par la phonologie, faire accomplir à sa science un progrès analogue à celui qui vient de prendre place dans les sciences linguistiques ? »<sup>xiv</sup>

Auparavant, selon la reconstruction de Lévi-Strauss, le linguiste apportait des données au sociologue, c'est-à-dire des étymologies « qui permettent d'établir, entre certains termes de parenté, des liens qui n'étaient pas immédiatement perceptibles ». Pour sa part, le sociologue « peut faire connaître au linguiste des coutumes, des règles positives et des prohibitions qui font comprendre la persistance de certains traits du langage, ou l'instabilité de termes ou de groupes de termes ».<sup>xv</sup> Pour Meillet, cette collaboration ne signifie pas que le linguiste doit se poser des questions d'ordre sociologique. Dans l'article *Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes* (1906), le linguiste isole résolument le phénomène linguistique qu'il veut observer (les périphrases qui sont utilisées dans certaines langues des pays scandinaves et baltiques pour nommer l'ours) des « spéculations de type ethnologique »<sup>xvi</sup>:

« D'une manière générale, l'absence d'un nom indo-européen commun dans des conditions où a priori on s'attendrait à en trouver un appelle toujours une explication, et ce n'est pas forcer l'importance du

principe des interdictions linguistiques que d'attribuer à des sortes de "tabous" l'inexistence d'un terme indo-européen pour une notion qui en [sic] devrait normalement avoir un. Mais, comme ces interdictions ne sont pas directement attestées, on doit aussi se garder d'exagérer le rôle de pareilles explications et même de rien affirmer à cet égard d'une manière absolue. »<sup>xvii</sup>

En effet, la linguistique offre des « problèmes précis » et des « solutions certaines », alors que les questions relatives à la race, à la religion et aux coutumes des peuples indo-européens demeurent obscures. Et pourtant, comme observe Monod-Becquelin, Meillet « met en perspective la relation individu et société à travers le langage et contribue à une sociolinguistique fine ». Son utilisation de la méthode comparative, son intérêt pour le « sentiment de la langue », son attention à la relation entre les lexiques spécialisés et les divisions sociales correspondantes influenceront les recherches de Benveniste jusqu'au *Vocabulaire*, en constituant une alternative à la taxinomie structuraliste.<sup>xviii</sup>

Avant la révolution phonologique, Marcel Mauss, élève de Durkheim et de Meillet, regarde la linguistique comme une science sociale qui aurait dû être prise comme modèle par la sociologie. Ce que les linguistes savaient déjà, la notion qui avait fait avancer leur discipline, était que « les phénomènes qu'ils étudient étaient, comme tous les phénomènes sociaux, d'abord sociaux, mais étaient aussi, en même temps et à la fois, physiologiques et psychologiques ». <sup>xix</sup> Pour le structuralisme de Lévi-Strauss, la linguistique n'est plus un modèle pour les sciences sociales en rapport avec la matière des phénomènes étudiés. Ce que la linguistique donne à l'anthropologie est la *forme* de l'analyse : toutefois, elle est toujours regardée comme la discipline guide, qui peut aider à faire avancer les autres. Malgré la révolution présumée du structuralisme, le dessin qui apparaît, dans sa simplicité squelettique, indique une généalogie (ou au moins une continuité) à l'intérieur des sciences sociales françaises. De Saussure et Durkheim, la ligne généalogique arrive à Benveniste et à Lévi-Strauss, en passant par Meillet et Mauss.

Sera aussi considéré le côté des études ethno-anthropologiques amérindiennes, qui se développent en parallèle avec Boas et ses élèves. Ils constituent le contexte scientifique et culturel qui entoure et nourrit le noyau théorique de la recherche benvenistienne. L'originalité de la pensée de Benveniste trouve sa place dans son rapport avec sa double identité, à la fois de linguiste historique et de théoricien. Héritier de l'enseignement comparatiste, Benveniste était aussi le plus important linguiste de la période structuraliste. Il ne se dissocie jamais des deux courants scientifiques, il les subvertit et il les interprète, ce qui apparaît de façon évidente dans ses écrits des années 1960 qui mettent au centre de l'analyse le sujet de la phrase, le locuteur qui est dans la langue.

Après les considérations de nature culturelle et historique et celles relatives à l'histoire des disciplines, dans une troisième partie, nous traiterons spécifiquement la question de l'anthropologie de Benveniste. Même après la fondation de la revue *L'Homme* en 1961, avec Lévi-Strauss, Benveniste reste toujours dans les limites imposées par sa discipline. On parlera donc d'une « pensée anthropologique » de Benveniste dans le sens d'un point de vue anthropologique sur le langage : ce point de vue prend la forme d'une véritable anthropologie dans les résultats de sa réflexion linguistique. Néanmoins, il serait plus correct de parler de deux « anthropologies » benvenistiennes, deux points de vue complémentaires sur le même objet (le langage, les langues) qui sont édifiés à partir des deux pôles que sont l'homme et la société. Selon la perspective anthropologique problématisée, la langue serait donc l'instrument que le locuteur utilise pour se réaliser comme sujet ou la signification du système culturel, de la société, du monde auquel le locuteur doit se référer.<sup>xx</sup> Pour Benveniste, s'occuper des langues historiques implique toujours de considérer leurs références historique et sociale. La distinction entre la cinquième et la sixième section des *Problèmes* reflète cette dichotomie (voir chapitre 4 de la thèse). Mais si la réflexion anthropologique de Benveniste est prise dans une polarisation homme-société, avec la partie relative à la société qui revient de façon critique sur la sociolinguistique de Meillet, cette dualité n'implique pas une division nette entre les deux pôles.

Le locuteur devient sujet seulement à travers le dialogue, l'énonciation, c'est-à-dire le « je » qui s'adresse à un « tu ». Pour communiquer, les deux locuteurs utilisent une langue qu'ils partagent, créée par une société au cours de son histoire. Selon Benveniste, la langue entoure et comprend la société, qui ne peut pas se définir sinon par son intermédiaire : il y aurait donc une primauté de la langue sur la société. Mais il n'est pas possible de définir qui vient d'abord de l'homme ou de la société. Il faut toujours penser une circularité, qui comprend les deux pôles. Plus que de deux anthropologies, on peut parler de *deux points de vue anthropologiques* : c'est à travers eux que Benveniste regarde l'objet de son enquête, soit le sujet qui parle ou la société.

Pour retourner à nos premiers questionnements, pourquoi un chercheur en philosophie devrait s'occuper des écrits de linguistique historique de Benveniste ? D'abord, pour ce qui concerne la théorie textuelle, ses analyses de texte montrent clairement sa considération de l'objet-texte : une séquence linéaire de phrases, qui présuppose toujours un contexte dont il faut tenir compte.<sup>xxi</sup> De ces analyses, naissent certaines des notions qui seront développées dans les écrits théoriques des années 1960, comme celles de *phrase* et d'*énonciation*. La tentative de retracer l'origine et le développement de la spéculation théorique est aussi séduisante qu'insaisissable. Ce qui nous intéresse ici est le fait que, dans ces textes, on peut retrouver, pour la première fois, le regard anthropologique de Benveniste. Comme nous l'avons dit, Benveniste reste un linguiste. Il le revendique aussi, notamment dans l'avant-propos du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* où il affirme que ce qui incombe aux linguistes est uniquement le champ de la *signification*, alors que « d'autres » (les historiens et les sociologues) « se chargeront de la *désignation* ».<sup>xxii</sup>

Si la désignation, c'est-à-dire le champ de la référence, reste impénétrable au linguiste, la perspective anthropologique devra rester dans la clôture du langage. Mais quel est l'espace que Benveniste lui confie ?

On parlera ici d'*anthropologie textuelle*. Cette appellation est nécessairement imparfaite, elle nous sert à indiquer le double procès<sup>xxiii</sup> accompli par le texte, qui, d'une part, comprend les références à la société et à la culture, et d'autre part devient une entité agissante dans la civilisation à laquelle il appartient.<sup>xxiv</sup> Le « devenir entité agissante » du texte se manifesterait en même temps que l'affirmation de soi du sujet. Dans le chapitre 2, nous examinerons comment et pourquoi le sujet grammatical du texte devient un sujet énonciateur, capable d'agir sur la réalité par le moyen de l'énonciation. Dans le cas que nous examinerons, le sujet énonciateur est un propriétaire terrien, qui adresse sa prière au dieu Mars à l'occasion de la cérémonie de la *lustration*. En accomplissant l'action de réciter la prière, le propriétaire assume le rôle du prêtre : dans les effets de l'invocation qu'il adresse au dieu, il comprend la société entière, à laquelle le texte de la prière fait référence. Par sa nature de texte récité, sans références à la subjectivité individuelle, la prière fait que le propriétaire s'énonce comme son locuteur et donc s'approprie la langue *en qualité de* célébrant. Son action dans la société est mesurée par les biens attendus et les maux qu'on veut éloigner, qu'elle énumère : en qualité de texte, la prière devient ainsi une partie de cette communauté de locuteurs dont elle est la signification.

Une partie centrale de la réflexion de Benveniste sur la société, surtout dans le *Vocabulaire* de 1969, est la notion d'*institution*. Dans son *Cours de linguistique générale*, Saussure avait repris la définition de langue donnée par William Dwight Whitney (1827-1894), selon laquelle la langue est une institution humaine. Pour Saussure, toutefois, ce qui manque à la définition de Whitney est le caractère arbitraire de la langue, qui la sépare de toutes les autres institutions. À cause du caractère arbitraire des signes linguistiques, les locuteurs ne peuvent pas décider de modifier la langue à leur convenance : aucun acte accompli par l'individu ou par la collectivité ne peut consciemment modifier le système. En même temps, l'arbitraire du signe nous permet d'établir n'importe quel rapport entre la matière phonique et les idées, c'est-à-dire entre les signifiants et les signifiés.<sup>xxv</sup> Contrairement à Whitney, Saussure ne considère pas la langue comme entièrement libre des rapports « naturels » entre les choses, qui fondent les autres institutions. Même si, pour le linguiste genevois, la « question de l'appareil vocal » est secondaire quand il s'agit de considérer le langage, la nature de la vocalité a pour lui une spécificité non négligeable.<sup>xxvi</sup>

À l'inverse, et de façon analogue à Meillet, Benveniste assimile l'institution linguistique aux autres. Ou plutôt, il élargit le champ sémantique et donc le sens du terme « institution » jusqu'à y inclure :

« Non seulement les institutions classiques du droit, du gouvernement et de la religion, mais aussi celles, moins apparentes, qui se dessinent dans les techniques, les modes de vie, les rapports sociaux, les procès de parole et de pensée. »<sup>xxvii</sup>

Ce qui intéresse l'auteur du *Vocabulaire* est la genèse du vocabulaire qui se réfère aux institutions, plutôt que les institutions elles-mêmes. Ces dernières ne sont jamais définies clairement : Benveniste se limite à en délimiter les contours avec ce répertoire des éléments qui en font partie. En même temps, la langue y apparaît (« les procès de parole et de pensée ») en qualité d'institution. Les procès de parole et de pensée n'expriment pas tant la *parole* saussurienne que l'aspect mouvant, en devenir de la langue, assimilable à l'humboldtien *enérgeia*, et que Benveniste définissait comme « sémantique ». La connexion avec les rapports sociaux plonge la langue des locuteurs dans la réalité des échanges quotidiens. La langue devient l'instrument privilégié pour l'affirmation de soi, effectuée en une « instance de discours » qui atteint un auditeur et qui permet un dialogue. Cette connexion entre société et langue constitue le nœud de la question anthropologique benvenistienne.

## Chapitre 1. *L'influence de l'anthropologie dans l'œuvre d'Émile Benveniste*

Le premier chapitre de la thèse est divisé en deux parties. La première partie contient des notes biographiques sur les années peu connues de l'enfance et de la jeunesse de Benveniste, jusqu'à ses études universitaires. La deuxième est dédiée à une brève introduction au problème de l'anthropologie, qui sera développé de manière plus détaillée dans les chapitres suivants.

### 1.1 *Le problème des origines et les années universitaires*

Il peut sembler étrange que, au début d'une thèse de doctorat sur le travail scientifique d'un chercheur, on choisisse de parler de sa vie. Umberto Eco avait peut-être raison en disant que le seul élément biographique de Kant qui l'intéressait était la consolation de savoir que le philosophe avait publié son chef-d'œuvre, la *Critique de la raison pure*, quand il avait déjà cinquante-sept ans.<sup>xxviii</sup>

Toutefois, plusieurs études conduites depuis quelques décennies justifient partiellement, nous semble-t-il, un tel intérêt. On se réfère ici à certains travaux de type biographiques dédiés à Benveniste (notamment celui de Françoise Bader et la bio-bibliographie de Georges Redard, restée inachevée) ; à la recherche conduite au cours des dernières années par l'équipe de l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM), dirigée par Irène Fenoglio ; et au rôle (discuté par plusieurs chercheurs) que ses racines juives auraient eu dans son approche théorique.

À propos de ce dernier point, il faut noter que la question de la religiosité de Benveniste a été souvent résolue en faveur d'une substantielle laïcité du savant. Ni le contexte familial et social, ni ses positions personnelles ne font apparaître la judaïcité comme un élément fondamental de sa vie, et cela malgré les années que Benveniste, encore adolescent, passe à l'école rabbinique. Dans sa notice nécrologique de Benveniste, le philologue Yakov Malkiel écrit que « Benveniste n'eut jamais la réputation d'être un dévot d'aucune religion établie, mais, en tant que simple citoyen, il considéra toujours les religions, en général, avec un profond respect ». <sup>xxix</sup> Plus récemment, toutefois, Julia Kristeva a évoqué l'appartenance de Benveniste à la religion juive dans sa préface des *Dernières Leçons*. Elle revient plus en détail sur la question dans son exposé « La linguistique, l'universel, et "le pauvre linguiste" », publié en 2016 dans *Autour d'Émile Benveniste*. Kristeva, qui a connu Benveniste dans les dernières années de vie, réaffirme la laïcité du savant dans sa vie publique. Toutefois, elle n'exclut pas l'influence de son éducation juive dans sa réflexion générale sur le langage :

« Ses références au judaïsme n'étant jamais explicites, Benveniste est semblable en ceci aux "Israélites agnostiques", comme on les appelait à l'époque, tel Raymond Aron. Cette position le conduit à une réserve vis-à-vis de toute référence au judaïsme mais, si on le lit attentivement, des éléments transparaissent qui démontrent la mémoire de l'hébreu et de la tradition juive. » <sup>xxx</sup>

Et après :

« L'enseignement religieux qu'il [Benveniste, ndla] a reçu enfant doit être pris en compte lorsqu'on étudie sa perception du langage et cet intérêt prononcé qu'il a marqué dans ses derniers textes pour la créativité infinie de la signifiante. » <sup>xxxi</sup>

La persécution des Juifs après l'invasion de la France par les nazis oblige Benveniste à sortir de sa réserve. Après avoir été emprisonné en 1940, le savant doit fuir en Suisse, son frère aîné est deporté à Auschwitz où il meurt, son appartement est pillé et ses cartes détruites. <sup>xxxii</sup>

Presque trente ans plus tard, Kristeva rend sa dernière visite à Benveniste, déjà infirme. Le savant trace sur son chemisier, puis sur une feuille, le mot « THEO ». Le choix de le tracer sur un corps ne serait pas dû au hasard. En essayant d'interpréter ces signes, la philosophe y identifie une connexion avec l'expérience religieuse de Benveniste au séminaire. Un fil rouge se déroulerait donc

des années de l'école rabbinique aux études sur le langage poétique des dernières années d'activité de Benveniste, où le linguiste souligne « l'expérience trans-linguistique du poète qui crée un langage nouveau » :

« J'ai acquis la conviction que ce “THEO” représentait justement l'infini de la signifiante qui s'actualise dans la rencontre entre deux corps, dans l'intersubjectivité dont le fonctionnement est explicité dans les *Problèmes de linguistique générale*. Pour simplifier en une formule : la signifiante. La signifiante universelle se réalise dans la rencontre entre deux corps qui parlent. »<sup>xxxiii</sup>

La « signifiante universelle » exprimerait cette présence des corps qui est négligée dans les *Problèmes*, mais qui trouve son appui dans les réflexions littéraires et dans la formation juive de Benveniste. Correspond à la *signifiante* ce que Kristeva définit ailleurs comme « la rencontre entre les “langages intérieurs” de nos subjectivités ».<sup>xxxiv</sup> Dans « *Sémiologie de la langue* » (1969) Benveniste définit la signifiante comme le principe qui caractérise les systèmes sémiologiques. Parmi ces systèmes, il n'y a que dans la langue que la signifiante renvoie à la même convention pour tous ceux qui l'utilisent, intrinsèque au système et non imposée par l'extérieur :

« La signifiante de la langue [...] est la signifiante même, fondant la possibilité de tout échange et de toute communication, par là de toute culture. »<sup>xxxv</sup>

Contrairement aux autres systèmes, la langue comporte deux dimensions, deux modes distincts de signifiante : le mode sémiotique, c'est-à-dire la signifiante qui est propre aux signes linguistiques ; et le mode sémantique, relatif à l'énonciation et au discours, où la signifiante se réalise avant la division en unités significatives (Benveniste utilise, pour exprimer ce sens conçu globalement, le mot phénoménologique d'« intenté ») et qui inclut la référence. Cette double articulation a permis à la langue de signifier la signifiante, et d'englober ainsi tous les autres systèmes en les interprétant (faculté métalinguistique).<sup>xxxvi</sup>

Les textes publiés du vivant de Benveniste n'offrent pas beaucoup d'appui pour les suggestions proposées par Kristeva. Néanmoins, il serait très intéressant de pouvoir comprendre si, et dans quelle mesure, l'étude de la langue hébraïque et de sa religion ont influencé les recherches de Benveniste sur les religions historiques, et sur sa théorie en général.<sup>xxxvii</sup>

Comme nous le verrons, les dissertations faites par Benveniste à propos des prières, des formules liturgiques et des dieux auxquels les prières étaient adressées, qui ont une place importante dans son œuvre de grammaire comparée, revêtent aussi une certaine importance dans l'élaboration de sa recherche théorique.

Il y a d'autres questions qu'il faut mentionner brièvement, avant de passer aux années universitaires de Benveniste. Le savant, né à Alep en Syrie, arrivé à Paris vraisemblablement encore enfant, s'empare de la culture française jusqu'à se l'approprier : en contrepartie, la culture française exerce une attraction notable sur sa figure, et le célèbre comme l'un des plus importants linguistes français (pas simplement francophones) du XX<sup>e</sup> siècle. En effet la francisation d'Ezra (nom de naissance de Benveniste) en Émile eut lieu d'une manière si impeccable qu'elle fait écrire à Malkiel :

« Il [Benveniste, ndla] n'éprouva aucune difficulté dans l'usage du français à aucun niveau, l'ayant probablement maîtrisé dès son enfance. Il n'avait aucune trace d'accent étranger. Ce qui aurait pu trahir des origines étrangères, c'était, à la limite, l'élégance inaltérable et l'impeccable perfection formelle de son discours oral et écrit. L'on imagine de la même façon que Virgile ait pu parler dans sa petite enfance quelque dialecte du celtique cisalpin, mais que, dès l'instant où il passa au latin, ce fut pour pratiquer un latin châtié éblouissant de perfection. »<sup>xxxviii</sup>

Malkiel explique cette maîtrise du français dans le postscript de 1979 : Benveniste serait arrivé avec ses parents en France peu après sa naissance, et aurait reçu une éducation

essentiellement française. Dans la bio-bibliographie de Redard (au moins dans la partie publiée), il n'y a pas trace de cette présence précoce de Benveniste à Paris. Son histoire française (mais, en réalité, son histoire *tout court*) commence, pour Redard, avec l'inscription à l'école rabbinique.<sup>xxxix</sup> Et pourtant, l'idée d'une éducation de type purement française et francophone semble cohérente avec ce que montrent les documents aujourd'hui. À propos de l'enfance du petit Ezra Benveniste et de ses frères, Fenoglio écrit :

« C'est donc une suite de noms de lieux que subissent les enfants, dont Ezra, une multiplicité de langues autour d'eux : le russe, le turc, l'arabe, l'hébreu enseigné par la mère, et... le français. Ce sont des histoires mêlées, des plus anciennes aux plus actuelles, perceptibles par des traces archéologiques diverses. Dans ce méli-mélo mouvementé y a-t-il un espace de stabilité ? Le seul espace de stabilité se trouve dans l'usage de la langue française. Il y a là un élément objectif extrêmement important. Dans cet environnement multilingue, la langue française rassemble. Non seulement le français était la langue commune de communication au sein de la famille mais elle était la langue grâce à laquelle la famille s'instruisait et elle était la langue grâce à laquelle la famille vivait. C'est par l'enseignement du français et de la culture française que les parents recevaient leur salaire, en francs. »<sup>xl</sup>

Comme rapporté par Fenoglio, les parents de Benveniste (Matatias Benvenisti et Marie Malkenson) étaient tous les deux des instituteurs, employés par l'Alliance israélite universelle (AIU), une association fondée au XIX<sup>e</sup> siècle par des Français israélites, qui voulaient diffuser la culture française à travers le monde. Plus qu'à la prédication, l'AIU s'intéressait à la diffusion de la culture française et de la francophonie, et donc à la création d'un réseau d'enseignants pour « donner accès à la culture française et à la modernité ».<sup>xli</sup>

Le français et la culture française ont un rôle crucial dès les toutes premières années de la vie de Benveniste. Il s'agit d'un rôle familial, parce que le français est la langue utilisée tous les jours, à l'école comme à la maison ; d'un rôle de prestige, la langue étant le véhicule d'une culture vécue comme supérieure, qui avait permis à ses parents de s'instruire et de vivre de leur enseignement ; enfin d'un rôle économique, symbolisé par les francs avec lesquels la famille était salariée.<sup>xlii</sup>

L'envoi d'Ezra/Émile à Paris, alors garçon de onze ans, s'inscrirait dans cette tentative d'intégration, l'appartenance à une institution sociale et culturelle forte, qui s'étend au-delà des frontières nationales, sera pour lui plus importante que l'affiliation religieuse au judaïsme.

Benveniste apprend donc le français en même temps qu'il s'empare de sa nouvelle identité. Après la fin de sa période d'études dans le séminaire rabbinique et l'entrée à la Sorbonne, il commence à signer avec le prénom d'Émile. Ce changement se produit donc plusieurs années avant sa naturalisation, survenue en 1924 : « Émile naît en même temps que son engagement dans les études linguistiques », écrit Fenoglio.<sup>xliii</sup>

Si sa carrière universitaire coïncide avec la naissance de sa nouvelle identité, pour ses collègues, ses amis et ses élèves Benveniste sera Émile dès le début, jamais Ezra. Son nom de naissance reste dans l'ombre toute sa vie, tout comme ses origines du Moyen-Orient. Sa discrétion et sa maîtrise parfaite du français arrivent à faire croire, comme on a vu pour Malkiel, que ses origines étrangères sont limitées à son lieu de naissance. Ce mystère qui entourait sa vie, et l'admiration qui apparaît déjà dans presque tous les écrits de ses contemporains, le transforment au cours de sa vie en une figure d'autorité, un « savant » du temps jadis.

Arrivé à Paris, Benveniste est inscrit à l'école rabbinique de la rue Vauquelin où, à quatorze ans, il rencontre son première maître, le linguiste et indologue Sylvain Lévi (1863-1935). Lévi aurait immédiatement deviné les qualités du jeune élève, lui conseillant de poursuivre ses études à la Sorbonne, sous la direction de Joseph Vendryes (1875-1960). Avant d'obtenir son baccalauréat en 1920, Benveniste a déjà commencé à suivre les conférences d'Antoine Meillet (1866-1936), qui, dès 1905, a succédé à Michel Bréal à la chaire de grammaire comparée au Collège de France. À dix-huit ans, Benveniste a déjà une connaissance approfondie des langues classiques, connaît un peu le

celtique (il citera souvent Vendryes dans ses travaux) et a commencé avec l'étude de la grammaire comparée.

Dans l'entre-deux-guerres, il rejoint un groupe de jeunes linguistes réunis autour de Meillet. On retrouve leur noms dans *Étrennes de linguistique offertes par quelques amis à Émile Benveniste*, une collection d'œuvres publiée en 1928 pour célébrer sa nomination, survenue l'année précédente, à la chaire de grammaire comparée et de langues iraniennes à l'EPHE. À vingt-cinq ans, le jeune linguiste reprend ainsi les postes abandonnés volontairement par Antoine Meillet. Ce dernier avait à peu près le même âge quand il avait remplacé Ferdinand de Saussure pour les cours de grammaire comparée à l'EPHE, en 1889.

Après la publication de son mémoire *Les Futurs et subjonctifs sigmatiques du latin archaïque*, paru sur le *Bulletin de la Société linguistique de Paris* en 1922, Benveniste choisit donc de se consacrer à l'étude des langues orientales, et plus particulièrement des langues iraniennes. Dans cette spécialisation, l'influence de Meillet joue un rôle fondamental. En 1913, l'année où Benveniste s'inscrivait au petit séminaire rabbinique, le linguiste Robert Gauthiot (1876-1916) entreprenait sa dernière année de recherche sur le sogdien. Élève très cher à Meillet, Gauthiot s'était attaché au déchiffrement des textes sogdiens que l'orientaliste Paul Pelliot (1878-1945) avait rapporté de sa mission en Chine, en 1907.

Au début de la Grande Guerre, Gauthiot est rappelé pour combattre sur le front. Il meurt en 1916, des suites d'une blessure à la tête. Son œuvre sur la grammaire du sogdien, et sur la comparaison des langues iraniennes, « demeure interrompue », comme affirme Meillet dans sa nécrologie.<sup>xliv</sup> Benveniste, le plus jeune et le plus doué du groupe des élèves qui entoure Meillet dans les années 1920, est chargé par son maître de continuer l'œuvre de Gauthiot. Sa reprise de l'inachevé *Essai de grammaire sogdienne* (qu'il complète en 1924, comme travail de diplôme à l'EPHE, mais qui sera publié en 1929) coïncide avec sa spécialisation dans les études iraniennes, un choix qui obéit à la fois aux indications de Meillet et à ses centres d'intérêts personnels.<sup>xlv</sup> Dans les années que Benveniste consacre à l'*Essai*, il est inscrit à l'École nationale des langues orientales vivantes (1922-1923 et 1923-1924). Devenu un très jeune « maître de la plus difficile des philologies », celle des langues iraniennes, le linguiste ne se limite jamais à cette spécialisation.<sup>xlvi</sup> Mais l'étude comparée des langues iraniennes demeure le domaine principal de sa recherche pendant toute sa longue carrière scientifique.

Pendant les années suivantes, Benveniste s'occupe d'œuvres sur les langues iraniennes restées inachevées. La *Grammaire du vieux-perse* de Meillet, entièrement corrigée et augmentée par Benveniste, est publiée en 1931. Les *Textes sogdiens* et les *Codices sogdiani*, dans lesquels le jeune linguiste propose une édition définitive, commentée et traduite des inscriptions de Pelliot, paraissent en 1940. Même sa thèse complémentaire, publiée en 1935, est dédiée à la philologie iranienne. Son objet de recherche sont les infinitifs de l'avestique, une autre langue de la complexe ramification des langues iraniennes anciennes.

Avec son entrée dans le monde scientifique, Benveniste découvre une réalité très vaste et variée. Pour la comprendre, il faut posséder la capacité rare de comparer des éléments de langues appartenant à la même famille linguistique : en d'autres termes, il faut être « un comparatiste né », selon le jugement que Meillet donne de Gauthiot. Si, comme le dit Meillet, « on naît comparatiste », alors Benveniste était certainement né pour la comparaison.

## 1.2 Anthropologie et énonciation dans les études de grammaire comparée

L'étude des questions propres à la linguistique ne permet pas de saisir toute la portée des connaissances auxquelles Benveniste s'attelle dans ses recherches. Comme le souligne Cosroe Chaquéri dans l'article encyclopédique qu'il écrit sur Benveniste : « il explore la plupart des aspects de la philologie indo-iranienne qui exigent la connaissance de plusieurs traditions ».<sup>xlvii</sup> Tout ce qui caractérise une société devient pour Benveniste matière d'analyse : les institutions, les religions

avec leur cortège de divinités, prières et rituels, les coutumes et les croyances enregistrées par le vocabulaire. Et pourtant, cette analyse commence toujours par un point de départ volontairement restreint : celui de l'enquête linguistique.

Dans les deux volumes des *Problèmes de linguistique générale*, la cinquième section est intitulée « L'Homme dans la langue ». La section du premier volume contient huit articles, publiés entre 1946 et 1967 dans plusieurs revues. Parmi eux se distinguent des textes qui portent sur des questions cruciales dans le développement de la linguistique générale de Benveniste. Il s'agit des études sur les personnes et les pronoms personnels (« Structure des relations de personne dans le verbe », « La Nature des pronoms », « L'Antonyme et le pronom en français moderne »), sur la temporalité (« Les Relations de temps dans le verbe français »), sur la subjectivité (« De la subjectivité dans le langage »), sur la réflexion philosophique appliquée au langage (« La Philosophie analytique et le langage », « La Forme et le sens dans le langage »). Avec les articles qui forment la section suivante, « Lexique et culture », ces textes constituent le noyau de la réflexion anthropologique de Benveniste. Dans « Lexique et culture », les problèmes traités sont essentiellement de nature étymologique, de façon similaire aux analyses présentes dans le *Vocabulaire des institutions indo-européennes*.

Mais le point de vue adopté dans « L'Homme dans la langue » ouvre explicitement l'analyse à la philosophie du langage. Cette perspective philosophique a encouragé sa lecture par des théoriciens du langage, des anthropologues, des psychologues et des philosophes, intrigués par l'ampleur (inusuelle pour un linguiste) des questions traitées. La théorisation explicite des *Problèmes*, et la variété des disciplines qu'ils traitent, seront les deux raisons principales de leur diffusion auprès d'un public de non-spécialistes. La réflexion anthropologique adoptée par Benveniste constitue la perspective qui unit cette variété, et le centre et point de départ de sa théorie.

En qualité de sujet linguistique de son discours, l'homme s'approprie la langue et son « appareil formel » de signes, comme Benveniste l'écrit dans « L'Appareil formel de l'énonciation ». Dans cet article, paru d'abord en 1970 puis dans le deuxième volume des *Problèmes* (dans la partie « La Communication »), Benveniste semble développer de façon définitive la question de l'« énonciation ». À partir d'une définition qui deviendra célèbre, celle de l'énonciation comme « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation », dans l'article de 1970, Benveniste identifie trois aspects de ce « procès », comme il l'appelle<sup>xlviii</sup> : « la réalisation vocale de la langue », qui montre que chaque son est le résultat d'un acte individuel, que le sujet ne peut jamais répéter de la même manière ; « la sémantisation de la langue », c'est-à-dire « la conversion individuelle de la langue en discours » présumée par l'énonciation ; enfin « les caractères formels de l'énonciation », analysés à partir de sa manifestation individuelle, qui constituent l'objet d'étude privilégié de l'article.

Le 6 décembre 1969, un attaque cérébrale laisse Benveniste paralysé et privé de la parole. « L'Appareil formel » reste par conséquent sa dernière réflexion théorique sur la langue. À partir des années 1970, la notion d'« énonciation » sera souvent citée comme la principale contribution de Benveniste à la linguistique générale.

Dans sa thèse de doctorat *La Notion d'énonciation chez Émile Benveniste*, publiée en 2007, Aya Ono montre comment l'élaboration de cette idée n'est pas du tout linéaire. En analysant le sens du terme « énonciation » dans les occurrences (une trentaine au total) présentes dans les articles des *Problèmes*, Ono souligne l'existence de deux emplois distincts. D'une part, l'« énonciation » indique l'« utilisation descriptive » des mots destinés à être prononcés dans le domaine public, comme des prières et des formules ; de l'autre, elle se réfère à l'emploi théorique, à l'acte d'utilisation de la langue en dehors du résultat final de l'action. Le critère qui permet de distinguer un sens de l'autre reste ambigu, puisque Benveniste n'a pas tracé de distinction claire entre les deux domaines. Mais cette distinction jamais explicitée montrerait :

« comment le mot prend un aspect théorique et comment cette théorisation est basée sur des emplois descriptifs du mot dans la linguistique comparée de Benveniste. »<sup>xlix</sup>

Suivant cette interprétation, l'aspect théorique de l'énonciation proviendrait de l'emploi descriptif que Benveniste fait du mot dans ses articles de grammaire comparée. Cette utilisation continue à être utilisée même après l'émergence du sens théorique du mot, à partir des années 1950.

L'œuvre d'Ono est très utile pour comprendre comment le mot « énonciation », qui est souvent considéré uniquement dans l'acception utilisée dans « L'Appareil formel de l'énonciation », est le résultat d'une structuration de sens variés selon le temps et le contexte. À la fin de sa recherche sur la notion d'énonciation, Aya Ono formule clairement une question qui est au cœur de son enquête : « les textes de Benveniste, aussi nombreux que divers dans leur nature, constituent-ils un ensemble ? ».<sup>l</sup> La réponse d'Ono à cette question ne peut être que nuancée et ambivalente. La diversité des significations assumées par « énonciation » suffit à montrer la difficulté de considérer ces textes comme un ensemble, de retracer une cohérence interne à des articles si différents. Et pourtant, ses conclusions confirment l'expression de Calvert Watkins (1933-2013), linguiste et philologue qui avait été élève de Benveniste, et qu'Ono cite dans l'introduction : Benveniste « fait de la linguistique générale en guise d'indo-européen et de l'indo-européen en guise de linguistique générale ».<sup>li</sup>

Cette citation accompagne et motive la volonté d'Ono de pas limiter son enquête aux *Problèmes*, mais de considérer aussi :

« des textes plus techniques tels que *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen* [...] ou *Vocabulaire des institutions indo-européennes* [...] afin d'en discerner les contributions. On constatera que ses pensées les plus subtiles sur l'énonciation se révèlent avant tout lorsque Benveniste analyse des faits de langue. »<sup>lii</sup>

Benveniste lui-même souligne l'absurdité d'une théorie générale de la langue qui ne tient pas compte de l'étude des langues.<sup>liii</sup> Durant toute sa carrière, sauf peut-être les dernières années, les langues iraniennes constituent le domaine principal de sa recherche. Il s'agit d'une aire linguistique très vaste et pourtant très spécifique, qui couvre plusieurs siècles, cultures et formes religieuses : les enquêtes de Benveniste sur ce terrain allaient de pair avec son étude des problèmes du langage.

Dans le deuxième chapitre, on analysera des travaux de Benveniste qui appartiennent au domaine iranien. Écrits dans sa jeunesse, avant l'effort théorique des années 1950 et 1960, ces textes permettent d'identifier la naissance de certains thèmes de nature générale, y compris la notion d'« énonciation ».

Outre la linguistique comparée des langues iraniennes, la linguistique générale et les études indo-européennes, Benveniste continue de s'occuper d'autres domaines de recherche. Toutefois, il ne se limite pas au domaine de la recherche philologique.

Dans la période qui suit la Seconde Guerre mondiale, Benveniste commence à s'occuper vraiment de linguistique générale, après l'article isolé de 1939 sur la nature du signe linguistique. Son article « Structure des relations de personne dans le verbe », qui ouvre la réflexion sur la notion de « personne », date de 1946. D'autres articles, publiés dans des revues qui ne sont pas de linguistique, datent de la même période : ces textes ont en commun l'intérêt pour la « sémantique de la culture et de la société » ou « ethnosémantique », selon les mots utilisés par Watkins.<sup>liv</sup> L'article « Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques » (1945), qui sera analysé dans le prochain chapitre, est particulièrement remarquable : nous y trouvons la première occurrence d'« énonciation » dans les textes de Benveniste.

Ono a montré qu'un mot-clé pour la linguistique générale, celui d'« énonciation », apparaît pour la première fois dans les études des sociétés et des cultures historiques, avec un sens qui n'est pas celui que la tradition de linguistique générale a rendu classique. Mais cette différence de sens ne sépare pas totalement les deux significations, celle descriptive du rite et de la prière, et celle théorique, liée à l'acte de parole. Au contraire, elles se révèlent tissées ensemble dès le début : toutes les deux restent présentes dans les travaux de Benveniste jusqu'à la fin.

Ono inscrit les travaux de grammaire comparée de Benveniste dans une perspective qui part de la linguistique générale. Dans son article « L'Apport d'Émile Benveniste à la grammaire comparée » (1984), Watkins essaie de montrer le lien entre les deux champs de recherche de Benveniste par le point de vue opposé, celui de la grammaire comparée. Si donc, d'une part, la linguistique générale de Benveniste bénéficie des analyses des faits de langue, d'autre part ses études philologiques et grammaticales montrent toujours son intérêt pour la synchronie et pour les structures qui régissent le changement sémantique des langues, donc pour les fonctions sous-jacentes à la morphologie. Dans son analyse, Watkins affirme clairement que le principal mérite des œuvres de grammaire comparée de Benveniste est à trouver dans sa méthodologie théorique, plutôt que dans ses résultats désormais obsolètes. La théorie de la racine proposée dans les *Origines de la formation des noms en indo-européen* (1935) pourrait bien être corrigée et reformulée, après cinquante ans (l'article de Watkins est de 1984). Watkins ajoute que « presque tout ce que Benveniste dit au sujet précisément de la formation des noms en indo-européen est pour moi inacceptable ».<sup>lv</sup>

Ce qu'il reste de moderne et de durable dans les *Origines* ou dans les *Noms d'agent*, défini par Watkins comme « le plus beau livre de grammaire comparée qu'on ait écrit au vingtième siècle »<sup>lvi</sup>, est la clarté avec laquelle Benveniste rapproche ce qu'il considère comme les problèmes de la linguistique moderne. Dans les introductions à ces œuvres, Benveniste s'intéresse à l'oubli des questions fondamentales et à la fragmentation de la discipline : sa réponse est une dissertation à la fois érudite et étendue, dans laquelle il est capable de maîtriser les faits linguistiques tout en raisonnant sur leur nature. Selon Watkins, l'apport principal de Benveniste à la grammaire comparée est la considération fonctionnaliste et sémantique des faits linguistiques. Plus généralement, il reconnaît à Benveniste une capacité presque unique d'abattre la distinction entre étude synchronique et perspective diachronique, similaire à celle de « son père spirituel Ferdinand de Saussure ».<sup>lvii</sup> Sans doute la lecture de Watkins est-elle conditionnée par sa propre reprise fonctionnaliste des études indo-européennes – nous reviendrons sur ces dernières dans le chapitre 2. Néanmoins, l'approche structuraliste de Benveniste ne peut pas être négligée, même si elle est différente de celle de Jakobson ou de Lévi-Strauss. Peut-être pour la première fois, Watkins souligne aussi l'importance de ses travaux d'ethnosémantique, parus dans « des revues peu connues des antiquisants ».<sup>lviii</sup> S'ils sont apparemment plus insolites que ses articles plus directement linguistiques, ces textes montrent cependant un intérêt systématique pour le fonctionnement de la société indo-européenne, qui trouve, dans les deux tomes du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969), sa pleine expression.

Ainsi le lien entre anthropologie et sociologie culturelle et des religions, grammaire comparée et linguistique générale se définit de plus en plus nettement. Dans le prochain chapitre, nous parlerons de la phraséologie poétique, qui peut ajouter quelques éléments pour mieux comprendre l'interrelation de ces disciplines.

## Chapitre 2. *Phraséologie indo-européenne et tripartition de la société*

Deux thématiques nous aident à nous orienter dans les études d'ethnosémantique de la culture iranienne et indo-européenne. Benveniste les conceptualise dans les années 1930 et 1940 : la structure trifonctionnelle de la société et la phraséologie.

Grâce à son échange intellectuel avec Georges Dumézil (1898-1986), historien des religions et ancien élève de Meillet, Benveniste commence à se référer à une structure tripartite qui organiserait les anciennes sociétés indo-européennes. Cette tripartition fonctionnelle se reflète dans les rites religieux et dans leur composante linguistique, les prières et les invocations. Benveniste identifie dans l'arrangement des formules une homologie structurelle au système de la société, que les locuteurs évoquent inconsciemment dans les textes religieux.

Selon le schéma trifonctionnel de Dumézil, la tripartition mythologique est étroitement liée à la tripartition religieuse et sociale. Dans la Rome antique, les trois prêtres appelés *flamines maiores* sont employés au culte de la triade divine *Jupiter-Mars-Quirinus*. Ils ont un rôle de premier plan dans la classe sacerdotale et donc dans toute la société romaine archaïque, au second rang après le *rex*. Les classes des prêtres, des guerriers et des agriculteurs correspondraient encore aux noms des trois anciennes tribus des *Ramnes*, des *Luceres* et des *Titienses*, qui, selon la tradition, auraient été fondées par Romulus lui-même. Pour Benveniste, cette tripartition des termes sociaux symbolise seulement de façon indirecte ces fonctions (souveraineté, force guerrière, fécondité) qui, selon Dumézil, constituent les traits distinctifs de l'idéologie indo-européenne. La symbolisation de la société dans la prière modifie la référence aux trois fonctions duméziliennes, en les adaptant au contexte d'emploi. En tant qu'armature d'un système de pensée, la tripartition est actualisée et remplie chaque fois qu'elle est utilisée par les locuteurs d'une langue indo-européenne.

La seconde thématique est l'attention accordée par Benveniste à la structure du texte, aux syntagmes et aux formules répétées. La phraséologie, vue comme un moyen pour inclure la culture et la société dans le texte, anticipe l'élaboration des notions de phrase et d'énonciation, et donc l'insertion du sujet dans le monde. À cette époque, le terme d'« énonciation » n'a pas encore le sens formalisé de « L'Appareil formel de l'énonciation » (1970). Dans « Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques » (1945), les « énonciations » (au pluriel) désignent des mots destinés à être prononcés sur la scène publique, comme les prières et les formules. Grâce à sa qualité d'acte linguistique, l'énonciation commence à signifier ce lien étroit entre action et langue qui apparaît dans son emploi théorique.

### 2.1 *La tripartition fonctionnelle de la société*

Benveniste semble être un des interlocuteurs privilégiés de Dumézil dans les années où ce dernier élabore sa théorie de la tripartition fonctionnelle, jusqu'à la « coupure » théorique de 1937-1938.<sup>lix</sup> L'article dumézilien de 1930 (« La Préhistoire indo-iranienne des castes ») donne matière à Benveniste pour deux textes : « Les Classes sociales dans la tradition avestique » (1932) et « Traditions indo-iraniennes sur les classes sociales » (1938), parus dans le *Journal asiatique*, comme l'article de Dumézil.<sup>lx</sup>

À vingt-huit ans, comme nous l'avons vu, Benveniste était déjà directeur d'études de grammaire comparée et de langues iraniennes à l'EPHE, succédant ainsi à Meillet. Il avait la légitimité nécessaire pour constituer un interlocuteur valable pour Dumézil, de six ans son aîné. Les deux savants ont en commun une grande curiosité intellectuelle et une érudition très vaste, qui comprend la connaissance des langues en dehors du domaine indo-européen. Ils partageaient aussi le souhait d'agrandir les mailles de la comparaison, au-delà des limites recommandées par la rigueur philologique.

Si le concept d'« indo-européen » devient, dans les écrits de Benveniste et de Dumézil, un objet anthropologique, il faut noter qu'il s'agit d'une notion différente d'anthropologie. On verra comment cette distinction naît d'une méthodologie et d'une finalité distinctes dans les deux cas.

Dans leurs enquêtes, Dumézil et Benveniste manifesterait une idée de comparaison que l'on pourrait définir d'« ambitieuse ». Utilisé par Carlo Ginzburg, ce mot souligne la nouveauté de l'entreprise tentée par les deux chercheurs, ainsi que ses risques inévitables.<sup>lxi</sup> On peut supposer que Benveniste a contribué, dans une certaine mesure, à l'élaboration de la tripartition fonctionnelle de Dumézil. Cette tripartition devient fondamentale pour comprendre ses analyses des textes et sa perspective sur la société indo-européenne, ainsi que sur la structure de cette dernière. L'article de 1932 traite du développement de la société iranienne à partir de la communauté indo-iranienne. On est en présence d'un article ouvertement non linguistique : son sujet est plutôt centré autour de cette « sémantique de la culture et de la société » ou « ethnosémantique », qui sera développée dans le *Vocabulaire*, avec la tripartition de la société comme fondement incontesté.<sup>lxii</sup>

Pour Benveniste comme pour Dumézil, la distinction tripartite de la société avestique descend directement de l'époque indo-iranienne : cette tripartition serait très différente de la division de la société indienne en castes. Pourtant, les conclusions auxquelles parviennent les deux savants et la méthodologie utilisée pour cette comparaison sont assez divergentes. Contrairement à Dumézil, Benveniste utilise seulement le corpus de l'Avesta, très hétéroclite et remontant à plusieurs périodes de l'histoire iranienne. Par là, dans les travaux suivants, il procède à une comparaison indo-iranienne et finalement indo-européenne.

La comparaison entre deux traditions et deux textes devient une confrontation entre deux systèmes : chacun d'eux doit être analysé dans sa totalité, avant d'être plongé dans la comparaison. En elle-même, la comparaison peut élargir et confirmer les conclusions tirées par l'analyse des systèmes individuels, mais ne peut jamais constituer le point de départ de l'enquête. Cette méthode marque un changement significatif par rapport à la comparaison dumézilienne, surtout parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une comparaison linguistique, même si Benveniste construit à partir de sa formation de linguiste post-saussurien la distinction entre les deux moments de l'analyse.

Même quand Benveniste s'occupe de mythologie, ou de sémantique de la société, il pose le moment de l'analyse *séparée* avant celui de l'analyse *comparée*. Il faut rappeler que les textes étudiés par Benveniste sont souvent de nature très hétérogène, de datation difficile. L'analyse qui est *interne* au texte et, pour ainsi dire, procède de façon verticale et diachronique (dans laquelle on distingue les différents états de la langue, qui correspondent aux différents états de la société) précède la comparaison *extérieure* et horizontale, achronique, avec d'autres corpus et des traditions différentes.

Dans son article de 1932, Benveniste trouve que la tripartition dans la société iranienne joue un rôle significatif. La persistance de la division en classes sociales, signalée dans les textes à travers des traditions religieuses et des systèmes politiques différents, prouverait son enracinement dans la mémoire collective du peuple iranien, une conclusion qui n'est pas celle que formule Dumézil.<sup>lxiii</sup> Il faut aussi noter que Benveniste systématise et solidifie le modèle de la tripartition en classes, par rapport à la version que Dumézil en donne dans l'article de 1930. Et pourtant, ce qui intéresse Benveniste n'est pas l'idéologie sous-jacente à la tripartition, comme dans le cas de Dumézil, mais plutôt le système qui régit la société iranienne.

Dumézil fonde sa comparaison entre les différentes versions de la fondation des classes, attestées par les textes mythologiques et religieux, sur l'hypothèse que la forme persiste au-dessous du champ de la réalité historique, à laquelle elle fait référence. Benveniste introduit la problématique de la référence quand il signale une anomalie dans la transmission des mots relatifs à l'organisation de la société à l'époque sassanide (224-651)<sup>lxiv</sup>. Si les noms des classes deviennent, dans les textes des théologiens sassanides, des « emprunts adaptés » au lieu d'être des « termes vivants », c'est parce qu'ils sont soustraits au changement diachronique qui caractérise les langues vivantes<sup>lxv</sup>. Ces noms sont déjà sortis de l'usage des locuteurs : leur apparition dans les textes

religieux n'est pas due à leur emploi dans le langage courant, mais au fait qu'ils symbolisent une époque qui n'existe plus. Leur référence est au passé, donc inactuelle.

La persistance de la forme, « gelée » dans une autre époque, est donc liée à cette reprise terminologique qui a des raisons politiques, c'est-à-dire le désir des théologiens de se rattacher à l'ancienne tradition mazdéenne et donc à la conscience nationale de l'Iran. Mais la référence à un état de choses actuelles a disparu. Dans son analyse, donc, Benveniste suit un parcours totalement autonome par rapport à celui de Dumézil. En se concentrant sur la seule tradition iranienne, il introduit une perspective diachronique qui manque dans l'analyse achronique dumézilienne.

Benveniste identifie aussi un conflit dans la transmission de la légende sur la naissance des classes sociales: la tradition antique iranienne ne serait pas cohérente avec la réforme de Zarathustra et des prêtres mazdéens après lui, qui chercheraient à la modifier<sup>lxvi</sup>. La coexistence de la tradition populaire et de celle des classes supérieures rappelle des considérations similaires à celle que Meillet fait à propos du vocabulaire de l'indo-européen<sup>lxvii</sup>.

Enfin, Benveniste trouve que l'importance sociale de la tripartition est exprimée, du point de vue de la langue, par l'interdépendance étroite entre la forme et le sens des termes. Dans l'article de 1932, il observe aussi l'existence, dans les Gāthās de l'Avesta, d'une autre série de termes qui se réfère à une division différente de la société iranienne: territoriale et horizontale, et non hiérarchique (classes sociales). Du point de vue du sens, ces termes sont apparemment vagues par rapport à la netteté de l'organisation sociale qu'ils symbolisent. Benveniste parle de « forme allusive » des propositions utilisées par Zarathustra (l'auteur des Gāthās, selon la tradition avestique) : pour des raisons relatives au contenu de sa prédication, le prophète ne veut pas souligner les distinctions sociales. Pourtant, la « suite usuelle des mots prégnants » qui exprime la division territoriale semble faire appel à un niveau inconscient du savoir commun aux Iraniens. La tripartition territoriale s'adresse au répertoire cognitif des auditeurs, êtres sociaux qui sont déterminés par leur position dans le système qui les entoure : en qualité de membres d'une famille ou d'un clan, d'appartenants à la classe sociale des agriculteurs, et ainsi de suite. Selon l'interprétation de Benveniste, cette vague des énonciations dans les Gāthās a une raison sociolinguistique. L'absence d'un ordre fixe dans la suite des mots n'est pas due au hasard : elle correspond à l'absence de hiérarchie dans la division territoriale, en contraste avec la séquence immuable des termes se référant à la tripartition des classes sociales. L'ordre et le nombre des termes d'une suite, donc, reflètent inconsciemment la division de la société telle qu'elle est conçue par les Iraniens. La « forme allusive » du texte des Gāthās, cette fois consciemment, exprime à son tour la perspective de la prédication zoroastrienne sur la société.

Benveniste dédie une bonne partie de l'article de 1938, « Traditions indo-iraniennes sur les classes sociales », à ce reflet de la société dans les textes traditionnels. La structure tripartite de la société, née par la volonté des dieux selon les mythes de la création iraniens et indiens, devient le prisme à travers lequel ces deux peuples filtrent leur vision entière de la culture. La tripartition semble donc devenue, dans l'analyse de Benveniste, le moyen que les peuples indo-iraniens utilisent pour penser et pour agir, et qu'ils projettent inconsciemment dans des textes très différents aussi bien dans leur forme et dans leur but<sup>lxviii</sup>.

Bien qu'inconsciemment, la tripartition serait donc une *mise en action* par les locuteurs. Après « Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques » et « La Doctrine médicale des indo-européens », publiés en 1945, les hymnes, les prières, les inscriptions royales, les rites, les histoires de la création, même la doctrine médicale, sont nourris d'une division hiérarchique qui, avec des adaptations et sous des termes différents, constitue un système homogène et caractérise uniquement les peuples indo-européen, grâce à un passé commun. La présence inconsciente de la tripartition sociale dans « toute définition d'une totalité conceptuelle », selon les mots de Benveniste, est citée par Watkins quand il développe l'existence d'un possible « cognitive universal »<sup>lxix</sup>.

La question de la séparation entre *sens* et *référence* est déterminant pour comprendre la façon dont la structure sociale informe la structure des textes, et donc la structure de pensée des peuples indo-européens. Si, en fait, les « énumérations en apparence arbitraires ou indifférentes »

dans les textes narratifs ou les formulaires, védiques, iraniens, italiens ou grecs, ont toutes des sens différents, la référence est la même. Elle est la structure sociale qui se reflète dans le texte, et fournit donc la motivation inconsciente à l'existence de pareilles énumérations. La tâche du linguiste devient ainsi celle de mener à la conscience, par le moyen de l'analyse, la démarche linguistique et mentale du locuteur indo-européen. Ce dernier, plongé dans la langue, comme tous les locuteurs, ne peut avoir conscience des structures profondes qui le gouvernent, et qu'il croit être universelles.

De l'analyse de la terminologie, qui révèle la tripartition sociale, on passe à celle de la *phraséologie*, sous laquelle se cache la tripartition de la structure textuelle. Benveniste cite déjà la phraséologie dans « Traditions indo-iraniennes sur les classes sociales », l'article de 1938 où il semble considérer ce qui cache la structure profonde de ces énumérations ou classifications. La phraséologie les véhicule, et en même temps déguise leur nature :

« Cette classification peut être voilée par une phraséologie moins explicite, ou diffuse à travers de longs développements qu'elle commande sans qu'on l'y discerne au premier regard. »<sup>lxx</sup>

Les auteurs des hymnes et des prières ne vont pas décrire la société. La tripartition se manifeste donc dans des formes plus ou moins cachées, selon le degré de l'élaboration formelle de la phraséologie.

## 2.2 Poétique et phraséologie de l'indo-européen

Qu'est-ce que Benveniste veut dire par « phraséologie » ? Dans l'œuvre *Vṛtra et Vṛthagna* (1934), écrite avec l'indianiste Louis Renou (1896-1966), les deux savants considèrent la phraséologie comme une extension et variation du « schème générateur » originaire : un syntagme ou une phrase minimale (la « formule de base ») d'où se déploierait le mécanisme interne à la poésie traditionnelle<sup>lxxi</sup>. La phraséologie « luxuriante et allusive, qui procède par formules ou par embryons de formules » des mythes et des rites des populations indo-iraniennes est ce qui gouverne la translation des données concrètes en symboles, recrée des images et amplifie, ou engendre, de nouveaux motifs narratifs<sup>lxxii</sup>.

Dans l'article de 1970 sur l'appareil formel de l'énonciation, Benveniste situe la phraséologie dans le cadre de l'énonciation, en qualité de mode d'expression caractéristique de la poésie orale : elle est « la marque fréquente, peut-être nécessaire, de l'«oralité» »<sup>lxxiii</sup>.

En 1938, Benveniste semble considérer la phraséologie seulement dans la mesure où elle véhicule la structure textuelle, reflet de la structure de la société. Surtout, il s'intéresse aux façons dont la tripartition, exprimée par la phraséologie, régit et organise la structure du texte : les prières, les vœux et les déprécations des textes avestiques symbolisent les trois classes sociales grâce à une connexion très étroite entre la forme tripartite et son contenu. Avec le schéma tripartite, Benveniste peut accomplir une enquête socio-anthropologique qui reste dans les limites du texte, sans s'étendre sur la désignation. Les hymnes avestiques d'un côté, les inscriptions des rois achéménides en vieux perse de l'autre, ne sont pas considérés comme dépositaires des éléments informatifs et objectifs des objets, comme dans une recherche archéologique. Ils montrent plutôt la relation entre les éléments : la phraséologie donne un sens et met en relation les trois termes, exprimant la connexion profonde établie par la structure des classes sociales. La persistance de ce schème à travers les époques, les langues et la géographie montre « l'unité profonde des traditions iraniennes »<sup>lxxiv</sup>.

Selon Benveniste, l'interdépendance étroite entre les termes relatifs à la classe des prêtres, des guerriers et des agriculteurs, qui apparaissent toujours ensemble dans le texte, dépend de la force de la structure qui régit la société indo-iranienne. Il semble qu'à partir de la division de la société cette structure se serait imposée à l'esprit des hommes comme la forme à travers laquelle ils regardent le monde. Le schéma de la tripartition semble être donc une constante qui peut être remplie, de temps en temps, par différents locuteurs avec diverses finalités. On peut la retrouver : dans un des textes des Gāthās (Yasna XXIX), où l'Âme du Bœuf personnifiée se plaint de ses

créateurs; dans les hymnes de l'Avesta, que les fidèles élèvent aux dieux ; dans une inscription du roi Darius qui évoque la protection du dieu Ahuramazda.

Pour ce qui concerne la tradition indienne, Benveniste y retrouve « une tripartition semblable », et des formulations très proches de celle trouvées dans l'Avesta et en vieux-perse<sup>lxxxv</sup>. La créativité des auteurs semble soumise à la persistance d'un vieux répertoire-formulaire, qu'ils utilisent de façon apparemment libre<sup>lxxxvi</sup>. Le schéma tripartite, qui gouverne la phraséologie, organise les éloges dans les hymnes du Rig-Veda ainsi que les formules rituelles qui accompagnent les sacrifices. Dans ces dernières, la marque de la socialité est apposée à la liste des maux que la divinité doit détourner : « en les prononçant, l'offrant perpétue un très vieux formulaire où la représentation des maux est en quelque sorte socialisée et affectée d'un triple indice de classe »<sup>lxxxvii</sup>. L'offrant ne célèbre pas seulement en son nom, ou au nom de la classe des prêtres à laquelle il appartient. Par son intermédiaire, l'action du sacrifice est accomplie par la société entière, entendue comme somme des classes. Sur la société entière retomberont les conséquences (les maux à écarter, les biens à attirer) de l'action de persuasion à l'égard des dieux. L'engagement de la société dans le rite serait la raison pour laquelle les classes sociales sont évoquées dans les formules d'accompagnement.

On peut comparer la vision « négative » de la phraséologie par Benveniste avec l'analyse de la poétique indo-européenne entreprise par son élève, le linguiste américain Calvert Watkins. Dans son œuvre majeure, *How to Kill a Dragon. Aspects of Indo-European Poetics* (1995), Watkins reprend l'article « Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques » (1945), où Benveniste étend à tout le domaine indo-européen les considérations relatives à la division trifonctionnelle de la société<sup>lxxxviii</sup>. Contrairement à Watkins, Benveniste ne considère pas la formule comme un simple véhicule d'idées déjà prêtes à l'usage, qui seraient transmises inchangées par une forme changeante. Dans la perspective de Watkins, qui est influencé par le générativisme, la formule aurait la tâche de codifier de façon grammaticale un *thème*, qui constitue la structure profonde de la formule<sup>lxxxix</sup>.

Selon Benveniste, la phraséologie assume un pouvoir créatif : elle peut modifier ou même fabriquer une tradition qui sera transmise avec l'apparence de la vérité. Le travail poétique implique la création des fictions, et la phraséologie est allusive, comme nous l'avons vu, plus qu'elle n'expose clairement. Mais c'est la structure tripartite, et non la phraséologie, qui organise le texte de telle manière que sa forme correspond au contenu, à savoir la tripartition des classes sociales. Sa présence dans des textes où ne figure pas une référence aux classes sociales résulterait de la mentalité des peuples indo-européens. Si cette structure se projette dans chaque énumération et description, c'est parce qu'elle a, dans la tripartition fonctionnelle de la société, sa première et plus ancienne raison d'être.

Même si l'efflorescence stylistique de la phraséologie accroît et modifie des motifs préexistants, Benveniste est sceptique quant à l'idée que la formule puisse restituer l'emploi vivant de la langue. L'évolution sémantique d'un mot pourrait continuer en dehors de la formule, dans d'autres emplois du terme. Dans le *Vocabulaire*, Benveniste montre comment une certaine expression homérique, *hieròn ménos* « esprit énergique, ardent », n'est utile ni à restituer le sens propre du grec *hierós* « sacré », ni à établir un parallélisme avec le syntagme védique correspondant (du point de vue formel), qui a une construction entièrement différente<sup>lxxx</sup>. En effet, l'analyse des formules sera abandonnée en dernière instance par Benveniste, en faveur d'une recherche plus traditionnelle qui s'appuie sur la reconstruction diachronique et sur l'étymologie. Ce sera la conclusion à laquelle il arrive avec le *Vocabulaire*<sup>lxxxii</sup>.

Pinault note justement que la distinction entre la perspective « sémantique » de Benveniste et celle, poétique, de Jakobson (qui affecte considérablement Watkins) repose sur le fait que Benveniste n'est pas seulement intéressé par l'organisation du message, mais par la façon dont les locuteurs actualisent le langage dans le discours<sup>lxxxii</sup>. Leurs interactions se produisent dans la société qu'elles créent et qu'elles modifient. En devenant une forme de l'énonciation, la poétique assume le rôle de signifier la localisation du locuteur par rapport au discours énoncé, à son interlocuteur, ainsi que l'objet de son plaidoyer.

La question de l'énonciation est au centre de l'analyse de la prière lustrale latine contenue dans « Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques » (1945), l'article de Benveniste le plus abouti parmi ceux qui concernent la tripartition fonctionnelle. L'interprétation de la phraséologie proposée ici est plus positive que celle déjà vue. Dans son traité *De agri cultura*, Caton l'Ancien (234-149 av. J. C.) reprend le texte de la prière à termes fixés qui accompagne les rites de la lustration agraire dans la vieille religion romaine. Le propriétaire foncier, qui l'énonce après avoir promené autour du champ les trois animaux qui constituent le *suovetaurilia* (porc, mouton, taureau), utilise une construction stylistique propre aux formulaires archaïques. Cette récitation fait partie des « énonciations explicites des hymnes et des rituels », pour lesquels Benveniste utilise pour la première fois le terme d'« énonciations ». Avec cette énonciation, le locuteur accomplit une véritable action. Dans l'analyse de Benveniste, la prière constitue un acte qui a la même valeur ontologique que l'offrande rituelle des *suovetaurilia* : elle constitue la première partie d'une action sacrée<sup>lxxxiii</sup>. La société entière est impliquée dans cet acte. Elle est évoquée par certaines « expressions doubles et triples », qui sont hiérarchisantes et s'organisent en une structure qui énumère les maux à détourner par le dieu Mars (dans la première partie de la prière) et les bienfaits souhaités (dans la seconde).

Du point de vue chronologique et conceptuel, on est encore loin d'une théorie de l'énonciation qui soit systématisée en une dissertation de linguistique générale. Et pourtant, on constate que dans la structure stylistique (et phraséologique) de la prière émerge déjà un « venir à l'être » du locuteur par le moyen du langage. Pour paraphraser ce qui deviendra la définition traditionnelle de la notion d'énonciation, on peut dire que, dans cette prière, le locuteur/prêtre met en fonctionnement la structure symbolique de la société par un acte rituel d'utilisation<sup>lxxxiv</sup>.

Si la prière est une partie du rite avec le sacrifice, le propriétaire foncier devient prêtre par l'acte de l'énoncer. Prendre cette identité sociale et collective serait ce qui lui permet de faire participer au rite la société dans son ensemble, c'est-à-dire les classes sociales considérées comme des forces productives. C'est en leur nom que le locuteur invoque la divinité, en la suppliant de détourner d'eux les maux et de les favoriser avec des bienfaits. À l'acte individuel d'appropriation de la *langue* se substitue ainsi l'inclusion de la société entière dans le rite, signifiée par le symbolisme social.

## Chapitre 3. Vers la linguistique générale

### 3.1 Formes et fonctions linguistiques

L'étude des langues américaines dans les années 1950, l'intérêt pour la typologie, les analyses étymologiques du *Vocabulaire*: à travers ces recherches apparemment divergentes court comme un fil rouge la tentative de Benveniste de fonder une théorie de linguistique générale qui soit valable pour toutes les langues et sociétés, et dont le terrain épistémologique soit l'anthropologie aussi bien que la sociologie<sup>lxxxv</sup>.

Les chapitres suivants seront consacrés à cette question. Dans ce chapitre nous nous occuperons de l'entrelacement entre linguistique historique et générale dans les deux ouvrages principaux de Benveniste des années 1930 et 1940 : *Origines de la formation des noms en indo-européen* (1935), sa thèse de doctorat, et *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen* (1946).

D'après le souhait exprimé dans la préface des *Origines*, de ne pas s'arrêter à la constatation du fait linguistique (ce qu'il définit comme « la cause principale du malaise actuel de la grammaire comparée »<sup>lxxxvi</sup>), Benveniste essaierait de tirer d'un ensemble de données hétérogènes une formulation unique et inclusive, même si elle est parcourue par une dualité constante. Benveniste est ici très proche des préoccupations structuralistes de son époque, qui constituent une composante parfois négligée de sa pensée : même si l'originalité de sa démarche et sa considération des locuteurs dans l'utilité de la langue, empêche de la réduire entièrement à ce courant scientifique<sup>lxxxvii</sup>. Cet effort théorique marque le début de ce qu'on pourrait appeler la « période de linguistique générale » de Benveniste. Et pourtant, cette théorisation ne l'empêchera pas de continuer à s'occuper de la linguistique historique jusqu'à la fin de sa carrière. Non seulement Benveniste continue à s'occuper de philologie – il suffit regarder sa très vaste bibliographie pour réaliser que les analyses lexicales et étymologiques et les études comparatives continuent à constituer une large partie de ses travaux – mais, de plus, la linguistique historique et générale s'entrelacent dans ses réflexions, en se mettant pour ainsi dire l'une au service de l'autre.

L'objectif déclaré des *Origines* et de *Noms d'agent* est de renouveler l'approche de la comparaison. Se référant expressément au *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1879) de Ferdinand de Saussure, Benveniste reste lié à la tradition comparativiste du XIX<sup>e</sup> siècle : il cherche à la vivifier à une époque où, selon les mots de Watkins, « l'ordre ancien s'écroulait », et il semble que la comparaison ne puisse plus fournir de découvertes<sup>lxxxviii</sup>.

Pour Benveniste, la réflexion théorique servirait donc à supporter l'analyse empirique, en la détournant d'une fragmentation et d'une dispersion excessives. Les données empiriques sont le point de départ dont la théorie générale ne peut faire abstraction. En même temps, ils doivent être dépassés pour arriver à une vue d'ensemble qui puisse les considérer et les expliquer.

Ici intervient le concept de *fonction*, conçu comme interprétation des formes et de leur raison d'être dans la langue. On passe ainsi de l'aspect formel de la langue, et de l'analyse des lexèmes isolés considérés du point de vue de leur structure morphologique, à une approche fonctionnelle et sémantique qui privilégie l'aspect morphosyntaxique.<sup>lxxxix</sup> C'est seulement dans les années 1960 que les travaux de linguistique générale au sens strict de Benveniste dépassent en nombre son champ d'étude privilégié, celui des langues iraniennes<sup>xc</sup>. C'est à cette époque qu'advient une véritable coupure entre les deux domaines de la linguistique.

Appelé à juger l'apport de Benveniste à la grammaire comparée, Watkins le résume en une phrase restée célèbre : « Il faisait de la linguistique générale en guise d'indo-européen, et il faisait de l'indo-européen en guise de linguistique générale ». Et pourtant, son élégante définition ne semble pas concerner les dernières années d'activité du savant<sup>xc</sup>. On peut supposer que la coupure ait eu lieu à l'époque où le linguiste, comme l'observait Watkins lui-même, faisant le parallèle avec Saussure, « se fatiguait de la comparaison »<sup>xcii</sup>. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en détail cette

question. Nous nous contenterons d'observer que les articles dédiés aux tendances contemporaines de la linguistique et au structuralisme, les études sur Saussure, l'élaboration la plus complète des notions qui tournent autour du concept d'« énonciation » (« instance de discours », « sujet », « phrase », etc.), ainsi que la séparation entre « les deux modes distincts de signification » du sémiotique et du sémantique<sup>xciii</sup>, appartiennent tous à la dernière décennie d'activité intellectuelle de Benveniste. Il s'agit d'études dérivées des recherches de philologie et de linguistique historique qui les précèdent, même conceptuellement : elles ne sont pas concevables sans ces dernières. Mais il y a ici un changement de perspective. L'attention de l'enquête est déplacée sur le rôle que le langage, et pas seulement les langues historiques, prend dans des disciplines comme la psychologie et la philosophie. Ce sont les domaines où Benveniste espère trouver un appui à ses élaborations théoriques. Comme nous le verrons dans ce chapitre, cet espoir est déjà présent dans ses écrits plusieurs années avant la publication des *Problèmes*. Dès le début, il marque la théorie du langage benvenistienne.

Pour ce qui concerne l'emploi des formes et la relation entre ces dernières et les fonctions, il s'agit d'un thème qui reviendra dans la description linguistique déployée par Benveniste dans les années 1950 et une partie des années 1960. Le développement de ce sujet se termine effectivement avec « L'Appareil formel de l'énonciation », publié en 1970. Dans cet article fondamental pour l'élaboration du concept d'énonciation, Benveniste formule de façon explicite la transition de l'« emploi des formes », où la grande diversité parmi les types linguistiques considérés ne permet pas la réduction à un seul modèle, valable pour toutes les langues, au mécanisme universel qui régit l'« emploi de la langue » par lequel se réalise l'énonciation<sup>xciv</sup>.

Il faut noter que l'utilisation du terme « emploi » par Benveniste s'inscrit dans une tradition qui remonte au linguiste Michel Bréal (1832-1915). Bréal avait développé la notion sémantique de *fonction*, en mettant en rapport la relation entre formes et fonctions avec le rôle du locuteur, dans une perspective qui préfigure, en quelque sorte, les positions du pragmatisme<sup>xcv</sup>. La notion de *fonction* figure aussi dans les *Écrits de linguistique générale* de Saussure, qui reste pourtant un auteur assez négligé quand on traite l'histoire de ce terme<sup>xcvi</sup>. Dans ce manuscrit, destiné à la préparation d'un livre de théorie linguistique jamais achevé, Saussure affirme qu'il n'y a « aucune différence sérieuse entre les termes *valeur*, *sens*, *signification*, *fonction* ou *emploi* d'une forme, ni même avec *l'idée* comme *contenu* d'une forme ; ces termes sont synonymes »<sup>xcvii</sup>. Comme l'observe De Mauro, Saussure, dans ses écrits inédits, ramène souvent le contenu, le sens ou la signification de la forme à son emploi ou à sa fonction<sup>xcviii</sup>.

De Palo ajoute qu'il y aurait donc, en Saussure, une consonance « pragmatique » entre la notion d'utilisation (c'est-à-dire d'emploi) et celle de fonction. Cet aspect pragmatique est d'autant plus intéressant si on observe les fonctions linguistiques présentes dans les textes de Jakobson et surtout de Bühler, où elles sont conçues comme un champ d'action qui tend vers un but. Pour Bühler notamment, la fonction assume une grande importance dans son épistémologie du sens, en qualité de caractère dynamique du langage qui ouvre vers l'extérieur<sup>xcix</sup>. En utilisant « emploi des formes » pour se référer à plusieurs formes dans lesquelles se réalisent les types linguistiques, et « emploi de la langue » pour parler du mécanisme de l'énonciation, Benveniste semble adhérer à cette perspective pragmatique et faire coïncider l'*emploi* avec la *fonction*. Il s'agit d'une superposition qui reprend celle de Saussure, et fait donc supposer une réduction analogue du sens et du contenu des formes à leur emploi. De cette idée de *fonction*, qui se situe sur le plan du contenu, dépend l'appareil formel soit dans sa réalisation particulière (les formes des langues historiques) soit dans sa réalisation universelle (la *langue*). Il s'agit de deux niveaux indissociables, à leur tour associés à l'intention du locuteur. S'il y a effectivement une connexion entre la *fonction* de Benveniste et les réflexions de Saussure, inédites à l'époque, elle s'établit peut-être par l'intermédiaire de Jakobson. Il faudrait examiner ailleurs si l'interprétation jakobsonienne du *Cours* a influencé ses contemporains francophones, y compris Benveniste.

Puisque Benveniste fut obligé d'arrêter son travail en 1969, nous ne savons pas quels auraient été les résultats théoriques consécutifs au passage à l'« emploi de la langue ». L'étude de

l'« emploi des formes », et du grand nombre des modèles auxquels elle a donné lieu, caractériserait la recherche de Benveniste jusqu'aux années 1960. Elle aurait impliqué la nécessité de ne pas s'arrêter dans les limites de l'aire linguistique indo-européenne. Nous souhaitons proposer ici la thèse que l'intérêt de Benveniste pour la typologie, en qualité d'instrument de classification des langues qui est indépendante de la filiation historique, est un prélude à la réflexion générale sur les formes et les fonctions. Ainsi commencerait sa recherche sur ce qui unit toutes les langues : les fonctions, les instruments nécessaires à la communication et à l'expression de l'individualité du sujet parlant.

Benveniste ne cherchera jamais la création d'une structure idéale, qui puisse expliquer et inclure toutes les langues existantes. Il fut attentif à identifier les caractéristiques individuelles de langues et de cultures différentes. Dans le même temps, il s'intéresse à une généralisation qui implique l'existence des universels linguistiques.

Les études anthropologiques de Benveniste découlent donc de cette tentative de ramener les langues à une origine commune, non pas généalogique mais fonctionnelle, parce qu'elle est liée à la façon dont les locuteurs utilisent le langage (pas encore la *langue*) pour se dire sujets de l'énonciation. Dans cette prise de possession du « je », il y a le noyau théorique de l'anthropologie benvenistienne. La typologie linguistique contribuerait donc à poser la question des universels. Dans l'analyse des formes concrètes, cette question sera abordée surtout pour ce qui concerne l'étude de la personne dans les verbes et dans les pronoms. Avec le *Vocabulaire*, la perspective anthropologique sera focalisée sur la relation entre langue et culture, donc sur « les langues prises comme témoin des civilisations »<sup>c</sup>. La recherche sur la constitution générale de la langue (anthropologique) et l'étude des sociétés sont les deux pôles entre lesquels la perspective de Benveniste oscillera durant les cinquante ans de sa carrière.

### 3.2 *Le premier travail de linguistique générale: un « aperçu historique »*

Le plus vieil article inclus dans le premier volume des *Problèmes* est « Nature du signe linguistique » (1939), généralement cité comme le début de sa réflexion sur la linguistique générale.

Il s'agit sans doute du premier travail significatif de Benveniste dans ce champ d'étude : il marque aussi le commencement de son interprétation du *Cours*, et donc de sa perspective critique sur l'héritage saussurien. Toutefois, deux ans auparavant, en 1937, était sorti un texte de linguistique générale écrit par Benveniste, mais pas signé.

Le premier volume de l'*Encyclopédie Française* est publié en 1937, sous le titre « L'Outillage mental. Pensée, langage, mathématique ». L'initiateur du projet d'ensemble est l'historien Lucien Febvre (1878-1956), qui est aussi en charge de sa réalisation. C'est lui qui confie la partie dédiée au langage au linguiste le plus influent de son époque, soit Antoine Meillet. Malade depuis des années, Meillet serait mort en 1936 laissant seulement seize pages, au lieu des quarante prévues. Recueillies sous le nom de « Structure générale des faits linguistiques », elles furent publiées en ouverture de la section et représentent le dernier écrit paru sous son nom<sup>ci</sup>.

Comme premier titre de 1937, la bibliographie de Benveniste établie par Moïnfar signale la section « Aperçu historique » de la « Structure générale » de Meillet, c'est-à-dire les trois premières pages de l'entrée encyclopédique. Il est spécifié qu'il s'agit d'un écrit « non signé », Watkins y fait aussi référence<sup>cii</sup>. Mais en quoi consiste ce premier article de linguistique générale ? Il s'agit d'un bref exposé qui résume l'histoire de la linguistique de l'âge de Port-Royal à sa contemporanéité, les années 1930. Chaque sous-section traite d'une branche de la linguistique, ou d'un courant d'idées. L'exposé suit la démarche classique de l'encyclopédie : pour chaque sujet sont cités les noms des savants les plus importants, avec une brève explication de leur contribution à la discipline et la méthodologie qu'ils ont utilisé.

Ce qui nous intéresse est évidemment la sélection opérée par Benveniste : au-delà de son bilan de l'histoire de la linguistique, Benveniste propose son point de vue sur l'évolution de la

discipline, sur les parcours qu'elle a entrepris et sur la façon dont elle a affronté ses limites. La place d'honneur de cette reconstruction historique est donnée à Saussure, comme on pouvait s'y attendre. Le linguiste genevois y est mentionné soit comme auteur du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1879), soit en qualité d'initiateur de la linguistique générale : sa doctrine, transmise d'abord oralement et après dans le *Cours*, inspirerait les écoles linguistique de Genève et de Prague. Pour ce qui concerne la grammaire comparée, les seuls noms que Benveniste mentionne sont ceux de Saussure (« le plus original des jeunes linguistes d'alors ») et de Franz Bopp (1791-1867), son fondateur le plus éminent. Il ne fait pas mention de Michel Bréal, maître de Saussure à Paris et fondateur de la sémantique moderne, celui qui (« avec sa rare intuition des hommes », note Benveniste ailleurs) avait proposé Saussure comme suppléant pour son enseignement de grammaire comparée à l'EPHE<sup>ciii</sup>. Peut-être Benveniste le juge-t-il trop loin de la recherche sur le système de la *langue* que le Cercle linguistique de Prague pose au centre de son enquête, influencé par la publication du *Cours* en 1916.

Parmi les précurseurs, Benveniste mentionne aussi des linguistes qui avaient établi deux disciplines fondamentales pour le développement de la grammaire comparée : la phonétique expérimentale, qui avait permis d'« organiser de manière complète la théorie des changements phonétiques », et la géographie linguistique. De cette dernière, Benveniste note que son premier résultat significatif est le renouvellement de la linguistique traditionnelle. L'étude des langues parlées avait représenté une innovation positive : la complexité de l'évolution linguistique, étudiée à travers le parler vivant, avait rendu vitale une discipline qui apparaît déjà obsolète, un peu plus de vingt ans après le *Mémoire* de Saussure.

Dans sa préface à *Origines*, publié deux ans auparavant, Benveniste avait déjà exprimé un jugement semblable, même si plus complexe, sur l'état de santé de la linguistique historique. En tout cas, la nature vivifiante que Benveniste reconnaît à la géographie linguistique, qui permet d'établir une liaison entre une linguistique qui se limite à la « langue des textes » et « les langues parlées » des locuteurs, fait penser à l'opinion de Saussure concernant le rapport entre la langue littéraire et les dialectes<sup>civ</sup>.

Benveniste, comme Saussure, donne la priorité aux langues parlées et souligne la nécessité de les étudier autant que les langues écrites. Peut-être qu'à l'origine de cette attention se trouve la reconnaissance, même à l'état embryonnaire, de l'importance du contexte où se situe la communication. En effet, la langue parlée peut recourir à des instruments, à la fois linguistiques et non linguistiques, qui sont permis et encouragés par la situation du discours qui l'utilise. La langue écrite doit les remplacer avec des « règles supplémentaires (ordre des mots, systématisme et cohérence syntagmatique, différenciation graphique de séquences phonématique identiques, etc.) », comme noté par De Mauro dans son commentaire au *Cours*<sup>cv</sup>.

En allant plus loin dans son intérêt pour le « parler vivant », Benveniste lui-même participera à des recherches sur le terrain (en Afghanistan et en Amérique du Nord, nous nous pencherons sur cette dernière dans le chapitre suivant), pour recueillir des données lexicales et des observations sur les sociétés sans tradition écrite.

Si la naissance de la géographie linguistique moderne sur l'initiative de Jules Gilliéron (1854-1926) a agi, dans les mots de Benveniste, sur la compréhension de l'évolution linguistique et donc « sur la théorie même de la linguistique historique », du point de vue de la linguistique générale le dialogue entre les locuteurs sera le point de départ des notions de « discours », « instance », « énonciation » dans les *Problèmes*.

Dans l'« Aperçu », les deux domaines sont étroitement liés. La perspective choisie par Benveniste concerne la *langue*, en qualité d'objet d'étude de la linguistique post-Saussure, plutôt que le langage comme « outillage mental » selon le plan envisagé pour le premier volume de *l'Encyclopédie* par Febvre et Meillet.

La section dédiée à la linguistique générale s'ouvre sur trois auteurs qui avaient cherché, bien que de différentes façons, à postuler une comparaison entre des langues sans parenté génétique, et donc se séparant de la grammaire comparée.

« Parallèlement à la constitution de la grammaire comparée, on voit naître vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, divers essais (notamment par Finck, Gabelentz, Schuchardt) qui tentent de dégager, soit à l'intérieur d'une langue, soit en opposant des familles différentes, la structure foncière d'un type linguistique. »<sup>cv</sup>

Leur objectif serait donc celui d'identifier la *structure foncière*, fondamentale ou innée, d'un type linguistique. Avec l'utilisation du terme « foncière », Benveniste semble vouloir indiquer une tentative, précédant le structuralisme, d'identifier ce qui sous-tend à l'aspect formel d'une langue, c'est-à-dire son organisation la plus profonde. Cette description de la naissance de la typologie linguistique, même si elle n'est pas nommée, est importante pour plusieurs raisons. La première, et la plus notable, est sa présence au début de cette section sur la linguistique générale.

Pendant la même période (1881-1891) où, à Paris, Saussure « s'attachait de son côté à définir en un système cohérent l'ensemble des traits qui caractérisent une langue indo-européenne à un moment donné », ces auteurs marquent selon Benveniste le premier détachement du modèle fourni par la grammaire comparée. Par rapport à la terminologie et aux concepts utilisés par Meillet, on assiste ici à un changement de perspective où le mot fondamental est celui de « structure ». La création du Cercle linguistique de Prague, avec la parution de son manifeste en 1929, n'a pas été vaine : tout en maintenant la méthode comparative héritée de la tradition du XIX<sup>e</sup> siècle, Benveniste ne regarde pas la typologie comme le faisait son maître.

Selon Meillet, la classification généalogique resterait la seule possibilité valable pour les linguistes, malgré ses limites. Il faut essayer d'étendre à d'autres langues le modèle déjà existant pour les langues indo-européennes. Par rapport à la généalogie, aucune alternative ne serait suffisamment rigoureuse. Seule la classification généalogique est capable de créer des groupes de langues « utilement constatables », en démontrant que « des langues *parentes* sont en réalité *une seule et même langue modifiée de manières diverses* au cours du temps »<sup>cvii</sup>. Dans le même article où il fait cette affirmation, Meillet critique Franz Nikolaus Finck (1867-1910) pour le système de classification qu'il avait proposé, et qui reprenait des suggestions provenant des travaux d'Humboldt et des frères Schlegel<sup>cviii</sup>. Finck, comme nous l'avons vu, figure parmi les auteurs qui, selon Benveniste, recherchent « la structure foncière d'un type linguistique », même si le mot « typologie » n'apparaît jamais dans le texte.

Le linguiste allemand Georg von der Gabelentz (1840-1893) est probablement le premier à utiliser le terme de typologie dans *Die Sprachwissenschaft* (1901)<sup>cix</sup>. Considéré comme le *trait d'union* entre la conception typologique traditionnelle et contemporaine, le travail de Gabelentz introduit l'usage de la statistique pour l'analyse des données linguistiques : ces dernières doivent être le résultat de questionnaires préparés par des experts, en vue d'obtenir des résultats fiables.

L'approche moderne et prédictive de la typologie de Gabelentz concerne surtout sa notion des types linguistiques, ni téléologique ni liée à un jugement de valeur. Il abolit l'idée d'une hiérarchie linguistique, contrairement à ses prédécesseurs qui qualifiaient les langues de « meilleures » ou « pires » selon leur type morphosyntaxique, en les attachant en outre à une évaluation raciale. Selon Gabelentz, l'évolution d'une langue n'est pas linéaire, mais plutôt en spirale (*Spirallauf*) : elle peut envisager le retour à des stades typologiques précédents, même si c'est avec des moyens linguistiques différents<sup>cx</sup>. Il faut dire aussi que Gabelentz continue à utiliser les catégories morphosyntaxiques traditionnelles (isolante, flexionnelle, agglutinante, polysynthétique). Sa perspective sur la typologie est celle d'une science holistique, fondée sur quelques principes généraux, qui prend pour modèle scientifique la botanique post-darwinienne.

À ces éléments de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se mêle la nette distinction, qui ne figure pas dans la typologie de l'époque, entre classification généalogique et typologique. La théorie de Gabelentz naît de la convergence de deux orientations distinctes : la catégorisation linguistique à partir de la morphologie, diffusée surtout en Allemagne et établie pour la première fois par Friedrich Schlegel (1772-1829), et la comparaison entre langues à partir de leur ordre des mots, un héritage de la pensée des Lumières françaises<sup>cx</sup>.

Le troisième auteur cité par Benveniste est assez présent dans les écrits de Meillet sur la parenté des langues. Hugo Schuchardt (1842-1927), éminent spécialiste des langues romanes, théorise le concept de « parenté élémentaire », distinct de la parenté historique ou génétique<sup>cxii</sup>.

Selon Schuchardt, la totalité des langues existantes serait divisée en deux étages : les formes linguistiques internes et celles externes. Les formes internes correspondraient à une parenté élémentaire, alors que les concordances dérivées d'une parenté historique appartiennent aux formes externes. La parenté élémentaire serait donc liée à la *innere Sprachform* : une notion que Schuchardt emprunte à Humboldt et qui se réfère à l'élément stable, fondamental de la langue, qui est, selon Schuchardt, le matériel lexical. Grâce au lexique, il serait possible d'établir des liens de parenté entre des langues sans grammaire, comme les langues isolantes : dans les langues agglutinantes et flexionnelles, les parties grammaticales des mots peuvent être traitées comme des mots fonctionnels, en les réduisant donc toujours à l'aspect sémantique.

La théorie de Schuchardt se développe aussi dans la confrontation avec les positions de Meillet. L'échange d'opinions entre les deux savants continue à travers plusieurs articles, publiés de 1914 jusqu'à la mort de Schuchardt<sup>cxiii</sup>. Meillet critique l'affirmation radicale contenue dans *Das Baskische und die Sprachwissenschaft* (1925) : selon Schuchardt, le langage ne peut pas être considéré comme une chose ou comme une substance, mais doit plutôt être vu comme un procès (« die Sprache kein Ding oder Wesen ist, sondern Vorgang »)<sup>cxiv</sup>.

Selon le linguiste français, cette affirmation est vraie pour ce qui concerne la *parole*, mais pas la *langue* :

« Je ne souscris qu'avec réserve à la formule que “la langue n'est pas une chose, mais un procès”. Ceci est vrai de la *parole* ; mais la langue, en tant que système de signes admis par une communauté sociale, a une existence substantielle que M. Schuchardt reconnaît du reste. Le système est fermé ; et c'est au moyen d'un système donné que s'expriment les sujets parlants. »<sup>cxv</sup>

Selon Meillet, le « sentiment du sujet parlant » détermine l'identité d'une langue à travers les changements historiques. La volonté des locuteurs assume un rôle fondamental à la fois pour expliquer le changement linguistique et pour justifier la permanence de l'identité d'une langue<sup>cxvi</sup>. Le resserrement de la clôture du système linguistique, avec la « langue » définie comme un « système de signes », est probablement une réaction à la langue comme procès envisagée par Schuchardt<sup>cxvii</sup>. Ce dernier remet en cause le système théorique dans sa totalité, en montrant comment la concordance des formes internes (« *Übereinstimmung innerer Formen* ») pourrait se trouver même dans des langues qui n'ont pas une parenté génétique. Par exemple, le développement de l'article défini à partir du démonstratif dans la langue basque peut être considéré parallèlement à celui survenu dans les langues romanes, à la même période. Il s'agit d'un des différents phénomènes analysés par Schuchardt, qui montrerait la possibilité d'une comparaison interlinguistique indépendante de la parenté génétique.

Au cœur de cette parenté élémentaire, dynamique et processuelle, il y a donc l'idée d'un ordre de développement commun aux langues, et donc de la survenance inéluctable de stades d'évolution similaires qui nécessitent le développement d'éléments linguistiques similaires<sup>cxviii</sup>. La conception des types linguistiques de Schuchardt semble aller dans la direction de la typologie moderne, mais elle s'en différencie au moins dans un aspect essentiel. Dans les mots de Venier : « con Schuchardt si è di fronte non tanto alla visione di una tipologia sintattica, attenta all'ordine delle parole, quanto piuttosto a una tipologia semantico-funzionale »<sup>cxix</sup>. Par rapport à la linguistique générale de Meillet, l'idée de Schuchardt est de libérer la discipline de sa subordination à la linguistique historique et à la philologie indo-européenne, en l'ouvrant à la description d'autres groupes linguistiques.

Benveniste partage avec Schuchardt son insatisfaction face à la méthode d'ensemble de la linguistique historique. Ce mécontentement permet de tracer la limite, d'indiquer la porte de sortie : elle serait une linguistique générale ouverte à la confrontation interlinguistique et typologique<sup>cxx</sup>. Déjà en 1937, Benveniste n'avait donc probablement pas la même opinion de la classification

typologique de son maître Meillet. Il choisit de ne se pas se référer à la classification des langues, contre laquelle Meillet s'était déjà prononcé, mais aux types linguistiques. En outre, il parle de recherche de « structure foncière », alors qu'il a intégré l'enseignement du structuralisme, soulignant ainsi la correspondance entre ces théories et sa perspective sur la linguistique générale. Benveniste semble plutôt considérer Finck, Gabelentz et Schuchardt de manière positive, comme des pionniers d'une discipline à laquelle ils ont contribué au même titre que Saussure, même si leur importance théorique et leur influence ont été mineures.

L'« Aperçu » se termine avec une partie sur l'influence de la philosophie dans la linguistique générale allemande. Dans la synthèse de Benveniste, Wilhelm Wundt (1832-1920) marque le moment où l'investigation du langage doit choisir de se développer « en liaison avec une psychologie ou une métaphysique ». Le premier nom de cette nouvelle voie est celui de Ernst Cassirer (1874-1945). Benveniste note le rôle que le langage assume dans sa phénoménologie de l'esprit : le philosophe « intègre la langue dans une théorie générale de la connaissance, inspirée partiellement de Humboldt »<sup>cxxi</sup>. La perspective fonctionnaliste et la conception humboldtienne du langage sont deux éléments similaires à l'élaboration théorique de Benveniste, déjà orientée vers une primauté de la fonction dans la structure linguistique et, plus tard, influencée par des éléments phénoménologiques.

Benveniste connaissait donc les œuvres sur la philosophie des formes symboliques de Cassirer, dont la première (parue en 1923 en allemand) concerne le langage. D'ailleurs, Cassirer est cité aussi dans un livre de 1934 (*Sprachtheorie*) que Benveniste avait peut-être lu ou connaissait : dans cette partie il en cite son auteur, Karl Bühler (1879-1963), comme représentant de la réflexion philosophique sur le langage. Lecteur critique du *Cours* saussurien, auquel il reprochait la présence du psychologisme, Bühler fut très influencé par la phénoménologie d'Husserl dans sa conception du langage. Considéré en qualité de procès qui porte la pensée à sa réalisation, le langage a, pour Bühler (ainsi que pour Cassirer), une valeur fonctionnelle et créative. La notion de *fonction* semble souligner ce passage fondamental. La langue est une force créatrice, et non un objet créé : la fonction sert à maintenir alors l'indissolubilité du lien entre la forme et le contenu sans laquelle on risquerait d'arriver au formalisme idéaliste ou au psychologisme. Benveniste, comme Bühler, veut éviter les éléments psychologiques ou transcendants dans la fondation de la subjectivité. Citant Bühler comme l'auteur qui « sépare rigoureusement la langue de toute autre activité psychologique », le linguiste français confirme ainsi sa proximité théorique avec le philosophe allemand : une affinité qui a été déjà notée comme la perspective d'une influence phénoménologique commune<sup>cxxii</sup>.

Benveniste conclut son premier écrit de linguistique générale avec le souhait que la linguistique théorique et la philosophie puissent, un jour, « organiser une doctrine valable qui restituera la langue dans sa nature spécifique, définira son rôle dans la vie mentale et dans la vie sociale ». Il ouvre ainsi la linguistique à une confrontation interdisciplinaire, qui dépasse les limites prudentes tracées par Meillet. D'ailleurs, le linguiste ne reniera jamais l'idée d'une linguistique générale conçue à partir de la grammaire comparée, comme nous le verrons dans les chapitres suivants.

## Chapitre 4. *La notion d'anthropologie chez Benveniste*

Dans ses écrits, Benveniste propose l'idée d'une présence universelle des pronoms personnels, appartenant aux mêmes catégories linguistiques : il utilise les études de langues non indo-européennes pour justifier cette affirmation<sup>cxxiii</sup>. La rencontre avec l'anthropologie de Franz Boas (1858-1942) et d'Edward Sapir (1884-1939) influence le linguiste français dans sa tentative ambitieuse de faire une linguistique générale en partant de la grammaire comparée. De cette recherche émerge sa théorisation d'une anthropologie linguistique.

Dans ce chapitre nous nous occuperons de la façon dont Benveniste utilise les données recueillies dans ses enquêtes sur le terrain, conduites aux États-Unis et au Canada.

### 4.1 *À la recherche de types linguistiques différents : les deux missions américaines*

Dans une lettre de 1953 à Edward F. d'Arms, directeur associé de la Rockefeller Foundation qui le subventionne pour la mission, menée cette même année en Amérique du Nord, Benveniste justifie son projet en décrivant les résultats scientifiques qu'il souhaite atteindre :

« J'ai l'intention, si mon projet aboutit, de faire l'année prochaine un cours sur les langues indiennes au point de vue de la linguistique générale. [...] En termes sommaires, ma préoccupation est de savoir comment la langue "signifie" et comment elle "symbolise". Les tendances actuelles d'une certaine école de linguistes vont à analyser la langue sur la base de la distribution et des combinaisons formelles.

Il me semble qu'il est temps d'aborder avec des méthodes nouvelles le contenu de ces formes et de voir selon quels principes il est organisé. Ici il importe de comparer des types linguistiques différents reflétant des cultures aussi différentes que possible, car il est probable que nous avons différents modèles de hiérarchies dans les fonctions sémantiques comme dans les structures formelles [...].»<sup>cxxiv</sup>

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que Benveniste inclut la typologie dans l'histoire de la linguistique générale. Ici apparaît clairement le lien entre les recherches sur les langues américaines, les études typologiques et le développement de ses réflexions de linguistique générale.

Du point de vue de la chronologie, l'intérêt de Benveniste pour les langues amérindiennes commence avant l'expédition aux États-Unis en 1952, qui inaugure officiellement sa « période américaine ». Comme en témoigne son ami et élève Georges Redard, Benveniste s'intéressait aux langues non indo-européennes déjà au début de sa carrière académique. Il avait étudié les langues sémitiques, une connaissance obligatoire pour quelqu'un qui se prépare à se spécialiser dans le domaine des langues iraniennes. De plus, depuis les années 1930, il publie quelques travaux sur les langues asiatiques. D'autres seraient venus si « l'incrédulité dissuasive de Meillet » n'était pas intervenue pour l'arrêter.<sup>cxxv</sup>

La grande curiosité intellectuelle de Benveniste ne se limitait pas à sa spécialité, comme ceux qui l'ont connu le rappellent souvent. Son désir de connaissance est d'autant plus évident quand le linguiste se lance dans des analyses de langues encore très mal connues, même à l'intérieur de l'indo-européen<sup>cxxvi</sup>.

Selon Redard « il n'est guère d'article où E. Benveniste ne mande à la barre des exemples non indo-européens pour conforter sa démonstration » : une tendance qui s'amplifie au fur et à mesure que le linguiste s'absorbe dans les études de linguistique générale<sup>cxxvii</sup>.

À partir des données recueillies dans des langues issues de plusieurs familles linguistiques, Benveniste propose une généralisation concernant les éléments constitutifs du langage (ou la réalisation des possibilités du langage dans les langues existantes). La même méthode est employée dans presque tous les articles de *Problèmes* : la voie benvenistienne dans la linguistique générale a besoin, pour se dérouler, de la comparaison avec des langues qui ne soient pas indo-européennes.

Dans « Répartition des consonnes et phonologie du mot », publié en 1939, Benveniste cite des données linguistiques qui proviennent de tout le continent nord-américain. Des langues

sibériennes situées à la frontière avec l'Alaska, comme le groupe de langues tchouktches-kamtchadales (indiqué comme « groupe paléo-arctique »), Benveniste arrive aux langues algonquiennes dans la partie nord-est du continent et aux langues de la Colombie britannique à l'ouest, jusqu'à un groupe de langues parlées au Mexique (les langues oto-pames). Sa principale source d'information est l'*Handbook of American Indian Languages* (1911), la grande œuvre collective en plusieurs volumes où Boas avait essayé de donner une description mise à jour des langues amérindiennes.

Déjà à la fin des années 1930, donc, Benveniste se tenait au courant des développements de la linguistique d'outre-Atlantique. Toutefois, sa connaissance des langues américaines restait indirecte : selon Redard, cette limitation était pour lui « source d'une insatisfaction croissante. Ce qu'il désire, c'est une étude de première main, une enquête sur place »<sup>cxxviii</sup>. Le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale rendit impossible la réalisation de ce désir. Dans les travaux de l'après-guerre, les citations des langues américaines deviennent plus fréquentes, comme dans *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen* (1946), déjà cité.

Redard attribue le penchant de Benveniste pour cette aire linguistique à son originalité caractéristique par rapport au modèle indo-européen. Il s'agit de langues où « la structure défie les catégories traditionnelles et exige une révision totale des méthodes descriptives »<sup>cxxix</sup>. Benveniste doit attendre l'été 1950 pour voyager aux États-Unis. Cette année-là, l'université d'Ann-Arbor l'invite à donner un cours de la mi-juin à fin août. Le linguiste français utilise ces semaines pour essayer d'étudier de plus près la linguistique nord-américaine « et peut-être d'amorcer des recherches particulières », comme il l'écrit dans une lettre<sup>cxxx</sup>. Ces « recherches particulières » se déroulent à partir de 1952 sur la côte nord-ouest, sur un territoire qui s'étendait de l'archipel Haïda Gwaïi (à l'époque dénommé « Îles de la Reine-Charlotte », dans la province de la Colombie Britannique) et arrivait jusqu'au continent de l'Alaska et à la frontière avec le Canada.

Benveniste conduit ses enquêtes nord-américaines en deux temps. De juin à septembre 1952, comme indiqué par l'*Annuaire du Collège de France*, Benveniste étudie sur le terrain l'haïda et ses variétés, et le tlingit à Ketchikan, en Alaska. Rentré à Paris, le 22 novembre il fait à la *Société de linguistique* une communication sur le haïda : son résumé paraît dans le *Bulletin* l'année suivante<sup>cxxxi</sup>.

La deuxième mission se déroule en 1953, grâce à la subvention de la Rockefeller Foundation. Cette fois, Benveniste séjourne chez les Tlingit : d'abord sur les côtes du sud de l'Alaska, puis dans les régions de l'arrière-pays de Haines et Skagway, jusqu'au territoire canadien du Yukon. Les Indiens du Yukon, qui parlent les langues athapascanes, ont des modes de vie et une culture assez différentes de ceux des Tlingit. Dans son rapport à la Rockefeller Foundation, Benveniste note que :

« Leur dispersion sur un immense territoire qui couvre à la fois l'Alaska américain et la province canadienne du Yukon a produit une grande variété de langues qui sont à peu près inconnues. »<sup>cxxxii</sup>

De là, Benveniste retourne en Alaska et se dirige vers Fort Yukon, au-delà du cercle arctique, « l'agglomération la plus septentrionale du nord de l'Alaska, qu'aucun linguiste n'avait encore visitée »<sup>cxxxiii</sup>. Comme il en témoigne dans l'article « Le Vocabulaire de la vie animale chez les Indiens du Haut Yukon » (1953), le linguiste passe là-bas « la plus grande partie du mois d'août, au contact constant des Indiens et travaillant quotidiennement avec plusieurs d'entre eux »<sup>cxxxiv</sup>.

Après son bref dernier séjour chez les Eskimos de la mer de Behring, Benveniste rentre à Paris et consacre son cours au Collège de France « aux langues indiennes de l'Amérique (groupe du Pacifique Nord-Ouest) [...] dont la théorie n'a jamais été enseignée en France »<sup>cxxxv</sup>. Dans la même année, il publie une brève remarque sur l'étymologie du nom « Eskimo », sur l'*International Journal of American Linguistics*<sup>cxxxvi</sup>. Et puis plus rien.

Avec ces deux missions, conduites avec rigueur et enthousiasme malgré les conditions difficiles, l'enquête de Benveniste sur cette aire linguistique semble se terminer. En effet, après 1953 les langues américaines apparaissent seulement dans des articles qui peuvent être définis comme de linguistique générale, soit pour la perspective adoptée sur les arguments qui y sont traités

(la nature des pronoms, la phrase relative), soit parce qu'ils s'occupent des tendances entreprises par les recherches théoriques qui lui sont contemporaines. Seuls deux des articles publiés dans les années 1960 mentionnent les langues américaines : il s'agit d'un texte consacré à la typologie linguistique et d'une intervention de 1968 où Benveniste rappelle la contribution que la linguistique américaine a apporté à la linguistique générale. Ce silence peut s'expliquer par plusieurs facteurs, soit personnels, soit professionnels. Victime d'une crise cardiaque en décembre 1956, Benveniste est forcé de quitter son travail pour quelques temps et de renoncer à voyager. L'aggravation de son état de santé lui interdit de mener d'autres enquêtes de terrain. À cet épuisement physique s'ajoute la fatigue intellectuelle, mentionnée par Watkins (« c'est comme si Benveniste se fatiguait de la comparaison »), et dont témoigne sa bibliographie<sup>cxxxvii</sup>. Même si Benveniste continue jusqu'à la fin d'écrire et de publier des travaux de linguistique historique, la linguistique générale devient la partie la plus consistante de sa production scientifique dans la dernière décennie de son activité, plus encore que les langues iraniennes. Par conséquent, même ses études sur les langues américaines sont mises de côté, ainsi que ses autres digressions sur des langues non indo-européennes. Ce qu'il reste de ses missions sont plusieurs carnets d'enquêtes, aujourd'hui dispersés entre l'université de Fairbanks en Alaska et la BNF à Paris, que l'auteur n'a jamais remanié en vue d'une publication<sup>cxxxviii</sup>.

#### 4.2. Franz Boas et l'étude des pronoms

Il est intéressant de noter les nombreuses similitudes entre les réflexions de Franz Boas sur la catégorisation des pronoms personnels et les écrits de Benveniste sur les pronoms. Si on parle de l'influence de la linguistique américaine sur la théorie anthropologique de Benveniste, la lecture de Boas a probablement joué un rôle dans l'élaboration de l'« homme dans la langue », locuteur et énonciateur du « je » qui dialogue avec le « tu » : une dynamique axée sur les concepts de discours, subjectivité, énonciation.

Considéré comme le père de l'ethnoanthropologie américaine, Boas était un savant allemand spécialisé en physique et en géographie, qui s'installe aux États-Unis en 1886. Opposé à l'évolutionnisme, il est le premier grand anthropologue qui réjète l'équivalence entre race et culture. Ses enquêtes de terrain, conduites pendant plus de quarante ans, principalement dans la Colombie Britannique, aboutissent à la création d'œuvres fondamentales telles que *The mind of primitive man* (1911), et influencent profondément les anthropologues de la génération suivante, dont Ruth Benedict, Edward Sapir, Margaret Mead et Alfred Kroeber.

Claude Lévi-Strauss, qui le cite dans ses écrits, est le premier à l'introduire en France. Les traductions de ses œuvres arriveront plusieurs décennies plus tard<sup>cxxxix</sup>. Les citations présentes dans ses travaux témoignent qu'en 1939 Benveniste avait consulté les deux premiers volumes du *Handbook*, publiés respectivement en 1911 et en 1922. Il avait même réussi à se procurer certains des articles publiés sur l'*International Journal of American Languages*, la revue fondée par Boas et dédiée aux langues amérindiennes. Mais il est difficile d'établir s'il avait lu les écrits de Boas qui ont un caractère nettement anthropologique.

Dans l'*Introduction* au premier volume de l'*Handbook*, Boas examine le caractère inconscient des phénomènes linguistiques. Il s'agit d'un bref essai méthodologique, qui dépasse le domaine de la linguistique générale pour se situer au carrefour des influences réciproques entre nature, langue et culture. Même s'il n'accepte pas les interprétations psychanalytiques, Boas situe dans l'examen des phénomènes linguistiques une possible étude de l'aspect inconscient, ou pré-conscient, du comportement humain. Contrairement aux phénomènes culturels, qui sont réinterprétés consciemment (il suffit de penser à des comportements codifiés comme l'étiquette), les catégories linguistiques restent au-dessous du niveau de la conscience. Le locuteur n'a pas besoin de savoir comment fonctionne la langue pour pouvoir l'utiliser : il s'interroge rarement là-dessus. Par

ailleurs, ce *demeurer inconscientes* des catégories permet aux chercheurs d'examiner leur procès de formation de façon plus agréable que ce n'est le cas pour les comportements sociaux.<sup>cxl</sup>

Le paragraphe de l'*Introduction* dédié aux « Personal Pronouns » peut être comparé avec « Structure des relations de personne dans le verbe », l'article de 1946 où Benveniste pose, pour la première fois dans ses écrits, la distinction entre « sujet » grammatical et « personne ». Benveniste différencie pronoms et personnes verbales, en affirmant qu'il s'occupe seulement de ces dernières dans l'article (même si c'est « en utilisant à l'occasion les pronoms »), alors que Boas inscrit les personnes verbales dans une discussion plus générique de « Verbal Categories », avec les temps, les modes et les voix. Mais c'est le paragraphe que l'*Introduction* dédie aux pronoms qui présente les correspondances les plus évidentes avec l'article benvenistien.

Selon Benveniste, « la personne n'est propre qu'aux positions “je” et “tu” », parce que tous les deux font référence à une situation qui ne peut pas être pensée en dehors du « je » : au contraire, la prétendue troisième personne est à considérer « en vertu de sa structure même, la forme non-personnelle de la flexion verbale »<sup>cxli</sup>. Boas ne différencie pas nettement la deuxième de la troisième personne dans leur relation avec la première. Pourtant, même sa dissertation sur les pronoms assigne au « je » une primauté décisive par rapport au « tu » et au « il », et donc considère comme impossible l'existence d'une vraie première personne pluriel.

« Logically, our three persons of the pronoun are based on the two concepts of self and not-self, the second of which is subdivided, according to the needs of speech, into the two concepts of person addressed and person spoken of. When, therefore, we speak of a first person plural, we mean logically either self and person addressed, or self and person or persons spoken of, or, finally, self, person or persons addressed, and person or persons spoken of. A true first person plural is impossible, because there can never be more than one self. »<sup>cxlii</sup>

Trente-cinq ans plus tard, une expression similaire apparaît dans l'article de Benveniste<sup>cxliii</sup>. Même si c'est le jeu de renvois entre les deux personnes qui porte la véritable relation entre subjectivités et, donc, la nécessité d'établir un « tu », il est aussi vrai que ce « tu » se réalise seulement à partir du « je ». Le début de la réflexion benvenistienne sur la notion de personne, quoique fortement influencé par une opposition de type structuraliste, présente aussi ce qui semble être une allusion à Boas, ou au moins une convergence de vues.

Étant donné que Benveniste cite fréquemment le premier volume du *Handbook* dans cet article, il est assez probable que cette convergence ait été voulue. Par exemple, il tire de l'*Handbook* la différence que la langue des Fox (le mesquakie, une des langues algonquiennes) pose entre le pronom de la première personne du pluriel « inclusif », qui utilise l'indice de la deuxième personne singulière, et le pronom « exclusif » qui adopte l'indice de la première personne singulière<sup>cxliv</sup>. Et c'est précisément Boas qui a fixé la nomenclature des termes « inclusif » et « exclusif » pour indiquer la différenciation de la première personne plurielle dans les langues américaines : *inclusive* et *exclusive* figurent soit dans l'*Introduction*, soit dans les dissertations de l'*Handbook*<sup>cxlv</sup>.

Pourtant, Boas et Benveniste soulignent l'inexactitude d'une telle désignation. Pour ce qui concerne Benveniste, il refuse la dénomination par « inclusif » et « exclusif » en affirmant qu'« elle repose en fait sur l'inclusion ou l'exclusion du “vous”, mais par rapport à “eux”, les désignations pourraient être exactement inverses »<sup>cxlvi</sup>. Mais cette distinction par rapport au « vous » confirmerait *il/eux* comme non-personne, grâce à son extériorité soit dans la corrélation inclusive (où le *tu* prédomine) soit dans celle exclusive (où c'est le *je* qui ressort)<sup>cxlvii</sup>. On peut supposer que l'argument de Benveniste soit un héritage de celui de Boas dans l'*Introduction*, qui affecterait Benveniste dans la rédaction de son article.

Boas souligne une distinction moins rigoureuse des pronoms dans les langues indo-européennes, qui seraient soumises à une « logical laxity »<sup>cxlviii</sup>. Benveniste fait plutôt référence à une *dilatation* du « je » dans la première personne pluriel, ramenant sa définition sur un terrain socio-psychologique. La personne « amplifiée et diffuse » du nous « annexe au “je” une globalité indistincte d'autres personnes ». Cette indétermination peut conduire à une amplification du *je*,

comme dans le « nous » de majesté, ou au contraire à sa manifestation moins tranchée dans le « nous » d'auteur ou d'orateur<sup>cxlix</sup>.

Le structuralisme de Benveniste lui permet d'aller au-delà de l'opposition boasienne entre soi et non-soi, c'est-à-dire entre *je* et *tu/il* : le *je* reste dominant, mais l'échange dialogique entre les locuteurs porte à sa polarité avec le *tu*. Néanmoins, les similitudes entre les deux conceptions respectives des personnes et l'emploi documenté de l'*Handbook* laissent supposer que l'*Introduction* de Boas est une source utilisée par Benveniste au début de ses réflexions sur la notion de « personne ». Plus tard, ces notations seront développées dans ses études sur la nature des pronoms. Le rôle important que jouent les pronoms personnels dans le développement des questions relatives à la *subjectivité* et à l'*énonciation* définit l'anthropologie de « l'homme dans la langue ». Le titre de la partie où ces articles sont situés devient ainsi un des axes théoriques des *Problèmes*.

La perspective de Benveniste s'étend vers une conception psychologique et philosophique, exprimée par la notion de dilatation du *je* dans le *nous*. Ensuite, il se confrontera aux suggestions de la psychologie freudienne et lacanienne, d'un côté, et à la philosophie analytique et à l'herméneutique de Ricœur de l'autre. Mais il part toujours des parties du discours, des verbes et des pronoms : c'est ici, au cœur de sa conception grammaticale de la subjectivité, que la réflexion de Boas fournit des appuis théoriques et, vraisemblablement, une véritable influence.

#### 4.3 *Un vocabulaire de la civilisation amérindienne*

Les langues nord-américaines apparaissent aussi dans ce qui est considéré ici comme l'autre conception anthropologique de Benveniste. Cette perspective, à partir de laquelle se déroule le *Vocabulaire* (1969), regarde les langues du point de vue sociologique, en tant qu'institutions d'une société historique dont elles offrent le témoignage le plus fiable.

Le seul article que Benveniste consacre aux données recueillies dans ses missions nord-américaines s'occupe du vocabulaire de la vie animale utilisé par les Indiens du Haut Yukon, qui parlent une des langues athapascanes du Nord. Son choix n'est pas le fruit du hasard. Il s'agit d'une partie du lexique qui a une grande importance dans le monde des Indiens d'Alaska, puisque leur subsistance est fondée sur la chasse, la pêche et le commerce de peaux<sup>cl</sup>. Grâce aux éclaircissements fournis par les informateurs, choisis parmi les indigènes avec lesquels il pouvait communiquer en anglais, Benveniste présente quatre listes de termes : celle des « animaux » (les grands animaux de chasse), des « oiseaux », des « poissons », des « insectes ». Chaque terme est accompagné de ceux qui lui sont associés et de ses variantes : pour chacun, Benveniste donne l'équivalent anglais et français, et souvent des notes ou anecdotes. À la fin de l'article, Benveniste publie la transcription et la traduction d'une brève fable indigène.

Pour ce qui concerne l'analyse des données, la méthode utilisée n'est pas différente de celle employée dans les analyses étymologiques et sémantiques des langues indo-européennes, qui constituent une partie considérable des travaux de Benveniste. Le linguiste utilise de rares œuvres pour confronter ses données : le dictionnaire compilé par Petitot en 1876, « qui reproduit un dialecte assez différent, en une transcription très insuffisante »<sup>cli</sup>, des livres sur la faune canadienne pour identifier les animaux, et quelques notes de Sapir pour confronter la phonétique de la langue athapascanne avec celle d'autres langues indiennes.

Benveniste souligne que cette recherche touche une langue encore inconnue. Le travail accompli sur le terrain en août 1953, « au contact constant des Indiens et travaillant quotidiennement avec plusieurs d'entre eux », reste la seule source d'informations. Son enquête ressemble beaucoup à celles menées par les anthropologues de l'école américaine et par leurs élèves (surtout par Boas et Malinowski), en anticipant ainsi de quelques décennies la méthodologie de l'ethnolinguistique contemporaine : « l'idée que, pour construire des représentations linguistiques, il

faut qu'un observateur pénètre sur ledit terrain et devienne partie prenante d'une relation face-à-face et individuelle »<sup>clii</sup>.

Les résultats obtenus par Benveniste sont précisément le produit d'une recherche expressive qui se déroule entre l'informateur, qui propose une interprétation, et le chercheur qui essaie d'intégrer cette information dans le système lexical, étudie l'environnement et la culture du lieu et pose d'autres questions :

« Chacun verra que, sans le secours de l'interprétation native et hors du contexte vivant de la culture locale, bien des composés resteraient inintelligibles, même quand les éléments en sont identifiés. Cependant il ne faudrait pas croire qu'il ait suffi de questionner pour enregistrer des réponses. Souvent les définitions les plus simples ont été les plus difficiles à obtenir. Derrière les traductions et les analyses énoncées ici directement, il y a parfois des heures d'interrogations et de tâtonnements. En maints cas, l'informateur, pour aider une analyse difficile, donnait une paraphrase, qu'il nous a paru utile de reproduire. »<sup>cliii</sup>

Même si elle fait référence à un approche de type anthropologique, la recherche de Benveniste reste éminemment linguistique : « Quel que soit l'intérêt documentaire et "culturel" de ce vocabulaire, c'est avant tout à l'étude de la structure linguistique qu'il doit introduire. » Les recherches sur la phonémique et la morphologie sont repoussées à une analyse, qui ne s'est jamais produite, d'une quantité plus importante de matériaux.

## Chapitre 5. *La création de L'Homme*

Dans les chapitres précédents, nous avons vu que la recherche sur les caractéristiques générales du langage et l'ambition de les appliquer à toutes les langues historico-naturelles commence à jouer un rôle toujours plus important dans les études de Benveniste. D'un côté il y a l'homme qui laisse son empreinte dans le langage : il se définit à travers lui et il propage sa présence grâce à des catégories linguistiques spécifiques. D'autre part, nous voyons que la culture et la signification sont inextricablement liées dans le langage, parce que l'une est exprimée par l'autre. Dans ce dernier cas, la méthode de la reconstruction sémantique va au-delà de l'intérêt pour l'étymologie.

Suivant la terminologie employée par Benveniste, on pourrait dire que l'étymologie des mots sémantiquement « pleins » (soit les termes qui renvoient « à la “réalité” » ou « à des positions “objectives” dans l'espace ou dans le temps »<sup>cliv</sup>) exprime le rôle que la culture et la société ont dans la formation des langues historiques, alors que les signes « vides », comme les déictiques et les pronoms, signalent la présence constitutive de l'homme dans le langage. Ce double aspect de la perspective anthropologique de Benveniste trouve ses racines dans la tradition culturelle et académique française. L'école sociologique de Durkheim, le tournant de l'anthropologie survenu avec Mauss, la sociolinguistique dans laquelle Meillet pose la question des rapports entre structures de la langue et structures de la société : tous ces éléments restent à l'arrière-plan de l'autodéfinition anthropologique de l'homme pour Benveniste ainsi que de la relation entre lexique et culture établie par le vocabulaire.

On examinera donc brièvement le rapport entre sociologie, anthropologie culturelle et linguistique, tel qu'il se développe dans le demi-siècle qui sépare Mauss de l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss.

### 5.1 *De l'homo duplex à l'homme total : Marcel Mauss*

La figure de Marcel Mauss (1872-1950) se trouve au croisement de la distinction entre sociologie et anthropologie culturelle. Généralement considéré comme le père de l'anthropologie française, Mauss était l'un des plus importants chercheurs parmi ceux qui contribuaient au périodique *L'Année sociologique*. Sa réflexion anthropologique, comme souligné par Bruno Karsenti dans Karsenti 1997, ne peut être entièrement superposée à l'anthropologie culturelle qui allait se développer aux États-Unis, malgré plusieurs points de convergence. Il faudra donc considérer trois questions différentes, trois disciplines ou plutôt secteurs de recherche : la sociologie française, l'anthropologie culturelle américaine, l'anthropologie élaborée par Mauss dans ses écrits.

Cette dernière se développe dans un champ qui n'est plus celui de la biologie. Mauss observe les individus dans leur activité d'êtres vivants, ses positions semblent s'approcher de celles de la phénoménologie. À l'étude de l'entité purement biologique, considérée en elle-même et en dehors de toute relation avec les autres, l'anthropologie maussienne substitue l'analyse de « quella che, in termini husserliani, si può definire “socialità vivente”, il cui senso è immanente ai vissuti individuali », comme observé par De Palo<sup>clv</sup>.

Dans « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie » (1924), Mauss examine les thèmes partagés par la sociologie et les services qu'elles se rendent en termes de découvertes scientifiques. Cette enquête distingue son élaboration théorique de celle de Durkheim, alors que son épistémologie se rapproche de celle de l'anthropologie culturelle américaine dont, en vérité, elle est un précurseur. Dans sa réflexion théorique, Mauss cherche à passer de l'« homo duplex » à l'« homme total » ou « tout entier ». Selon De Palo, Mauss « cerca di superare la dualità dentro cui si muove l'analisi sociologica di Durkheim attraverso una sintesi antropologica, o meglio una unità antropologica, che prenda in carico la totalità indivisa dell'uomo socializzato »<sup>clvi</sup>. Au lieu

de partager l'homme en domaines et en facultés, Mauss le réintègre dans la totalité indivisible de son corps et de son esprit, totalité qui apparaît dans chaque fait et phénomène duquel il est le sujet. Il s'agit de placer l'« homo duplex » de Durkheim dans l'ensemble du « fait total », considéré comme le phénomène où le sujet, dans son individualité, exprime entièrement son caractère social, en assumant lui-même les conséquences que cela implique<sup>clvii</sup>.

En réalité, Mauss ne se limite pas à améliorer la doctrine théorique de Durkheim avec quelques explications, malgré sa fidélité envers les enseignements de son maître. L'« homme total » a trois dimensions au lieu des deux, l'individuelle et la sociale, théorisées par Durkheim : les facteurs physiologiques, psychologiques et sociaux constituent ensemble la complexité de l'être humain, qui doit donc être considéré selon chacun de ces aspects. Ces caractéristiques n'impliquent pas une division supplémentaire du sujet. L'unité cohérente de l'homme maussien propose trois perspectives d'où considérer ses actions, tout en se référant uniquement à lui-même – le caractère social ne constituant pas, comme pour Durkheim, une catégorie imposée de l'extérieur par une entité autonome, mais lui appartenant en tant que sa propre faculté « et se révèle sous la forme dynamique d'un processus immanent de socialisation »<sup>clviii</sup>.

À cet homme total en trois dimensions, dont la complexité ne présuppose pas l'institution d'une hiérarchie entre les niveaux qui le composent, la sociologie de Mauss fait correspondre le *fait social total* comme outil méthodologique et objet de ses recherches, c'est-à-dire, la relation existante entre la totalité exhaustive de l'homme et celle du groupe social. La triple perspective maussienne est partagée par Saussure. Dans le *Cours*, le linguiste genevois identifie les éléments biologiques, psychologiques et sociologiques du langage à partir de l'analyse des langues historico-naturelles. Sur le plan de l'épistémologie, les deux savants accordent une grande importance à l'étude des faits concrets, dont on peut obtenir une pleine compréhension uniquement si on les examine dans leur contexte d'origine. Les similitudes entre la linguistique générale saussurienne et le tournant anthropologique de Mauss sont d'autant plus évidents quand on considère le rôle majeur que le langage joue dans l'épistémologie maussienne.

Contrairement à Durkheim, Mauss considère la linguistique comme la discipline dont les sociologues ont beaucoup à apprendre quand il s'agit de déterminer une méthode qui soit rigoureuse et fiable<sup>clix</sup>. La linguistique constitue donc l'axe crucial dans la modification du projet sociologique. La totalisation du social accomplie avec le fait social total est étroitement liée à l'idée du symbole comme entité relationnelle : il appartient à la science du langage la tâche de fournir un modèle approprié de ce symbole. Le langage se répand donc dans le système, non plus clivé, de l'individuel et du collectif. Ce glissement épistémologique qu'accomplit Mauss est dû à sa recherche d'un modèle linguistique qui soit en accord avec les nouvelles découvertes de la psychopathologie.

La perspective maussienne et l'anthropologie culturelle américaine, qui lui est contemporaine, partagent deux thématiques fondamentales : l'attention à la signification des techniques du corps (« Les Techniques du corps » est aussi le titre d'un article de Mauss publié en 1934) et le rapport entre la psychanalyse et les sciences sociales. Toutefois, les travaux des anthropologues américains semblent manquer d'une disposition méthodologique exclusive, ne sachant pas choisir entre privilégier l'aspect de l'individualité, lié au caractère de chaque membre, ou plutôt celui de l'action de la norme sociale<sup>clx</sup>.

En revanche, avec le concept de *traduction* Mauss propose une représentation radicalement différente de la relation entre individuel et social. Il substitue à l'idée de deux pôles opposés ou alternatifs l'un à l'autre, qui essaient de se surmonter ou de s'intégrer mutuellement, deux plans parallèles « qui s'expriment l'un l'autre selon une relation réglée et dans cette mesure déchiffirable »<sup>clxi</sup>.

Mais la linguistique ne se limite pas à donner une méthodologie. La traduction institue une relation individuel-social fondée sur le modèle que les faits linguistiques fournissent aux autres faits sociaux, plutôt que sur une méthode empruntée à une autre discipline. Dans son aspect social, le langage fournit une synthèse des caractères généraux d'une société, mais la société n'est pas réductible aux seuls faits de langue, aux manifestations verbales et conscientes. La signification

sociale à laquelle Mauss fait référence n'est pas le résultat d'une traduction en mots, mais d'une analogie avec le mécanisme du langage. Elle ressort d'un procès analysable dans les mêmes termes qu'un système linguistique. La conception du langage de Mauss est donc peu compatible avec la division entre *langue* et *parole* introduite par Saussure. L'anthropologue ne peut pas approuver une séparation entre aspect collectif et aspect individuel d'une langue, parce qu'il exige du langage de fournir le phénomène social dans son entièreté. La solidarité entre individu et société dans le fait de langue concret justifie la primauté de ce dernier parmi les faits sociaux<sup>clxiii</sup>.

Pour Mauss, poser la linguistique comme un modèle (et pas seulement comme méthode) pour les sciences sociales, c'est concevoir le domaine du social comme un langage, sans pour autant réduire tous les faits sociaux à des faits du langage. De cette façon, le social peut s'exprimer par des instances distinctes tout en gardant son unité vivante, qui, grâce au langage, est conçue comme « un certain régime de signification »<sup>clxiii</sup>.

## 5.2 Structure de la langue et structure de la société

Alors que Saussure, dans le *Cours*, parle de nature sociale de la *langue* en l'attribuant à la collectivité et en la soustrayant à l'individu, son disciple Meillet la définit clairement comme un *fait social*, passant ainsi d'une perspective sociale à une perspective plus nettement sociologique. Comme le montre le titre de son choix d'articles, *Linguistique historique et linguistique générale* (en deux tomes : le premier sorti en 1921, préparé par Meillet lui-même, le second en 1936 sous la direction de ses élèves), l'œuvre de Meillet s'organise dans la distinction entre les deux secteurs de la linguistique. Contrairement à la linguistique générale, la linguistique historique doit expliquer le changement linguistique et peut le faire seulement par l'intermédiaire de la sociologie. Cette dernière a pour tâche d'identifier les lois de développement qui règlent les changements du groupe social. Ces « modifications concrètes de l'entité collective » sont la cause de l'évolution des langues<sup>clxiv</sup>.

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, où, en 1906, il est élu à la chaire de grammaire comparée qui avait été celle de Bréal, Meillet affirme que :

« Du fait que le langage est une institution sociale, il résulte que la linguistique est une science sociale, et le seul élément variable auquel on puisse recourir pour rendre compte du changement linguistique est le changement social donc les variations du langage ne sont que les conséquences parfois immédiates et directes, et le plus souvent médiates et indirectes. »<sup>clxv</sup>

Le fait que la linguistique soit considérée comme une science sociale n'implique pas, toutefois, qu'elle soit englobée dans la sociologie. En qualité d'institution, le langage participe à l'élaboration des représentations collectives, il est l'« expression de la vie sociale et de ses mouvements »<sup>clxvi</sup>. Les structures linguistiques et les structures sociales se développent ensemble, dans une relation de réciprocité où les premières ne sont pas simplement le reflet des secondes :

« Il faudra déterminer à quelle structure sociale répond une structure linguistique donnée et comment, d'une manière générale, les changements de structure sociale se traduisent par des changements de structure linguistique. »<sup>clxvii</sup>

Soixante ans après ce souhait de Meillet, Benveniste consacre son article « Structure de la langue et structure de la société » (1970, republié dans le deuxième volume des *Problèmes*) à la correspondance entre les structures de la langue et les structures de la société, où il nie la viabilité du projet de son maître :

« On ne découvre en réalité de la langue à la société aucune relation qui révélerait une analogie dans leur structure respective. »<sup>clxviii</sup>

Dans son article, Benveniste ne cite pas explicitement Meillet, mais il faut rappeler que les citations des noms d'autres auteurs dans ses textes sont assez rares. En outre, il est peu probable que Benveniste n'ait pas eu à l'esprit la leçon (et surtout l'article) de 1906 quand il écrivait son propre article, issu d'une communication à un congrès, et, plus généralement, le point de vue de Meillet concernant le rapport entre langue, ou langage, et société.

Benveniste se situe donc dans la ligne des anthropologues et des linguistes, parmi lesquels il cite Sapir, qui ont affirmé l'indépendance de la société (et de la culture en tant qu'expression privilégiée de la société) par rapport à la langue :

« On devrait donc conclure que langue et société ne sont pas isomorphes, que leur structure ne coïncide pas, que leurs variations sont indépendantes, et se borner à constater cette discordance. »<sup>clxix</sup>

Mais ce choix ne l'amène pas à dédaigner la perspective de ceux qui considèrent la langue comme le reflet de la société, ainsi que comme l'indicateur des changements qui se produisent au niveau social et culturel. Dans le texte de Benveniste, l'impossibilité d'une conciliation entre les deux points de vue devient le témoin d'un problème irrésolu, c'est-à-dire le statut de la langue dans la société. Il faut considérer deux niveaux et deux acceptions différentes des termes, « langue » et « société ». Au niveau historique nous avons l'existence des sociétés et des langues empiriques, que les anthropologues, les sociologues et les linguistes analysent dans leur spécificité. Mais le niveau fondamental concerne l'essence même des deux entités, au-delà de leur concrétisation matérielle.

« La société comme collectivité humaine, base et condition première de l'existence des hommes » et « la langue comme système de formes signifiantes, condition première de la communication » sont deux réalités inconscientes et immuables, héritées par les membres de la société et par les sujets parlants. C'est uniquement à ce niveau fondamental, affirme Benveniste, qu'on peut parler d'une homologie entre langue et société<sup>clxx</sup>. La variation du sens des mots, que Meillet considère actualisée par le locuteur selon le groupe social d'appartenance et les situations d'emploi, diffère sur au moins deux points significatifs de l'élaboration de Benveniste. Selon ce dernier l'action des locuteurs ne relève pas de la sémantique, mais plutôt de la pragmatique, la variation étant ainsi un phénomène éminemment linguistique de plus en plus soustrait à l'influence du référent extérieur. Il s'ensuit que l'organisation identitaire du groupe social créée par la langue ne dépend pas de la volonté consciente des locuteurs, mais plutôt de la capacité sémantique de la langue de fournir un pouvoir cohésif, transcendant et immatériel. Pour Meillet, l'influence de la société reste une cause directe, pas unique mais nécessaire, du changement linguistique. Benveniste exclut catégoriquement cette possibilité.

L'évolution de la langue concerne les désignations et les faits du vocabulaire, alors que les modifications des structures formelles se produisent selon un rythme moins rapide que celui de la société. Ici, Benveniste semble faire écho à Sapir. Le linguiste américain refusait l'existence d'une corrélation entre la complexité linguistique (c'est-à-dire la complexité morphosyntaxique atteinte par la langue) et la complexité culturelle. Cette corrélation se réalise seulement si on utilise « complexité linguistique » pour se référer à la variété et à la complexité du vocabulaire, qui recouvre un nombre croissant de sujets sectoriels au fur et à mesure du développement de la culture de référence<sup>clxxi</sup>.

Benveniste attribue à la linguistique le rôle d'interprète et de guide des sciences humaines et des études culturelles, rôle étroitement lié à la sémiologie générale. Cette dernière fait l'intermédiaire entre la langue et les autres systèmes sémiotiques, et explique aussi la relation épistémologique entre la linguistique et les autres disciplines<sup>clxxii</sup>. La sémiologie de la langue lui permet d'être l'interprète privilégié de la société, l'instrument de communication qui est partagé par tous ses membres. Ses « propriétés sémantiques » sont en réalité uniques : « La langue permet la production indéfinie de messages en variétés illimitées »<sup>clxxiii</sup>. Avec l'introduction de la sémiologie, absente chez Meillet, Benveniste pose un principe qui différencie de façon radicale sa perspective sur la relation langue/société par rapport à celle de son maître:

« Deux systèmes sémiotiques ne peuvent pas coexister en condition d'homologie, s'ils sont de nature différente ; ils ne peuvent pas être mutuellement interprétants l'une de l'autre, ni être convertibles l'une dans l'autre. »<sup>clxxiv</sup>

Cette situation univoque, où un système peut interpréter l'autre et ce dernier être convertible dans le premier, mais pas inversement, existe entre la langue et la société respectivement. Cela explique l'indépendance de la structure linguistique de toute influence plus ou moins directe des changements sociaux. Si Meillet pose le respect du code linguistique par le locuteur au-delà de la langue, en le situant dans la société et dans son pouvoir de sanction, Benveniste le reconduit à l'intérieur du domaine linguistique de l'individu.

La parution du *Cours* et l'émergence du structuralisme consacrent définitivement la prédominance, en linguistique générale, de ce que Saussure appelle la « linguistique interne ». Le niveau syntagmatique, profond de la *langue* devient ainsi ce qui définit la réussite d'une phrase, avant même son emploi dans le discours<sup>clxxv</sup>.

Par rapport à Meillet, donc, Benveniste introduit deux différences importantes dans sa conception du changement de sens. Ce dernier n'est pas dicté par un changement des structures des sociétés, ou des réalités de référence, ni par les locuteurs, qui doivent choisir l'emploi des différentes occurrences de sens selon la situation référentielle. La polysémie prend donc la place du changement de sens en raison de son implication dans une continuité linguistique, par opposition à la discontinuité avancée par Meillet. Dans l'article de Benveniste, elle fait partie d'une configuration sémantique dans le sens que le sémioticien américain Charles W. Morris (1901-1979) donne à ce mot : l'accent est posé sur la relation entre les signes linguistiques et les objets, ou *designata*, qui sont signifiés<sup>clxxvi</sup>.

La prise de possession de la langue, donc l'action concrète des locuteurs, se produit par l'attribution de références et de valeurs aux mots. Cette attribution crée un vocabulaire, considéré non seulement comme répertoire de termes mais aussi comme ensemble cohérent où tous les composants sont reliés entre eux, et où chacun prend une valeur propre dans le système. Il faut noter que dans le *Vocabulaire*, élaboré dans la même période que l'article sur la structure de la langue et de la société, Benveniste commence son enquête sur la formation et l'organisation du vocabulaire des institutions indo-européennes avec la notion de valeur. Dans l'article, il théorise l'analyse de vocabulaires spécialisés en tant que « modèle réduit » d'une langue, capable d'expliquer le mécanisme compliqué de la relation entre langue et société : une suggestion qui n'est pas loin de la pensée de Meillet.

Dans le même temps, Benveniste pose la création d'un pareil vocabulaire en dehors du champ de la sémantique. Avec sa distinction entre le domaine de la sémantique et celui du lexique, Benveniste nie l'existence d'une coupure nette entre les groupes linguistiques. Il évite donc le passage obligé d'un mot d'un groupe à l'autre par des emprunts internes à la langue, comme chez Meillet, qui ne pose pas cette distinction et semble privilégier le lexique à la sémantique<sup>clxxvii</sup>. Le sémantisme social et l'inclusion du locuteur dans le discours apparaissent dans les analyses lexicales du *Vocabulaire*. Comme nous le verront dans le prochain chapitre, dans le *Vocabulaire* la répartition des classes sociales et des vocabulaires spécialisés s'accompagne de l'étude de la différenciation lexicale dans une langue commune.

Comme l'on a vu, il s'agit de thèmes qui rapprochent la réflexion de Benveniste de celle de Meillet. Les deux linguistes ont aussi en commun la définition de l'individu social, qui passe par la définition du groupe social d'appartenance.

### 5.3. La mythologie structuraliste de Lévi-Strauss

Parue en 1958, *Anthropologie structurale* est l'œuvre avec laquelle Claude Lévi-Strauss déclare, dès le titre, une nouvelle approche imprimée à l'anthropologie française. C'est dans ce climat que naît l'exigence d'une nouvelle revue, dans laquelle publier les résultats de cette recherche et les contributions qui proviennent d'autres disciplines. Ainsi, en 1961, paraît *L'Homme*, qui accueillera les contributions de quelques-uns des savants les plus importants de l'époque, ainsi que de jeunes chercheurs qui deviendront des figures essentielles du panorama de la linguistique et de la sémiotique françaises. Les savants auxquels Lévi-Strauss s'adresse pour diriger cette nouvelle revue sont deux de ses collègues au Collège de France : Benveniste, qui avait favorisé son élection au Collège, et le géographe Pierre Gourou.

Dans le travail de Benveniste, Lévi-Strauss trouve cette linguistique qui l'avait fasciné et profondément influencé pendant la rédaction de sa thèse de doctorat, durant les années passées en Amérique, quand il était devenu ami et élève de Roman Jakobson, et finalement au cours de la décennie suivante, quand il avait développé le cadre théorique de la nouvelle discipline dans le but d'expliquer la totalité des phénomènes sociaux. Les éléments constitutifs de la comparaison structuraliste, comme elle est conçue par Lévi-Strauss, sont un rejet de la temporalité et la marginalisation de l'événement socio-historique. Cette idée est renforcée et radicalisée par la suite, pour en venir à écarter toute référence historique en faveur de la prédominance de la forme.

Outre la question historique, la méthodologie de Lévi-Strauss diffère sensiblement de celle de Benveniste (et de Dumézil) pour ce qui concerne ses analyses des mythes. Dans « La Structure des mythes » (1958), la *langue* est le niveau où le mythe se constitue et est formulé, alors que la *parole* en représente le niveau le plus superficiel, auquel le mythologue s'arrête dans son analyse. Lévi-Strauss traduit la conception très structuraliste de la théorie saussurienne, qu'il tire de Jakobson, dans le système de la mythologie : ce qui définit l'essence de quelque chose se trouve dans le système de la *langue*, dont la *parole* est un simple moyen d'expression.

En procédant dans l'analyse, la chaîne phonique et les concepts qui constituent la *parole* deviennent le résidu, désormais inutile, dont il faut se débarrasser, si on veut accéder au sens véritable du mythe. Une telle conception de la *parole* aurait été impensable non seulement pour Saussure, mais aussi pour Benveniste.

Comme nous l'avons vu, les analyses de Benveniste commencent toujours par l'examen des aspects linguistiques du texte. Même quand il s'agit d'un travail de mythologie comparée. La construction de la phrase est ce qui permet effectivement l'identification du mythe dans sa spécificité, et donc la comparaison. Selon Lévi-Strauss, les unités constitutives du mythe (les mythèmes) sont des relations linguistiques situées au niveau de la phrase. Chaque relation concerne l'attribution d'un sujet à un prédicat. Ces relations sont associées entre elles dans des « paquets », qui deviennent les véritables unités de l'analyse et confèrent aux mythèmes une *fonction signifiante*, grâce à la combinaison des relations. C'est sur ce point qu'a lieu la rupture entre Lévi-Strauss et le structuralisme du sémioticien Algirdas Julien Greimas. Dans un article de 1963 publié dans *L'Homme* (« La Description de la signification et la mythologie comparée ») Greimas proposait de considérer les structures du mythe comme des structures narratives, et ses unités comme partie d'une chaîne syntagmatique. Sa tentative était de rapprocher la méthode structuraliste de Lévi-Strauss au formalisme du folkloriste russe Vladimir Propp (1895-1970).

La comparaison entre le mythe (et le rituel) et le jeu que Lévi-Strauss propose dans *La Pensée sauvage* (1962) montre qu'il considère le mythe comme une structure manipulable et non textuelle, puisqu'il peut trouver sa réalisation dans une compétition sportive. L'intérêt de Lévi-Strauss pour les agents qui mettent en œuvre le rite, c'est-à-dire le célébrant et la masse des fidèles, rapproche sa vision du jeu dans le rite de la perspective benvenistienne. La notion même du « jeu » avait déjà fait l'objet d'un article de Benveniste (« Le Jeu comme structure », publié en 1947) et

allait revenir dans sa communication sur le cadre formel de l'énonciation, où elle trace la distinction entre l'énonciation et le dialogue.

L'étude de Benveniste sur le sujet agent était certainement éloignée des recherches de Greimas : ce dernier voit dans les mythes la possibilité de travailler sur un texte le plus « normalisé » possible, dépourvu des références à la première ou à la deuxième personne et des coordonnées temporelles. Le départ précoce de Benveniste, en 1969, de la scène académique et intellectuelle – la même année où il devient le premier président de l'*Association internationale de sémiotique* – laisse à Greimas la tâche de diriger le cours des recherches sémiotiques en France. L'approche formaliste de la structure prend donc définitivement le dessus sur une idée de structuralisme différente, et plus inclusive.

## Chapitre 6. *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*

Considérée comme une des œuvres fondamentales de Benveniste, le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* a eu une résonance qui a dépassé les limites de ses disciplines d'appartenance, la philologie et la linguistique historique. En effet, les linguistes qui en sont contemporains y trouvèrent plusieurs imprécisions. Dans son compte-rendu, l'indianiste Charles Malamoud a écrit que l'aspect le plus important de l'œuvre concerne sa méthode et son ambition théorique, mais que les erreurs philologiques risquent d'éclipser, aux yeux des spécialistes, l'esprit d'innovation de sa théorie<sup>clxxviii</sup>. Pour cette raison, les lecteurs les plus passionnés du *Vocabulaire* ont été les anthropologues, les sociologues, les philosophes : Claude Lévi-Strauss, Pierre Bourdieu, Jacques Derrida et Paul Ricœur sont parmi les exemples les plus connus de l'influence que ce travail a eu dans les décennies suivant sa publication. Mais il faut aussi considérer l'élément conservateur, et pour ainsi dire préstructuraliste, qui caractérise le *Vocabulaire*. Comme observé par Malamoud, l'étymologie y retourne au premier rang, après son détour post-saussurien en faveur de la notion de structure.

Meillet peut être considéré comme celui qui inspire à Benveniste la tentative d'une généralisation applicable à des langues sans tradition écrite, qui dépasse le cadre de la philologie pour empiéter sur le domaine des recherches de sociologie et d'anthropologie. Dans les mots de Monod-Becquelin : « Il [Meillet, ndla] ouvre la voie à une nouvelle typologie pour les langues sans écriture et sans histoire »<sup>clxxix</sup>, comme celle que Benveniste propose dans l'avant-propos du *Vocabulaire* :

« Nous espérons néanmoins que ceux qui voudront bien suivre jusqu'au bout l'exposé de nos recherches y trouveront matière à réflexions générales, notamment sur la possibilité d'appliquer certains des modèles proposés ici à l'étude des langues ou des cultures auxquelles, faute de documents écrits, manque la perspective historique. »<sup>clxxx</sup>

Contrairement à Meillet, Benveniste suit de façon plus décidée la voie de l'enquête sociologique. Il maintient notamment dans le *Vocabulaire*, comme nous l'avons vu, la tripartition fonctionnelle de Dumézil. Mais dans cette ultime recherche (le *Vocabulaire* est la dernière œuvre à être publiée par Benveniste lui-même) les objectifs et la méthodologie employés restent toujours dans le champ d'une analyse du langage, conduite par les moyens de la comparaison linguistique traditionnelle. Tout comme Meillet, Benveniste reste résolument linguiste<sup>clxxxii</sup>.

### 6.1 *Les institutions indo-européennes*

Le thème principal du *Vocabulaire* est la linguistique indo-européenne, et sa méthode d'enquête est celle de la comparaison. Mais, compte tenu de sa contemporanéité à la publication des *Problèmes* et de la coïncidence entre les questions posées dans les deux œuvres, comme par exemple la relation entre structure de la langue et structure de la société, peut-on dire que le *Vocabulaire* fait partie, en quelque sorte, des recherches de linguistique générale de Benveniste ?

On peut considérer l'article « Structure de la langue et structure de la société », examiné dans le chapitre précédent, comme un relais entre les *Problèmes* et le *Vocabulaire*. Benveniste y décrit la configuration pragmatique du langage, fondée sur le « double système relationnel de la langue », c'est-à-dire sur le fonctionnement subjectif et référentiel du discours. Cette distinction entre les deux systèmes du « moi » et du « non-moi » est « indispensable, toujours présente en n'importe quelle langue ». Elle est mise en œuvre par les pronoms personnels, « indices spéciaux qui sont constants dans la langue et qui ne servent qu'à cet usage »<sup>clxxxii</sup>.

La prise de possession de la langue par les groupes sociaux, qui différencient la langue commune selon leurs besoins particuliers, dépend de l'« inclusion du parlant dans son discours », donc de la « considération pragmatique qui pose la personne dans la société en tant que participant et qui déploie un réseau complexe de relations spatio-temporelles qui déterminent les modes d'énonciation »<sup>clxxxiii</sup>. Il y a donc un lien entre l'inclusion du locuteur individuel dans la langue utilisée par son environnement, l'exercice de la discursivité et la mise en œuvre des modalités d'énonciation, et la façon dont il rejoint une société et donc une classe sociale.

Avec le mot d'« institution », Benveniste souligne une des questions fondamentales dans sa perspective sociolinguistique : la langue ne peut pas être considérée comme un reflet des faits sociaux, mais, au contraire, elle est ce qui interprète et contient la société. Il y a donc ici le statut particulier, autoréflexif, des langues naturelles, systèmes sémiotiques qui peuvent tout décrire, y compris eux-mêmes. Dans le même temps, plusieurs institutions indiquées par Benveniste sont régies par le pouvoir des mots et des énoncés : formules sacrées et rituelles, prononcées par une autorité royale ou religieuse qui accomplit l'action qu'elle poursuit au moyen de l'acte linguistique. Leur nature hétérogène indiquerait donc leur statut difficile, en équilibre entre langage, « procès de parole et de pensée », vision du monde et de la société.

Dans l'avant-propos du *Vocabulaire*, Benveniste introduit la méthode par laquelle il veut restituer le contexte du vocabulaire des institutions dans les diverses langues indo-européennes. Il s'agit de rassembler des termes qui se sont spécialisés différemment dans l'évolution, mais aussi « de montrer comment les langues réorganisent leurs systèmes de distinctions et rénovent leur appareil sémantique »<sup>clxxxiv</sup>. L'attention au système des langues indo-européennes, à leur appareil sémantique, à l'évolution divergente des langues et aux « structures enfouies » des institutions (cette dernière expression, curieusement archéologique, rend l'image d'une recherche conduite sur des vestiges enterrés d'anciens murs, dont le périmètre entoure des frontières qui ne sont pas celles d'aujourd'hui) doit pourtant être nettement séparée de l'« aspect historique et sociologique » du procès. La distinction entre « signification » et « désignation » souligne cette coupure, reléguant au champ de la désignation tout ce qui relève des études d'historiens et de sociologues. Benveniste affirme que ces derniers trouveront dans son œuvre seulement ce qui concerne le champ de la linguistique :

« Il s'agit, par la comparaison et au moyen d'une analyse diachronique, de faire apparaître une signification là où, au départ, nous n'avons qu'une désignation. La dimension temporelle devient ainsi une dimension explicative. »<sup>clxxxv</sup>

L'étymologie est donc le seul moyen de comprendre la signification originale des mots : elle est chargée de retrouver la genèse du vocabulaire des institutions. Mais, à côté de cette enquête, Benveniste laisse, pour différentes raisons, une porte ouverte à la désignation. D'une part, il donne à la signification et à la forme linguistique la tâche d'assumer le monde représenté, jusqu'à le faire quasiment coïncider avec la référence. D'autre part, l'objectif de l'enquête va au-delà de la reconstruction du signifié : il s'agit de mettre au jour un système dont la cohérence globale est plus importante que celle des parties individuelles. En d'autres termes, dès que Benveniste pose comme objectif final du *Vocabulaire* la détection du schéma fonctionnel des institutions exprimé par le vocabulaire, il accepte dans ce schéma des reconstructions douteuses ou imprécises et des mots avec une étymologie incertaine dont il est impossible de retracer la signification originale, et qui ont la désignation comme valeur.

L'ambition de Benveniste de reconduire la représentation du monde dans la signification dépasse la reconstruction étymologique. Ce qu'il y a d'innovant dans le *Vocabulaire*, et souvent de critiquable par les linguistes les plus rigoureux, est dû à sa perspective de matrice structuraliste. Un exemple en est fourni par l'analyse du mot latin *rex* : ici, Benveniste essaie non seulement de reconstruire la nature de la royauté indo-européenne à partir de ce mot, mais il conclut l'enquête en élargissant une pareille reconstruction aux peuples des frontières de l'aire indo-européenne<sup>clxxxvi</sup>.

Mais Benveniste ne se limite pas à proposer une reconstruction, même hasardeuse, du mot indo-européen originaire : par l'extension du signifié aux autres langues indo-européennes, il montre son intérêt pour la nature effective des institutions dans la période historique. La perspective structuraliste est évidente dans la concordance étroite établie entre les structures des langues et des sociétés correspondantes, ainsi que dans la reformulation (avec des variantes) d'un même schéma valable pour toutes. Cette perspective s'installe sur des études linguistiques, comme les variations phonologiques dans l'aire de l'indo-européen. Quand il considère des langues indo-européennes au-delà du latin, Benveniste essaie d'englober un domaine d'enquête qui soit le plus vaste possible, et qui, pour ainsi dire, prenne en charge la réalité et la contienne dans la langue.

L'approche structuraliste du *Vocabulaire* peut expliquer en partie, s'il ne justifie, le manque d'exactitude philologique, et surtout quelques interprétations des données peut-être trop téméraires. Si le but de Benveniste est de « produire au jour des structures enfouies » du vocabulaire, donc ces ensembles lexicaux constitués par plusieurs noyaux sémantiques et formels, qui expriment les institutions, alors ce qui l'intéresse est la création des contours même imprécis de ces « institutions », plutôt qu'une restitution minutieuse des éléments individuels. Pour cette raison, Benveniste « fausse » les données linguistiques en les pliant à son interprétation, comme on le lui reproche, en sacrifiant quelquefois l'exactitude philologique et la validité des reconstructions au nom d'un système le plus cohérent possible<sup>clxxxvii</sup>. Mais ce défaut est aussi la preuve que, dans le *Vocabulaire*, les exigences théoriques et structuralistes dépassent enfin la recherche sur la grammaire.

S'il faut parler de système, sa cohérence interne a évidemment ici une valeur majeure par rapport aux données singulières, à l'absence des épreuves ou au fait que certaines interprétations, même séduisantes et exposées par Benveniste avec sa finesse habituelle, peuvent se montrer incohérentes dans la pratique. Les comparaisons formelles hasardeuses, ainsi que les analyses des étymologies incertaines, seraient donc ici une échelle dans le sens rendu célèbre par Wittgenstein : après les avoir surmontées, et une fois arrivé à la structure globale, on peut les jeter<sup>clxxxviii</sup>.

Pour rester dans les citations philosophiques, il semble juste de rappeler celle que Benveniste ajoute à la fin de l'introduction à *Origines de la formation des noms en indo-européen*. En qualité d'expression des suggestions structuralistes de 1935, dans un texte qui restait cependant dans le rang de la linguistique historique, elle apparaît encore plus appropriée et presque annonciatrice du *Vocabulaire*, publié plus de trente ans après :

« Si incomplète et sommaire que soit la présente étude, on y discernera d'un bout à l'autre les mêmes principes appliqués à un objet qui, sous la diversité des apparences, reste essentiellement le même. Notre tentative est à juger d'ensemble et c'est comme un tout qu'elle pourrait éventuellement se justifier, s'il était permis d'invoquer à son bénéfice le principe de Hegel: “Das Wahre ist das Ganze”. »<sup>clxxxix</sup>

## Conclusion

Nous avons choisi de prendre l'anthropologie de Benveniste comme noyau de cette thèse, de l'identifier et de l'utiliser comme un fil rouge qui court à travers la variété hétérogène des textes. Cela nous a permis de porter notre attention sur les deux questions fondamentales que nous voulions souligner.

La curiosité intellectuelle de Benveniste et l'amplitude du domaine de ses recherches reste une caractéristique remarquable de sa carrière et de son héritage scientifique. Mais cet enrichissement de sa production ne change pas son horizon, qui reste dans le champ du langage. Son « anthropologie » (ou, mieux, son point de vue anthropologique, pour les raisons déjà décrites dans l'introduction) garde une nature textuelle et linguistique, même dans ses spéculations les plus hasardeuses.

La deuxième question concerne la concordance entre les travaux de Benveniste, le retour de certains thèmes, dans des perspectives et avec des intérêts différents. La relation entre l'homme et la langue – avec cette dernière qui n'est pas considérée comme un instrument mais comme une composante vitale, qui préexiste à toutes intentions communicatives – apparaît déjà avant les années 1960, dans des textes qui ne sont pas de linguistique théorique. Ceci nous a permis également de faire un choix parmi les œuvres à examiner. Cette thèse se termine par la dernière œuvre publiée par Benveniste avant de l'attaque cérébrale qui le laissa paralysé.

Nous avons maintenant du nouveau matériel : les carnets et brouillons trouvés parmi ses cartes et publiés dans les dernières années, qui traitent de la poésie et de l'écriture, ainsi que les notes, encore inédites, sur les langues américaines, qui nécessiteraient un travail ultérieur. L'identification d'une cohérence interne dans les travaux publiés avant la mort de Benveniste a permis de dépasser, pour le moment, la série des inédits. Le choix de ce corpus a également permis d'étudier la réception de Benveniste depuis les années 1970 : étant entendu que, comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré aux enquêtes en Amérique, beaucoup des questions soulevées dans les textes inédits convergent aisément vers la voie que nous avons tenté de retracer ici.

À propos de cette convergence, un des objectifs de cette recherche était d'affirmer l'inexistence d'une distinction nette, dans l'œuvre de Benveniste, entre la linguistique historique et la linguistique générale. Il s'agirait plutôt de deux perspectives qui renvoient constamment l'une à l'autre, et coïncident avec deux perspectives anthropologiques (l'expression de la subjectivité par l'individu, la relation du sujet avec le monde) qui ne sont jamais séparables. Pour cette raison, la conclusion de cette thèse avec le *Vocabulaire* est apparu comme un choix judicieux, que ce soit en ce qui concerne la chronologie suivie, ou son importance dans le *corpus* benvenistien. Par ailleurs, le déroulement chronologique a permis de suivre l'évolution de certaines questions dans la succession des œuvres et des textes publiés par Benveniste. En filigrane nous avons vu l'influence des théories et des savants de son époque, des voyages, des changements survenus dans les questions que l'on pose à la linguistique. Le choix de confronter Benveniste avec les grands savants de son temps, ainsi qu'avec ses prédécesseurs, nous a donné le contexte culturel de référence, mais aussi une lecture de sa pensée pour ainsi dire « en négatif », qui en fasse ressortir les spécificités.

Dans la lecture que nous avons donné ici, Benveniste a été un structuraliste, un théoricien du langage qui reprend Saussure et Meillet dans ses écrits de linguistique générale, un comparatiste, un indo-européaniste, un iraniste. Chacune de cette étiquette doit être accompagnée de distinctions et de spécifications : aucune d'entre elles, prise seule, ne suffit pas à rendre l'ampleur de son héritage. La description du point de vue anthropologique a permis d'observer toutes ces définitions, et de les inclure dans la même perspective. Benveniste reprendrait les problèmes que Saussure avait posé pour la linguistique générale, en ce qui concerne le système de la *langue*, et Meillet pour le rapport entre la linguistique générale et historique et le rôle du linguiste dans l'enquête sociologique.

La constitution du sujet par l'énonciation et la question de la subjectivité dans la langue sont des thèmes qui nécessitent évidemment de se référer à la psychologie. Nous avons dit plusieurs fois que Benveniste a eu le mérite de ramener le sujet dans la langue, alors que les structuralistes l'en

avaient écartée. Par ailleurs, Benveniste ne peut et ne veut s'occuper de psychologie, mais de langage. Sa perspective offre l'avantage de faire mieux comprendre comment l'identité du locuteur peut s'accomplir grâce à l'acte d'énonciation, au discours. Ce serait donc sa perspective anthropologique qui permet à Benveniste de rester dans le cercle linguistique et de ne pas entrer dans le domaine psychologique quand il s'agit d'expliquer la subjectivité.

Fidèle à la méthodologie linguistique, et à l'analyse des cas particuliers, Benveniste n'a jamais créé une théorie cohérente. Il n'était pas un philosophe, et cela n'a jamais été son but. Mais son regard philosophique sur la langue a encore beaucoup des choses à nous apprendre.

## Notes

---

<sup>i</sup> Moïnfar 1975, p. XXXV. Il ne s'agit pas seulement des travaux que Benveniste a écrit dans sa jeunesse. Un de ses cours au Collège de France, en 1947-1948, porte sur « Les langues de l'Asie Mineure ancienne » : sumérien, halde, hurri, hattî, groupe hittite, lycien, lydien, carien. En 1952, la contribution de Benveniste à la deuxième édition des *Langues du monde* s'intitule « Langues asianiques et méditerranéennes » : pour l'*Encyclopædia Britannica* de 1929 il avait déjà écrit les articles « Asianic Languages » et « Etruscan Language ». Selon Georges Redard, son ami et élève, « sans l'incrédulité dissuasive de Meillet, [les langues asianiques (étrusque inclus)] auraient pris peut-être une place plus importante encore dans l'œuvre entière » de Benveniste (Redard 1984, p. 263).

<sup>ii</sup> Benveniste 1966, p. 1.

<sup>iii</sup> Benveniste 2015, p. XVII.

<sup>iv</sup> Selon le souvenir de Charles Malamoud, dans Malamoud 2016, p. 240.

<sup>v</sup> Brunet et Mahrer 2011, p. 18.

<sup>vi</sup> Drenovac 1975, pp. 117-127.

<sup>vii</sup> Devoto 1975, pp. 107-115.

<sup>viii</sup> Hamayon 1977, p. 178.

<sup>ix</sup> À propos des rares contributions de cette période, Calvert Watkins affirme : « c'est comme si Benveniste se fatiguait de la comparaison » (Watkins 1984, p. 10). Il note dans cette fatigue une affinité avec Saussure.

<sup>x</sup> Dans sa bio-bibliographie sur Benveniste, Georges Redard nous informe (Redard 2012, pp. 157-158) que Benveniste avait signé le manifeste surréaliste « La Révolution d'abord et toujours ! » paru en 1925. Louis Aragon, Antonin Artaud, André Breton, Paul Éluard, Max Ernst et Raymond Queneau sont parmi les autres signataires du manifeste. Le ton incendiaire de ce dernier (il évoquait une « Révolution sanglante » considérée comme « la vengeance inéluctable de l'esprit humilié ») l'amènent bientôt à se séparer du groupe, comme il le confie à Julia Kristeva : « J'ai vite compris que ce n'était pas ma place » (voir Kristeva 2012, pp. 36-37). Et pourtant, selon Françoise Bader, Benveniste adhéra au communisme pendant toute sa vie (dans Bader 2012, pp. 230-231). On peut supposer que Benveniste connaissait bien le rôle de la langue et du langage dans le débat politique de l'époque. Cette conscience jouerait un rôle dans l'attention à la « grande problématique du langage » qui ouvre les *Problèmes*. Le choix de s'adresser à des lecteurs qui n'ont pas d'expertise en linguistique, sans renoncer à la complexité de l'exposition, serait peut-être lié à l'appartenance marxiste et communiste de l'auteur.

<sup>xi</sup> Roman Jakobson (1896-1982) est une autre des grandes personnalités de son époque qui joue un rôle essentiel dans la vie intellectuelle de Benveniste. Protagoniste de la saison structuraliste qui se fonde en Europe et en Amérique après les années 1920, Jakobson connaissait Benveniste depuis leur jeunesse : c'est lui qui introduisit le linguiste français à Lévi-Strauss à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Plus que son rapport avec Benveniste, nous examinerons dans cette thèse les suggestions structuralistes qui informent les réflexions benvenistiennes, y compris dans sa lecture du *Cours de linguistique générale*. Il est possible que Benveniste s'inspire de Jakobson, surtout dans la période de l'entre-deux-guerres. On se contentera ici de le suggérer.

<sup>xii</sup> À propos de la manière différente dont Saussure et Meillet entendent la linguistique générale, cf. Puech et Radzynski 1988. Pour Meillet, la linguistique se définit comme une « anthropologie globalisante, de type encyclopédique », avec la socialité comme « cause efficiente externe ». Dans le cas de Saussure, les mécanismes sociaux agissent dans la *langue* saussurienne à partir d'un renoncement à l'extériorité, se rétrécissant sur la notion interne de *valeur*.

<sup>xiii</sup> Lévi-Strauss 1958 p. 39. L'œuvre citée est L. Brunschvicg, *Le Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, II (Paris, 1927), p. 562.

<sup>xiv</sup> Lévi-Strauss 1958 pp. 40-41, en italique dans le texte.

<sup>xv</sup> Lévi-Strauss 1958 p. 38.

---

<sup>xvi</sup> Comme observé par Monod-Becquelin 1988, p. 147.

<sup>xvii</sup> Meillet 1906, p. 369.

<sup>xviii</sup> Monod-Becquelin 1988, p. 151.

<sup>xix</sup> Mauss 1924, p. 17.

<sup>xx</sup> Voir Benveniste 1970, pp. 80-82.

<sup>xxi</sup> Même dans ses interprétations les plus risquées, Benveniste retient une notion de texte plutôt conventionnelle, très différente de la décomposition structuraliste pratiquée par Lévi-Strauss. Cf. à ce propos le chapitre 5.

<sup>xxii</sup> Benveniste 1969a, p. 10.

<sup>xxiii</sup> Nous avons utilisé ici le mot « procès » suivant la remarque de Pinault, selon laquelle le choix fréquent de l'anglicisme « procès » au lieu de « processus », dans les textes de Benveniste, « renvoie certainement à l'idée de mise en œuvre, en *pratique*, du langage dans un développement historique ». Cf. Pinault 2015, p. 155 n. 29. Voir aussi la fin de l'Introduction.

<sup>xxiv</sup> On ne saurait passer sous silence la réflexion sémio-linguistique développée par Algirdas Julien Greimas (1917-1992) et Eugenio Coseriu (1921-2002), ainsi qu'au tournant textuel de leur théorie. Voir Eugenio Coseriu, *Linguistica del testo. Introduzione a un'ermeneutica del testo*, Carocci 2001.

<sup>xxv</sup> Voir Saussure 2011, p. 94 et 328. Il faut noter que Saussure parle de « langue », pas de « langage » : le caractère naturel de la langue, qui dérive du langage, est absent dans la perspective de la langue comme institution.

<sup>xxvi</sup> Voir Saussure 2011, p. 19 : « La lingua non è un'istituzione sociale somigliante in tutto alle altre [...]; inoltre Whitney va troppo oltre quando dice che la nostra scelta è caduta per caso sugli organi vocali; in certo modo, questi ci sono stati imposti dalla natura. Ma sul punto essenziale il linguista americano ci sembra aver ragione: la lingua è una convenzione, e la natura del segno sul quale si conviene è indifferente. »

<sup>xxvii</sup> Benveniste 1969a, p. 9.

<sup>xxviii</sup> Voir Eco 1994, p. 14

<sup>xxix</sup> Malkiel 1992, p. 30. La traductrice de l'article en français va même plus loin dans son jugement, en ajoutant en note ce qui suit :

« Selon plusieurs témoignages Benveniste était tout ce qu'il y a de moins dévôt (il refusait absolument de s'affirmer comme juif), à tel point que l'esprit de facétie a parfois donné le ton à ses rapports avec l'Église. Ainsi, invité par une Revue Catholique du Vatican à présenter une conférence sur les noms de Dieu, en pieuse compagnie, avec Levinas, Ricœur, il donne... le texte sur le blasphème (publié dans *L'Analyse du Langage théologique*, 1969, Aubier). »

<sup>xxx</sup> Kristeva 2016, p. 107.

<sup>xxxi</sup> Kristeva 2016, p. 130.

<sup>xxxii</sup> On sait moins que Benveniste fut signataire en 1942, avec d'autres érudits juifs (notamment Lévy-Bruhl), d'une lettre rédigée par Marc Bloch et adressée à l'UGIF, l'Union générale des Israélites de France. La lettre voulait attirer l'attention sur la politique discriminatoire de Vichy, qui faisait des Juifs une catégorie marginalisée. Voir Kristeva 2016, p. 107.

<sup>xxxiii</sup> Kristeva 2016, p. 127.

<sup>xxxiv</sup> Kristeva 2012, p. 40.

<sup>xxxv</sup> Benveniste 1969c, p. 60.

<sup>xxxvi</sup> Benveniste 1969c, p. 64-65.

<sup>xxxvii</sup> Dans le sillage de Mosès 2001, Pinault 2019 cite le parallélisme entre le travail sur les pronoms personnels fait par Benveniste et la philosophie du dialogue de Franz Rosenzweig (1886-1929), d'Emmanuel Lévinas (1906-1995) et surtout de Martin Buber (1878-1965), pour argumenter en faveur de l'influence d'une pensée philosophique juive dans son œuvre. Selon Pinault :

---

« Benveniste appartient à la même constellation intellectuelle que ces philosophes juives du xx<sup>e</sup> siècle soucieux d'un fondement universel de l'éthique [...]. Cependant, Benveniste ne se considérait pas comme un philosophe, et de fait il n'est pas un philosophe du langage, il est resté exclusivement un linguiste, ce qui ne l'a pas empêché bien au contraire, d'aller très loin, sur la base des langues de toutes les aires culturelles, dans l'investigation de la signification et de la dimension existentielle du discours. » (p. 88)

<sup>xxxviii</sup> Malkiel 1992, p. 30.

<sup>xxxix</sup> Le postscriptum de Malkiel ne mentionne pas d'autres sources, outre les notices nécrologiques de Mayrhofer et de Seifer, d'où il tire ses informations. Il n'était pas possible de consulter ces dernières : peut-être que les deux auteurs font remonter à une troisième source l'histoire de l'arrivée en France de toute la famille Benveniste. Toutefois, c'est peu plausible, Malkiel considère que Mayrhofer et Seifer étaient bien informés sur l'arrivée de Benveniste à Paris du fait de leur lecture de la bio-bibliographie de Redard (pp. 30-31 : « Les nécrologies de Mayrhofer et de Seifer présentent ce surcroît d'intérêt que leurs auteurs ont tous deux eu l'occasion de lire avec profit [...] la monographie de George [sic] Redard »).

<sup>xl</sup> Fenoglio 2016, p. 337.

<sup>xli</sup> Fenoglio 2016, p. 333.

<sup>xlii</sup> Commentant l'échange de lettres entre Matatias et Marie et le président de l'AIU, Fenoglio note que :

« On peut inférer que la part religieuse de la vie familiale ne devait pas être d'une emprise rigide. Jamais, dans les nombreuses lettres du père ni dans celles de la mère échangées avec l'AIU, la question religieuse n'est abordée, rien n'y est dit d'une nécessaire obéissance à des rites religieux quotidiens ou même réguliers. [...] Pourquoi alors envoyer le deuxième fils au petit séminaire ? Nous avons déjà eu la réponse dans les lettres du père : le petit séminaire est un pis-aller. Ce que visait le père, c'est l'entrée à l'ENIO, l'École normale israélite, qui lui avait permis de faire des études suffisantes pour devenir instituteur. Faute de pouvoir y entrer du fait de son jeune âge, Ezra est accepté au petit séminaire grâce à une bourse de l'AIU, mais il est clair qu'aucun désir assumé des parents pour qu'il devienne rabbin ne l'accompagne. » (Fenoglio 2016, p. 346-347)

<sup>xliiii</sup> Fenoglio 2016, p. 365.

<sup>xliv</sup> Meillet 1917, p. 61.

<sup>xlv</sup> Comme indiqué par Pinault 2019, p. 83.

<sup>xlvi</sup> Redard 2012, p. 157.

<sup>xlvii</sup> Chaqueri 2008, p. 85.

<sup>xlviii</sup> Voir ci-dessus, n. xxiii.

2015, p. 155 n. 29,

<sup>xlix</sup> Ono 2007, p. 29.

<sup>l</sup> Ono 2007, p. 211.

<sup>li</sup> Watkins 1984, p. 9 et Ono 2007, p. 20.

<sup>lii</sup> Ono 2007, p. 20.

<sup>liii</sup> « Au reste, il faudra se pénétrer de cette vérité que la réflexion sur le langage n'est fructueuse que si elle porte d'abord sur les langues réelles. L'étude de ces organismes empiriques, historiques, que sont les langues demeure le seul accès possible à la compréhension des mécanismes généraux et du fonctionnement du langage. » (Benveniste 1966, p. 2)

<sup>liv</sup> Watkins 1984, p. 10.

<sup>lv</sup> Watkins 1984, p. 6.

<sup>lvi</sup> Watkins 1984, p. 7.

<sup>lvii</sup> Watkins 1984, p. 4.

<sup>lviii</sup> Watkins 1984, p. 10.

---

<sup>lix</sup> Dumézil mentionne plusieurs fois son élaboration de la théorie trifonctionnelle dans ses œuvres, en se référant à « une des conférences de l'hiver 1937-1938 » comme le moment pendant lequel il aurait finalement réalisé « l'existence, à la base même de l'idéologie de la plupart des peuples indo-européens, d'une conception tripartite de la société ». Cf. Dumézil 1948 p. 14 et Benveniste 2015 p. XXVI.

<sup>lx</sup> Les deux articles de Benveniste sont maintenant réimprimés dans *Langues, cultures, religions* (2015), un ouvrage rassemblant un choix d'articles benvenistiens qui ne figurent pas dans les autres recueils. Ses éditeurs, Georges-Jean Pinault et Chloé Laplantine, ont regroupé pour la première fois les articles concernant les structures sociales du monde indo-européen : cette décision, avec le commentaire détaillé fourni par l'« Introduction », a inspiré et aidé immensément l'analyse que nous essayons de présenter dans ce chapitre. Cf. Benveniste 2015, pp. XXVI-XXVIII.

<sup>lxi</sup> Dans Pinault 2015, p. 150, on parle de l'objectif « ambitieux » de Benveniste « dans le domaine de la reconstruction de la culture indo-européenne ». Dans un séminaire tenu à Sapienza, université de Rome (« Discutere di comparazione : tre esercizi », le 7 juin 2018), Carlo Ginzburg a parlé de la « comparazione ambiziosa » (*comparaison ambitieuse*), pratiquée par certains auteurs et par lui-même, en la confrontant avec un comparativisme plus limité mais plus solide. Une telle distinction aurait classé Benveniste et Dumézil parmi les ambitieux : dans leurs analyses ils se limitent à approfondir une des nombreuses sources utilisées, nécessaires à une comparaison étendue. D'autres chercheurs observent quelque chose de similaire, alors qu'ils reprochent à Benveniste d'assujettir parfois les données à sa théorie : cf. p.e. Belardi 2002, vol. II, p. 90.

<sup>lxii</sup> « L'objet du présent article n'étant pas linguistique, je reproduis simplement le texte sous sa forme traditionnelle » (Benveniste 1932, p. 52). Pour la notion d'« ethnosémantique », cf. Watkins 1984, p. 10.

<sup>lxiii</sup> Cf. la conclusion de Dumézil 1930, p. 130: « Il devait circuler dans tout le vieux monde indo-iranien un certain nombre de légendes d'un même type (peu ambitieux) pour expliquer la division (peu importante) de la société. »

<sup>lxiv</sup> Nous nous référons ici à la séparation tracée par le logicien Gottlob Frege (1848-1925) entre « sens » (*Sinn*) et « référence » ou « dénotation » (*Bedeutung*). Il est possible de superposer ce couple terminologique à la division *signification/désignation* posée par Benveniste dans le *Vocabulaire* : à ce propos, cf. Malamoud 2016, p. 259, note 1. Nous reviendrons sur cette question dans le chapitre 6.

<sup>lxv</sup> Benveniste 1932, p. 56.

<sup>lxvi</sup> Cfr. Benveniste 1932, p. 59 : « En dépit de menues incertitudes d'ordre philologique, Firdousī apparaît donc comme le dernier porte-parole d'une tradition que l'effort des théologiens n'a pu abolir et qui associait, dans la conscience historique des Iraniens, le règne de Yama à l'institution des classes sociales. »

<sup>lxvii</sup> Cf. p. e. Meillet 1932, p. 611 ss.

<sup>lxviii</sup> Une remarque analogue a été formulée par Pinault et Laplantine: cf. Benveniste 2015, p. XXVII.

<sup>lxix</sup> La définition de Benveniste est la suivante : « toute définition d'une totalité conceptuelle tend inconsciemment à emprunter le cadre tripartite qui organise la société des hommes » (Benveniste 1945, p. 151). En la commentant, Watkins observe : « We may retain the key word “unconsciously”. There may have existed an ideological tripartition into the three functions of sovereignty, force, and fecundity, though the tripartition might be simply a cognitive universal » (Watkins 1995, p. 202).

<sup>lxx</sup> Benveniste 1938, p. 111.

<sup>lxxi</sup> Cf. Benveniste et Renou 1934, p. 3, et Pinault 2015, p. 154.

<sup>lxxii</sup> Cf. Benveniste et Renou 1934, p. 199.

<sup>lxxiii</sup> Benveniste 1970, p. 88.

<sup>lxxiv</sup> Benveniste 1938, p. 114.

- 
- <sup>lxxv</sup> Benveniste 1938, p. 114.
- <sup>lxxvi</sup> Benveniste 1938, p. 118.
- <sup>lxxvii</sup> Benveniste 1938, p. 115.
- <sup>lxxviii</sup> Cf. Watkins 1995, chap. 17-18.
- <sup>lxxix</sup> Cf. Watkins 1995, p. 17.
- <sup>lxxx</sup> Cf. Benveniste 1969b, p. 196 et Pinault 2015, p. 145.
- <sup>lxxxi</sup> Pinault 2015, p. 146, observe que «la notion de formule synchronique implique pour lui [Benveniste] un quasi-effacement du sens originel. C'est finalement une conception assez traditionnelle ».
- <sup>lxxxii</sup> Pinault 2015, p. 162.
- <sup>lxxxiii</sup> Cf. Benveniste 1945, p. 156 : « cette prière n'est que le premier acte d'un "sacrifice" qui comprend, en outre, un rite solennel, l'offrande des *suovetaurilia* ».
- <sup>lxxxiv</sup> Nous faisons référence à la définition célèbre de « L'Appareil formel de l'énonciation » : « l'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (Benveniste 1970, p. 80.)
- <sup>lxxxv</sup> On parle d'épistémologie, et non de discipline : Benveniste reste exclusivement un linguiste pendant toute sa vie. Comme nous le verrons, si on peut parler d'« anthropologie » dans sa recherche, c'est dans le sens d'une *perspective* ou d'un *point de vue anthropologique* sur la linguistique.
- <sup>lxxxvi</sup> Benveniste 1935, p. 1.
- <sup>lxxxvii</sup> À propos d'*Origines*, cf. l'observation de Joseph 2019, p. 155 : « In the long term, Benveniste's approach to Indo-European reconstruction has not held up, and has even been rejected as "brutally reductionist" [...]. That does at least furnish him with strong credentials as a structuralist – but one determined to supplement the formalist approach with serious consideration of what speakers do with language, redeeming his 1935 promissory note to re-examine notions of value and aspect if his morphological analysis proves valid. That is what he began to do after the war. »
- <sup>lxxxviii</sup> Watkins 1984, p. 5 et Benveniste 1935, p. 1.
- <sup>lxxxix</sup> Bergounioux 2017, p. 4, souligne deux changements de perspective entre *Origines* et *Noms d'agent*, étroitement liés : le passage d'une reconstruction des formes linguistiques à la comparaison entre deux d'entre elles dans leur relation au prédicat ; l'attention aux relations instituées par la morphosyntaxe en lieu de l'analyse des éléments isolés.
- <sup>xc</sup> Watkins 1984, p. 10.
- <sup>xci</sup> Watkins 1984, p. 9.
- <sup>xcii</sup> Watkins 1984, p. 10.
- <sup>xciii</sup> Cf. Benveniste 1969c, p. 63.
- <sup>xciv</sup> Benveniste 1970, pp. 79-80.
- <sup>xcv</sup> De Palo 2016, p. 148.
- <sup>xcvi</sup> *ibid.* Nous faisons référence ici à la publication en France du texte saussurien, établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler (2002), et au commentaire des *Écrits* donnés en italien par Tullio De Mauro, publiée en 2005.
- <sup>xcvii</sup> Saussure 2002, p. 28.
- <sup>xcviii</sup> Saussure 2005, p. 22, n. 30.
- <sup>xcix</sup> De Palo 2016, p. 148.
- <sup>c</sup> Bergounioux 2017, p. 4.
- <sup>ci</sup> Febvre 1937, p. 1.30/4.

---

<sup>cii</sup> Watkins 1984, p. 9, renvoie clairement à l'« Aperçu » quand il affirme que Benveniste « avait publié sa première étude de linguistique générale en 1937 ». Cf. aussi Bergounioux 2017, p. 4, qui l'évoque comme un écrit publié « à titre de vulgarisation – l'article n'est d'ailleurs pas signé ». L'absence d'autographe de Benveniste est peut-être due à une forme de respect pour son maître. Cela expliquerait la tardive réappropriation du texte, communiquée aux élèves qui s'occupaient de mettre au point la bibliographie de ses travaux. Difficilement ces dernières pouvaient trouver, parmi ses cartes, des notes ou le brouillon préparatoire, qui ont probablement disparu après le pillage de l'appartement de Benveniste.

<sup>ciii</sup> Benveniste 1964, p. 27 et 23-24.

<sup>civ</sup> « Le linguiste doit aussi examiner les rapports réciproques de la langue du livre et de la langue courante ; car toute langue littéraire, produit de la culture, arrive à détacher sa sphère d'existence de la sphère naturelle, celle de la langue parlée. » (Saussure 1995, p. 41)

<sup>cv</sup> Saussure 1995, p. 429, n. 86.

<sup>cvi</sup> Benveniste 1937, p. 1.32/2.

<sup>cvi</sup> Meillet 1914, p. 78, en italique dans le texte.

<sup>cvi</sup> Finck, auteur d'un livre sur les familles linguistiques du monde (*Die Sprachstämme des Erdkreises*, paru en 1909), avait publié un autre texte sur le même sujet, *Haupttypen* (1910, cf. Ramat 2012, p. 6). Dans cet article de 1914, « Le problème de la parenté des langues », Meillet reproche à Friedrich Müller (1834-1898) et à Finck d'avoir posé une correspondance entre les langues humaines et la race des locuteurs, et rejette avec vigueur l'idée qu'il y ait un lien nécessaire entre le type linguistique choisi par une langue et le type somatique de la population qui la parle.

<sup>cix</sup> Ramat 2012, p. 8.

<sup>cx</sup> Ramat 2012, pp. 8-9.

<sup>cx</sup> Graffi 2012, p. 1

<sup>cxii</sup> « Dieser Begriff der elementaren Verwandtschaft », selon la définition de Schuchardt : elle apparaît pour la première fois dans l'article « Sprachverwandschaft », en 1917, et sera reprise dans son essai *Das Baskische und die Sprachwissenschaft*, publié en 1925. Cf. Venier 2017, pp. 61-62.

<sup>cxiii</sup> Dans l'article déjà cité « Le Problème de la parenté des langues » (1914), Meillet critique la tentative de Schuchardt de comparer la langue basque, réputée isolée, aux langues camitiques de l'Afrique dans l'essai *Baskisch-hamitische Wortvergleichungen* (1913). Il répondra aux remarques de Schuchardt dans « Les Parentés de langues » (1918), avec un exposé des similitudes et des divergences entre sa perspective et celle du linguiste germano-autrichien. Meillet reprend à nouveau la question des parentés linguistiques selon Schuchardt dans son compte-rendu de *Das Baskische und die Sprachwissenschaft* (1925). Après la mort de Schuchardt, dans « Sur le degré de précision qu'admet la définition de la parenté linguistique » (1928) le linguiste français résume ainsi leur débat décennal :

« La notion de “parenté des langues” a fait l'objet d'études serrées [...] j'ai cherché à la préciser autant que possible, tandis que, au contraire, Schuchardt en faisait apparaître le caractère vague et souvent mal saisissable. Ce qui a rendu la discussion parfois trouble, c'est que, H. Schuchardt et moi, nous n'avions pas en vue les mêmes faits, et que, envisageant des cas différents, nous ne nous posions pas exactement les mêmes problèmes. » (Meillet 1928, pp. 493-494.)

<sup>cxiv</sup> Schuchardt 1925, p. 3.

<sup>cxv</sup> Meillet 1925, p. 20. Pour ce qui concerne le niveau de la *parole* saussurienne, dans d'autres textes, Meillet fait l'éloge des réflexions de Schuchardt sur la « théorie de la phrase ». Schuchardt

---

identifie à l'origine de la phrase des énonciations qui ne sont pas encore définies dans des entités discrètes, comportant un sujet et un prédicat, mais qui sont plutôt constituées par un seul terme avec fonction prédicative et verbale (dont le « verbal » est identifié avec l'expression d'une action). Dans les modes d'expression les plus simples, la présentation d'une notion sous forme de procès aurait donc la priorité sur celle des choses : il s'agit d'une idée sur laquelle Meillet s'accorde avec Schuchardt. Cf. Meillet 1921.

<sup>cxvi</sup> Cf. Nerlich 1988, p. 105.

<sup>cxvii</sup> La distinction entre « langue » et « parole » est reprise clairement par Saussure. Il nous semble qu'il faudrait revoir l'interprétation qui veut que la linguistique de Meillet soit totalement dépourvue de la perspective sémiologique saussurienne. Cf. surtout Koerner 1988, selon lequel « on chercherait en vain une définition de la langue come “système *de signes*” ou “*de signes arbitraires*” [...] chez Meillet. La conception sémiotique du langage envisagé par Saussure reste tout à fait étrangère au français » (p. 69, en italique dans le texte).

<sup>cxviii</sup> Venier 2017, pp. 63-64.

<sup>cxix</sup> Venier 2017, p. 63, note que ce sont surtout « les auteurs des anthologies françaises » (« *gli antologizzatori francesi* ») qui ajoutent Schuchardt dans les rangs des savants qui s'occupent de typologie.

<sup>cxx</sup> Venier 2017, p. 62.

<sup>cxxi</sup> Benveniste 1937, p. 1.32/2.

<sup>cxxii</sup> Sur l'influence de la pensée phénoménologique chez Benveniste à travers la notion d'« intenté », cf. Coquet 2007 notamment. Pour ce qui concerne l'affinité entre la théorie de la subjectivité dans Benveniste et la déixis selon Bühler, ainsi que la relation complexe entre ces dernières et la phénoménologie husserlienne, on renvoie à De Palo 2010a, b, ainsi qu'à De Palo 2016.

<sup>cxxiii</sup> Cf. Benveniste 1956, p. 251.

<sup>cxxiv</sup> Brunet 2011, p. 226.

<sup>cxxv</sup> Redard 1984, p. 263 cite ses contributions à l'*Encyclopædia Britannica* en 1929 (avec les entrées « Asianic languages » et « Etruscan language »), la section « Langues asianiques et méditerranéennes » dans la deuxième édition des *Langues du monde*, publiée en 1952, et l'un de ses cours au Collège de France pour l'a.a. 1947-1948, consacré aux « langues de l'Asie Mineure ancienne ». Parmi ces dernières figure aussi le « groupe hittite » : l'hittite, appartenant à la famille indo-européenne, est la seule des langues de l'Asie Mineure à laquelle Benveniste consacre plusieurs articles, jusqu'à « Un rapprochement gréco-hittite » (publié en 1969).

<sup>cxxvi</sup> Parmi ces recherches, Watkins rappelle « sa “période gothique” » où Benveniste écrit une série d'articles à propos de celle que le linguiste appelle avec enthousiasme « une langue inconnue. »

<sup>cxxvii</sup> Redard 1984, p. 263.

<sup>cxxviii</sup> Redard 1984, p. 264.

<sup>cxxix</sup> Redard 1984, p. 264.

<sup>xxx</sup> Extrait d'une lettre du 26 mai 1950 à Redard : cf. Redard 1984, p. 264.

<sup>xxxii</sup> *BSL* 49/1, 1953, III-IV. Cf. Redard 1984 p. 270, qui reproduit le texte du résumé et signale qu'« il a suscité un écho considérable aux États-Unis ». *L'Annuaire du Collège de France* fournit aussi un bref descriptif de la mission de 1952 fourni par Benveniste lui-même : cf. Brunet 2011 p. 223 et Bader 2012 p. 236.

<sup>xxxiii</sup> Redard 1984, p. 265.

<sup>xxxiiii</sup> Redard 1984, p. 265, n. 11.

<sup>xxxv</sup> Benveniste 1953, p. 226.

<sup>xxxvi</sup> Brunet 2011, p. 223.

<sup>xxxvii</sup> Cf. Laplantine 2013, qui fournit une énumération exhaustive de toutes les mentions des langues amérindiennes dans les articles des *Problèmes*, avec les quelques articles entièrement consacrés à ces langues.

<sup>xxxviii</sup> Watkins 1984, p. 10.

---

<sup>cxxxviii</sup> Cf. Brunet 2011, surtout pp. 224-225.

<sup>cxxxix</sup> Laplantine 2018, p. 11.

<sup>cxl</sup> « The processes which lead to their formation can be followed without the misleading and disturbing factors of secondary explanation, which are so common in ethnology, so much so that they generally obscure the real history of the development of ideas entirely » (Boas 1911, p. 71).

<sup>cxli</sup> Benveniste 1946, p. 230.

<sup>cxlii</sup> Boas 1911, p. 39.

<sup>cxliii</sup> « Il est clair en effet que l'unicité et la subjectivité inhérentes à “je” contredisent la possibilité d'une pluralisation. S'il ne peut y avoir plusieurs “je” conçus par le “je” même qui parle, c'est que “nous” est, non pas une multiplication d'objets identiques, mais une *jonction* entre “je” et le “non-je”, quel que soit le contenu de ce “non-je” » (Benveniste 1946, p. 233, en italique dans le texte).

<sup>cxliv</sup> Benveniste 1946, p. 234.

<sup>cxlv</sup> Boas 1911, p. 40. L'emploi des termes « inclusif » et « exclusif » (*einschliessender et ausschliessender Plural*) pour indiquer la différenciation dans la première personne plurielle des langues américaines remonte au moins à un article de Wilhelm von Humboldt, daté de 1828. Ses précédents articles peuvent être trouvés dans les premières grammaires des langues sud-américaines, établies par les missionnaires chrétiens du XVI<sup>e</sup> siècle. Pour une brève reconstruction de l'histoire d'*inclusive* et *exclusive* et de leurs premiers emplois en référence aux langues américaines, cf. Haas 1969.

<sup>cxlvi</sup> Benveniste 1946, p. 234.

<sup>cxlvii</sup> « On voit ici la différenciation s'opérer sur le principe même de la personne: dans “nous” inclusif qui s'oppose à “lui, eux”, c'est “toi” qui ressort, tandis que, dans “nous” exclusif qui s'oppose à “toi, vous”, c'est “moi” qui est souligné. Les deux corrélations qui organisent le système des personnes au singulier se manifestent ainsi dans la double expression de “nous” » (Benveniste 1946, p. 234).

<sup>cxlviii</sup> Boas 1911, p. 42.

<sup>cxlix</sup> Benveniste 1946, p. 235

<sup>cl</sup> Benveniste 1953, p. 227.

<sup>cli</sup> Benveniste 1953, p. 226.

<sup>clii</sup> Auroux 1998, p. 89.

<sup>cliii</sup> Benveniste 1953, p. 227.

<sup>cliv</sup> Benveniste 1956, p. 254.

<sup>clv</sup> De Palo 2016, p. 101.

<sup>clvi</sup> De Palo 2016, p. 97.

<sup>clvii</sup> Karsenti 1997, p. 100.

<sup>clviii</sup> Karsenti 1997, p. 100.

<sup>clix</sup> Même s'il ne conteste pas l'importance des découvertes linguistiques pour le domaine de la sociologie, Durkheim n'utilise pas du tout les données linguistiques dans ses œuvres. Cette absence est particulièrement remarquable alors que dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912) le sociologue caractérise le totémisme comme religion du symbole. Cf. aussi Karsenti 1997, p. 142, nota 2.

<sup>clx</sup> Karsenti 1997, pp. 137-139.

<sup>clxi</sup> Karsenti 1997, p. 140.

<sup>clxii</sup> Karsenti 1997, p. 173.

<sup>clxiii</sup> Karsenti 1997, p. 175.

<sup>clxiv</sup> Cf. Karsenti 1997, p. 162.

<sup>clxv</sup> Meillet 1906, p. 17.

<sup>clxvi</sup> Karsenti 1997, p. 162.

<sup>clxvii</sup> Meillet 1906, p. 17-18.

<sup>clxviii</sup> Benveniste 1970, p. 91.

---

<sup>clxxix</sup> Benveniste 1970, p. 92. Benveniste cite peut-être par cœur, en la traduisant en français, une phrase de Sapir qui figure dans *Language* (1921) : « Both simple and complex types of language of an indefinite number of varieties may be found spoken at any desired level of cultural advance. When it comes to linguistic form, Plato walks with the Macedonian swineherd, Confucius with the head-hunting savage of Assam » (p. 234). Œuvre fondamentale pour la linguistique générale du XX<sup>e</sup> siècle, *Language* était sûrement bien connu de Benveniste, qui renvoie souvent au texte de Sapir dans ses travaux : des mentions qui sont d'autant plus remarquables quand on les confronte à la rareté des citations dans les articles benvenistiens.

<sup>clxxx</sup> Benveniste 1970, p. 94.

<sup>clxxxi</sup> « Such variability of vocabulary, as reflecting social environment, obtains in time as well as place; in other words, the stock of culture concepts and therefore also the corresponding vocabulary become constantly enriched and ramified with the increase within a group of cultural complexity » (Sapir 1912, p. 94-95).

<sup>clxxxii</sup> Normand 1989, pp. 160-161.

<sup>clxxxiii</sup> Benveniste 1970, p. 97.

<sup>clxxxiv</sup> Benveniste 1970, p. 96.

<sup>clxxxv</sup> Pour les définitions de linguistique « externe » et « interne », cf. Saussure 1995, pp. 40-43. Avec « linguistique interne », Saussure se réfère au point de vue qui considère la langue comme un « système qui ne connaît que son ordre propre ». Est interne « tout ce qui concerne le système et les règles ». Dans le jeu d'échecs, le matériau dont sont constituées les pièces ne change pas le système, il est donc un facteur « externe » à la « grammaire » du jeu. Mais cette dernière serait modifiée profondément par le changement du nombre des pièces. Par ailleurs, Saussure invite à la prudence dans l'établissement d'une telle distinction, qui doit être examinée dans chaque cas. L'accent mis sur cette partie du *Cours* par ses éditeurs a contribué à transmettre l'image d'un Saussure qui ne s'intéresse pas à l'aspect social et historique des langues, mais seulement à la *langue* qu'il faut étudier, « envisagée en elle-même et pour elle-même », selon la phrase conclusive (et apocryphe) du livre. Cf. le commentaire de De Mauro dans Saussure 2011, p. 315.

<sup>clxxxvi</sup> Morris 1938, p. 21.

<sup>clxxxvii</sup> Delesalle 1988, p. 34.

<sup>clxxxviii</sup> Cf. Charles Malamoud, « L'Œuvre d'Émile Benveniste: une analyse linguistique des institutions indo-européennes (notes critiques) », *Annales*, 26, 3-4, 1971, p. 655, note 2, e Charles de Lamberterie, « À propos du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* », *Linx*, 9, 1997, p. 356.

<sup>clxxxix</sup> Monod-Becquelin 1988, p. 151.

<sup>clxxx</sup> Benveniste 1969a, p. 12.

<sup>clxxxxi</sup> « Il reste résolument linguiste » est la phrase avec laquelle Monod-Becquelin commente le refus de Meillet de formuler des hypothèses d'ordre sociologique sans des données linguistiques qui les confirment (Monod-Becquelin 1988, p. 147). Son élève gardera cette position, mais en l'adaptant à une époque où le rapport entre linguistique et sociologie est radicalement changé : « Benveniste dira un peu la même chose mais de façon beaucoup moins restrictive quand il soulignera qu'il s'occupe de *significata* et non de *designata*, non des formes culturelles que dénote tel ou tel terme. » (p. 148).

<sup>clxxxii</sup> Benveniste 1970, p. 99.

<sup>clxxxiii</sup> Benveniste 1970, p. 99.

<sup>clxxxiv</sup> Benveniste 1969a, p. 9-10.

<sup>clxxxv</sup> Benveniste 1969a, p. 12.

<sup>clxxxvi</sup> Cf. le commentaire de de Lamberterie 1997, à propos de *rex* : « Il illustre bien la méthode mise en œuvre par Benveniste tout au long de son livre: ressaisir, par le moyen de l'étymologie, la justification des termes qui en indo-européen réfèrent à une réalité donnée. » (p. 357).

---

<sup>clxxxvii</sup> Un linguiste fort critique du *Vocabulaire* a été Walter Belardi (1923-2008). Cf. Belardi 1976, p. 8 nota 1.

<sup>clxxxviii</sup> Cf. la proposition 6.54 du *Tractatus* :

« Mes propositions sont des éclaircissements en ceci que celui qui me comprend les reconnaît à la fin comme dépourvues de sens, lorsque par leur moyen – en passant sur elles – il les a surmontées. (Il doit pour ainsi dire jeter l'échelle après y être monté.). Il lui faut dépasser ces propositions pour voir correctement le monde. » (Wittgenstein 1993)

Comme observe Gilles Gaston Granger dans son préambule à la traduction française : « Le *Tractatus* a pour but non de dire ce qu'est la réalité du monde, mais de délimiter ce qui en est pensable, c'est-à-dire exprimable dans un langage. » Benveniste ne pense pas, comme le Wittgenstein du *Tractatus*, que les propositions de la science sont la seule chose exprimable dans un langage. Néanmoins, il nous semble que le *Vocabulaire* a le même but, la même « philosophie "négative" » du monde alors que, en s'occupant uniquement de la signification, il choisit de laisser de côté la référence. D'autre part, comme nous avons vu, la désignation ne reste pas vraiment hors des analyses du *Vocabulaire*.

<sup>clxxxix</sup> Benveniste 1935, p. 2.

## Bibliographie

- Auroux, S. (1998). Les Enjeux de la linguistique de terrain. *Langages*, 32 (129), 89-96.
- Bader, F. (2012). Lettres d'Émile Benveniste à Claude Lévi-Strauss. Contribution à la biographie d'Émile Benveniste. In G. Borghello, & V. Orioles (A cura di), *Per Roberto Gusmani 1. Linguaggi, culture, letteratura 2. Linguistica storica e teorica. Studi in ricordo* (p. 227-249). Udine: Forum.
- Belardi, W. (1976). *Superstitio* (Biblioteca di Ricerche Linguistiche e Filologiche ed., Vol. 5). Roma: Istituto di Glottologia.
- Belardi, W. (2002). *L'etimologia nella storia della cultura occidentale* (Biblioteca di Ricerche Linguistiche e Filologiche, 52 ed., Vol. 2). Roma: Il Calamo.
- Benveniste, É. (1932). Les Classes sociales dans la tradition avestique. In *Langues, cultures, religions*, 47-59.
- Benveniste, É. (1935). *Origines de la formation des noms en indo-européen*. Paris: Adrien Maisonneuve.
- Benveniste, É. (1937). Structure générale des faits linguistiques. Aperçu historique. In *Encyclopédie française I. L'outillage mental: pensée, langage, mathématique* (p. 1.32/1-1.32/3). Paris: Société de Gestion de l'Encyclopédie Française.
- Benveniste, É. (1938). Traditions indo-iraniennes sur les classes sociales. In *Langues, cultures, religions* (p. 105-118).
- Benveniste, É. (1945). Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques. In *Langues, cultures, religions* (p. 5-16).
- Benveniste, É. (1946). Structure des relations de personne dans le verbe. In *Problèmes de linguistique générale* (Vol. 1, p. 225-236).
- Benveniste, É. (1953). Le Vocabulaire de la vie animale chez les Indiens du Haut Yukon (Alaska). In *Langues, cultures, religions* (p. 225-250).
- Benveniste, É. (1964). Ferdinand de Saussure à l'École des Hautes Études. In *Annales de l'École pratique des hautes études*, 20-34.
- Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale* (Vol. 1). Paris: Gallimard.
- Benveniste, É. (1969a). *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes. Économie, parenté, société* (Vol. 1). Paris: Les Éditions de Minuit.
- Benveniste, É. (1969b). *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. Pouvoir, droit, religion* (Vol. 2). Paris: Les Éditions de Minuit.
- Benveniste, E. (1969c). *Sémiologie de la langue*. In *Problèmes de linguistique générale* (Vol. 2, p. 43-66).
- Benveniste, É. (1970). L'Appareil formel de l'énonciation. In *Problèmes de linguistique générale* (Vol. 2, p. 79-88).
- Benveniste, É. (1974). *Problèmes de linguistique générale* (Vol. 2). Paris: Gallimard.
- Benveniste, É. (2012). *Dernières Leçons. Collège de France 1968 et 1969*. Paris: EHESS/Gallimard/Seuil.
- Benveniste, É. (2015). *Langues, cultures, religions*. (C. Laplantine, & G.-J. Pinault, A cura di) Limoges: Lambert-Lucas.
- Benveniste, É., & Renou, L. (1934). *Vṛtra et Vṛthragna. Étude de mythologie indo-iranienne* (Cahiers de la Société Asiatique ed.). Paris: Imprimerie Nationale.
- Bergounioux, G. (2017). Benveniste, lecteur de Saussure: la formation d'une école française. In *Société Japonaise de Langue et Littérature Française*, 1-13.
- Boas, F. (1911). Introduction. In *Handbook of American Indian Languages* (Vol. 1, p. 1-83). Washington: Bureau of American Ethnology.

- Brunet, É. (2011). Les Manuscrits d'Émile Benveniste: histoire et échantillon de matériaux inédits à explorer. In *Cahiers Ferdinand de Saussure* (64), 211-228.
- Brunet, É., & Mahrer, R. (2011). *Relire Benveniste*. Louvain-la-neuve: L'Harmattan.
- Chaqueri, C. (2008). Benveniste, Ezra dit Émile. In F. Pouillon (A cura di), *Dictionnaire des orientalistes de langue française* (p. 84-85). Paris: Karthala Editions.
- Coquet, J.-C. (2007). *Phusis et Logos. Une phénoménologie du langage*. Paris: PUV.
- Coseriu, E. (2001). *Linguistica del testo. Introduzione a un'ermeneutica del testo*. Roma: Carocci.
- De Lamberterie, C. (1997). À propos du vocabulaire des institutions indo-européennes. In *Linx*, 9, 355-363.
- De Palo, M. (2010a). Le «je», la phénoménologie et le discours: Bühler, Benveniste et Husserl. *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, 20, 155-165.
- De Palo, M. (2010b). Sujet cognitif et sujet linguistique. *Histoire Épistémologie Langage*, 32 (2), 37-55.
- De Palo, M. (2016). *Saussure e gli strutturalismi. Il soggetto parlante nel pensiero linguistico del Novecento*. Roma: Carocci.
- Delesalle, S. (1988). Antoine Meillet et la sémantique. In *Histoire Épistémologie Langage*, 10 (2), 25-35.
- Devoto, G. (1975). Unità e varietà nella storia dell'indoeuropeismo. In *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste* (p. 107-116). Paris: Société de Linguistique de Paris.
- Drenovac, B. (1975). Omniprésence de l'Ego. In *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste* (p. 117-128). Paris: Société de Linguistique de Paris.
- Dumézil, G. (1930). La Préhistoire indo-iranienne des castes. In *Journal Asiatique*, 216, 109-130.
- Dumézil, G. (1948 (6ème ed.)). *Mitra-Varuṇa. Essai sur deux représentations indo-européennes de la souveraineté*. Paris: Gallimard.
- Durkheim, É. (1968 (1 ed 1912)). *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris: PUF.
- Eco, U. (1994). *Sei passeggiate nei boschi narrativi*. Milano: Bompiani.
- Febvre, L. (1937). Structure générale des faits linguistiques. Avant-propos. In *Encyclopédie française I. L'outillage mental: pensée, langage, mathématique* (p. 1.30/3-1.30/4). Paris: Société de gestion de l'Encyclopédie française.
- Fenoglio, I. (2016). Le pré-nom et ses marges: d'Ezra à Émile. In *Autour d'Émile Benveniste* (p. 153-236). Seuil.
- Fenoglio, I., Coquet, J.-C., Kristeva, J., Malamoud, C., & Quignard, P. (2016). *Autour d'Émile Benveniste*. Paris: Seuil.
- Finck, F. (1909). *Die Sprachstämme des Erdkreises*. Leipzig: Teubner.
- Finck, F. (1910). *Die Haupttypen des Sprachbaus*. Leipzig: Teubner.
- Graffi, G. (2012). The Pioneers of Linguistic Typology: from Gabelentz to Greenberg. In Jae Jung Song (éd.), *The Oxford Handbook of Linguistic Typology. Oxford Handbooks Online* (p. 1-11).
- Greimas, A. J. (1963). La Fescription de la signification et la mythologie comparée. In *L'Homme*, 3 (3), 51-66.
- Haas, M. (1969). 'Exclusive' and 'Inclusive': A Look at Early Usage. In *International Journal of American Linguistics*, 35 (1), 1-6.
- Hamayon, R. (1977). Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste. In *L'Homme*, 17 (2), 178-180.
- Joseph, J. (2019). The resistant embrace of formalism in the work of Émile Benveniste and Aurélien Sauvageot. In J. McElvenny (éd.), *Form and Formalism in Linguistics* (p. 141-174). Berlin: Language Science Press.
- Karsenti, B. (1997). *L'Homme total. Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*. Paris: PUF.
- Koerner, K. (1988). Meillet, Saussure et la linguistique générale. In *Histoire Épistémologie Langage*, 10 (2), 57-73.

- Kristeva, J. (2012). Préface. Émile Benveniste, un linguiste que ne dit ni ne cache, mais signifie. In *Dernières leçons* (p. 13-40).
- Kristeva, J. (2016). La Linguistique, l'universel et le «pauvre linguiste». In *Autour d'Émile Benveniste* (p. 97-152).
- Laplantine, C. (2018). Préface. Dans F. Boas, *Introduction du Handbook of American Indian Languages (1911)* (p. 11-38). Limoges: Lambert-Lucas.
- Lévi-Strauss, C. (1958a). *Anthropologie structurale*. Paris: Plon.
- Lévi-Strauss, C. (1958b). La Structure des mythes. In *Anthropologie structurale* (p. 227-255). Paris: Plon.
- Malamoud, C. (1971). L'Œuvre d'Émile Benveniste: une analyse linguistique des institutions indo-européennes (notes critiques). In *Annales*, 26 (3-4), 653-633.
- Malamoud, C. (2016). L'Anthropologie d'Émile Benveniste. Remarques d'un indianiste. In *Autour d'Émile Benveniste* (p. 237-266). Paris: Seuil.
- Malkiel, Y., & Montaut, A. (1992). Lexique et Grammaire: notice nécrologique sur Émile Benveniste (1902-1976). In *Linx*, 26, 27-39.
- Mauss, M. (1924). Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie. In *Sociologie et anthropologie* (p. 281-310). Paris: PUF.
- Meillet, A. (1906). Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes. In *Linguistique historique et linguistique générale* (Vol. 1, p. 359-369). Limoges: Lambert-Lucas.
- Meillet, A. (1914). Le Problème de la parenté des langues. In *Linguistique historique et linguistique générale* (Vol. 2, p. 78-101). Limoges: Lambert-Lucas.
- Meillet, A. (1917). Robert Gauthiot. In *École pratique des hautes études, Section des sciences historiques et philologiques. Annuaire 1917-1918*, 57-61.
- Meillet, A. (1918). Les Parentés de langues. In *Linguistique historique et linguistique générale* (Vol. 1, p. 102-109). Limoges: Lambert-Lucas.
- Meillet, A. (1921). Remarques sur la théorie de la phrase. In *Linguistique historique et linguistique générale* (Vol. 2, p. 447-454). Limoges: Lambert-Lucas.
- Meillet, A. (1925). H. Schuchardt, Das Baskische und die Sprachwissenschaft. In *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, 26 (80/3), 18-22.
- Meillet, A. (1928). Sur le degré de précision qu'admet la définition de la parenté linguistique. In *Linguistique historique et linguistique générale* (Vol. 2, p. 47-52). Limoges: Lambert-Lucas.
- Meillet, A. (1932). Sur l'état actuel de la grammaire comparée. In *Linguistique historique et linguistique générale* (p. 606-614). Limoges: Lambert-Lucas.
- Moïnfar, M. (1975). Bibliographie des travaux d'Émile Benveniste. In *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste* (p. IX-LIII). Paris: Société de linguistique de Paris.
- Monod-Becquelin, A. (1988). Meillet, Benveniste et l'ethnolinguistique. In *Histoire Épistémologie Langage*, 10 (2), 141-153.
- Morris, C. (1938). Foundations of the Theory of Signs. In *International Encyclopedia of Unified Science* (Vol. 1, p. vii-59). Chicago: University of Chicago Press.
- Mosès, S. (2001). Émile Benveniste et la linguistique du dialogue. In *Revue de métaphysique et de morale*, 32 (4), 509-525.
- Nerlich, B. (1988). Meillet: langue et parole. In *Histoire Épistémologie Langage*, 10 (2), 99-108.
- Normand, C. (1989). Constitution de la sémiologie chez Benveniste. In *Histoire Épistémologie Langage*, 11 (2), 141-169.
- Ono, A. (2007). *La Notion d'énonciation chez Émile Benveniste*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Pinault, G.-J. (2015). Benveniste et la poétique indo-européenne. In S. Bédouret-Larraburu, & C. Laplantine (A cura di), *Émile Benveniste: vers une poétique générale* (p. 139-165). Pau: Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour.

- Pinault, G.-J. (2019). Benveniste et les études indo-européennes. In G. D'Ottavi, & I. Fenoglio (A cura di), *Émile Benveniste, 50 ans après les Problèmes de linguistique générale* (p. 63-88). Paris: Éditions Rue d'Ulm.
- Puech, C., & Radzynski, A. (1988). Fait social et fait linguistique: A. Meillet et F. De Saussure. In *Histoire Épistémologie Langage*, 10 (2).
- Ramat, P. (2012). The (Early) History of Linguistic Typology. In Jae Jung Song (éd), *The Oxford Handbook of Linguistic Typology. Oxford Handbooks Online* (p. 1-10).
- Redard, G. (1984). Les Enquêtes d'E. Benveniste sur les langues indiennes de l'Amérique du Nord. In G. Serbat (A cura di), *E. Benveniste aujourd'hui. Actes du Colloque international du C.N.R.S. Études iraniennes* (Vol. 2, p. 263-278). Paris: Société pour l'information grammaticale.
- Redard, G. (2012). Émile Benveniste (1902-1976). In *Dernières Leçons* (p. 151-174). Paris: EHESS/Gallimard/Seuil.
- Saussure, F. (1995). *Cours de linguistique générale*. (T. De Mauro, A cura di) Paris: Éditions Payot & Rivages.
- Saussure, F. (2005). *Scritti inediti di linguistica generale*. (T. De Mauro, A cura di) Roma-Bari: Laterza.
- Saussure, F. (2011). *Corso di linguistica generale*. (T. D. Mauro, A cura di) Roma-Bari: Laterza.
- Sapir, E. (1912). Language and Environment. In D. Mandelbaum (A cura di), *Selected Writings in Language, Culture, and Personality* (p. 89-104). Berkeley: University of California Press.
- Sapir, E. (1921). *Language: An Introduction to the Study of Speech*. New York: Harcourt, Brace.
- Schuchardt, H. (1917). Sprachverwandtschaft. In *Sitzungsberichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 37, 518-529.
- Schuchardt, H. (1925). *Das Baskische und die Sprachwissenschaft*. Wien-Leipzig: Hölder-Pichler-Tempsky.
- Venier, F. (2017). *Appunti di viaggio. Percorsi linguistici fra storia, filologia e retorica*. Milano: FrancoAngeli.
- Watkins, C. (1984). L'Apport d'Émile Benveniste à la grammaire comparée. In G. Serbat (éd.), *E. Benveniste aujourd'hui. Actes du colloque international du C.N.R.S.. Grammaire comparée* (Vol. 1, p. 3-11). Paris: Société pour l'information grammaticale.
- Watkins, C. (1995). *How to Kill a Dragon. Aspects of Indo-European Poetics*. New York: Oxford University Press.
- Wittgenstein, L. (1993). *Tractatus Logico-Philosophicus*. Paris: Gallimard.

## **Table des matières**

Introduction	<b>1</b>
Chapitre 1. <i>L'influence de l'anthropologie dans l'œuvre d'Émile Benveniste</i>	<b>8</b>
1.1 <i>Le problème des origines et les années universitaires</i>	8
Chapitre 2. <i>Phraséologie indo-européenne et tripartition de la société</i>	<b>15</b>
2.1 <i>La tripartition fonctionnelle de la société</i>	15
2.2 <i>Poétique et phraséologie de l'indo-européen</i>	18
Chapitre 3. <i>Vers la linguistique générale</i>	<b>21</b>
3.1 <i>Formes et fonctions linguistiques</i>	21
3.2 <i>Le premier travail de linguistique générale: un "aperçu historique"</i>	23
Chapitre 4. <i>La notion d'anthropologie dans Benveniste</i>	<b>28</b>
4.1 <i>À la recherche de types linguistiques différents: les deux missions américaines</i>	28
4.2. <i>Franz Boas et l'étude des pronoms</i>	30
4.3 <i>Un vocabulaire de la civilisation amerindienne</i>	32
Chapitre 5. <i>La création de L'Homme</i>	<b>34</b>
5.1 <i>De l'homo duplex à l'homme total: Marcel Mauss</i>	34
5.2 <i>Structure de la langue et structure de la société</i>	36
5.3. <i>La mythologie structuraliste de Lévi-Strauss</i>	39
Chapitre 6. <i>Le Vocabulaire des institutions indo-européennes</i>	<b>41</b>
6.1 <i>Les institutions indo-européennes</i>	41
Conclusion	<b>44</b>
Notes	<b>46</b>
Bibliographie	<b>56</b>

**Titre: L'homme de Benveniste : linguistique, anthropologie, et sociologie dans le débat français de la 2ème partie du XXème siècle**

***Le projet de recherche de cette thèse est l'intérêt anthropologique d'Émile Benveniste, c'est-à-dire sa perspective sur la relation entre l'homme, la langue et la société. La thèse analyse surtout ses travaux de linguistique historique, pour souligner le lien entre les réflexions générales sur le langage des Problèmes de linguistique générale et l'étude de la grammaire des langues particulières.***

***Le premier chapitre de la thèse contient des notes biographiques sur les années peu connues de l'enfance de Benveniste, jusqu'à ses études universitaires. Le deuxième aborde deux notions centrales dans ses travaux d'ethnosémantique des années 1930 et 1940 : la structure trifonctionnelle de la société et la phraséologie. Le troisième chapitre est consacré à l'entrelacement entre linguistique historique et générale dans deux des principaux ouvrages de Benveniste (Origines de la formation des noms en indo-européen [1935] et Noms d'agent et noms d'action en indo-européen [1946]) et dans un texte peu connu et non signé, l'« Aperçu historique », publié en 1937. Le quatrième chapitre s'occupe de l'influence sur Benveniste des travaux de Marcel Mauss et d'Antoine Meillet, ainsi que des analyses des pronoms personnels chez Benveniste et Franz Boas. Le cinquième détaille la fondation de la revue L'Homme par Claude Lévi-Strauss et par Benveniste, dans laquelle Lévi-Strauss et Algirdas Julien Greimas donnent leurs analyses structuralistes des mythes. Dernièrement, le sixième chapitre est consacré à un examen attentif du dernier chef-d'œuvre de Benveniste, le Vocabulaire des institutions indo-européennes, essayant d'indiquer la réflexion générale qui sous-tend ses analyses des occurrences particulières dans les langues.***

***Mots clés: anthropologie, sociologie, linguistique, philosophie du langage, Émile Benveniste, énonciation, phraséologie, indo-européen, Franz Boas, Antoine Meillet, Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil***

**Title: Benveniste's Man. Linguistics, Anthropology and Sociology in the French Debate in the Second Half of the 20th Century**

***This thesis's project is about the anthropological perspective of Émile Benveniste, i.e. his look at the complex relationship between man-subject, language and society. We analyze primarily Benveniste's works of historical linguistics, in order to underline the link between the general reflexions on language contained in his Problèmes de linguistique générale and his grammatical study of the single, historically determined languages.***

***The first chapter of the thesis deals with biographical notices about the less-known childhood years of Benveniste, until his college years.***

**The second one addresses two notions that are crucial to understand his ethnosemantics works of the 1930s and 1940s: namely the trifunctional structure of society and the phraseology. The third chapter is dedicated to the intertwining of historical linguistics and general linguistics into two of his major works (*Origines de la formation des noms en indo-européen* [1935] and *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen* [1946]) and in a less-known piece which was not signed, an « *Aperçu historique* » published in 1937. The fourth chapter focuses on the influence of Marcel Mauss and Antoine Meillet's body of work on Benveniste, as well as on Benveniste and Franz Boas' analyses on personal pronouns. The fifth one details the foundation of the anthropological journal *L'Homme* by Benveniste and Claude Lévi-Strauss, where were published Lévi-Strauss and Algirdas Julien Greimas' structural analyses of myth. Finally, the sixth chapter is dedicated to a close inspection of Benveniste's last masterpiece, the *Vocabulaire des institutions indo-européennes*: the goal is to uncover the general reflection which underlies his analyses of specific occurrences in languages.**

**Keywords: Anthropology, Sociology, Linguistics, Philosophy of Language, Émile Benveniste, Enunciation, Phraseology, Indo-European, Franz Boas, Antoine Meillet, Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil**

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3  
ED 622 – Sciences du langage  
HTL – Histoire des Théories Linguistiques – UMR 7597  
Université Sorbonne Nouvelle  
MAISON DE LA RECHERCHE  
Bureau A006  
4, rue des irlandais  
75005 PARIS